


7
9-O
5
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
18M I
32



HISTOIRE
DU
MINISTERE
DU CARDINAL
MARTINUSIUS,

ARCHEVÊQUE DE STRIGONIE, Primat & Régent du Royaume de Hongrie.

AVEC

L'origine des Guerres de ce Royaume, & de celles de la Tranſilvanie.

DEDIE'E

A S. A. S. Monſeigneur le Prince ...



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires aſſociez.

M. DCC. XV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Fons parvus qui crevit in fluvium, & in lucem, ſolemque converſus eſt, & in aquas multas redundavit. *Eſter*. 10. 7.



A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE RAGOTSKI.



*ONSEIGNEUR*,



L'histoire de la vie des grands ommes est un hommage qu'on oit rendre à leur memoire ,

& leurs actions ſont des modeles qu'on doit conſerver à la poſterité. Le Cardinal Martinuſius a merité ces honneurs, il a rendu ſon nom celebre dans tous les états de ſa vie, comme Religieux, comme Evêque, comme Miniſtre d'Etat, comme Regent d'un grand Royaume & le Tuteur de ſon Roy : ſes talens partagez auroient rendu pluſieurs hommes recommandables. Mais ſi ſon genie ſuperieur lui a merité l'admiration generale, il lui a attiré l'envie la plus animée. Cette paſſion injuſte & violente a arrêté avant le temps le cours glorieux de ſa vie, & a fait de vains ef-

forts pour en ternir la reputation après sa mort. De ce grand nombre d'Historiens qui en ont parlé, les uns prévenus ou interessez, ont écrit des Satyres contre lui; les autres judicieux & équitables, ont fait son apologie & son éloge. Je suis ces derniers Ecrivains, MONSEIGNEUR, & je les suis avec d'autant plus de confiance, que je crois prendre le parti de la verité; j'en appelle, MONSEIGNEUR, à vôtre jugement, je ne sçaurois m'adresser au tribunal d'un Juge plus équitable & plus éclairé. Parmi tant de sciences differentes où vous

avez excellé dès vôtre jeunesse, l'Histoire, sur tout celle de vôtre nation, n'a-t elle pas fait une de vos plus serieuses occupations? Avec quel discernement ne vous a-t on pas entendu décider du caractere des vertus, du faux ou du veritable merite? Les critiques les plus exacts ont admiré vos jugemens à un âge où ordinairement on n'admire que la memoire. Quel progrez n'avez-vous pas fait dans une science necessaire à un Prince destiné à de si grands desseins? Vous êtes donc, MONSEIGNEUR, un juge sans appel du merite de ce fameux Ministre; & lorsque

l'Histoire de sa vie paroîtra sous les auspices de vôtre nom auguste, une approbation si glorieuse dissipera ces nuages que l'envie a tâché de répandre sur les actions & les desseins d'un si grand genie. Le Ciel l'avoit formé avant vous avec ce même courage, cette habileté, ce zele, capables d'attirer l'amour des peuples & de maintenir leur tranquillité: heureux s'il avoit eu la même prévoyance contre ces traits & ces pieges où un grand merite reconnu est ordinairement exposé: mais quand vôtre Altesse a couru les mêmes dangers, les desseins de ses ennemis n'ont servi qu'à mieux

faire éclater ces grandes qualitez, que le Ciel ne communique qu'aux Heros que sa providence destine pour commander. Je ne toucherai pas ces circonstances, ni tant de glorieuses actions qui rendent vôtre nom si celebre, elles sont encore presentes à toute l'Europe, & feront un des plus beaux traits de l'Histoire. Je dirai seulement que vôtre nation, qui revere la memoire de ce grand Cardinal comme le Protecteur de sa liberté, conserve pour vôtre Altesse la même veneration & le même attachement. Vôtre magnanimité rappellant dans le souvenir de

ces peuples le bonheur dont ils avoient joüi ſous le Regne glorieux de vos ancêtres ; ils ont témoigné que leur plus forte paſſion ſeroit de vous voir ſucceſſeur tranquile de leur couronne, comme vous l'êtes de leurs vertus : c'eſt une juſtice que vos propres ennemis ont été obligez de rendre à vôtre Alteſſe ; quelles offres, quelles démarches n'ont ils pas fait, pour la porter à ſe relâcher ſur ſes droits ? Mais ils ont trouvé un Prince preſt à ſacrifier juſqu'à ſa vie, plûtôt que de donner quelque atteinte à ſa gloire & aux privileges de ſa patrie, qu'elle a toûjours regardé comme in-

ſeparables. Après des negociations ſi concertées, quelle ſuite favorable ne promettoient pas tant d'heureux ſuccez de vôtre prudence & de vôtre valeur? Sans des changemens imprévûs, effets ordinaires de l'inſtabilité des deſſeins des hommes, dont cependant un cœur moins magnanime que le vôtre, auroit pû ſe ménager de grands avantages. Mais MONSEIGNEUR, *vous avez voulu joüir de toute vôtre gloire, au préjudice de vos intereſts particuliers; c'eſt ce qui vous a attiré l'admiration de tout le monde, & l'eſtime ſinguliere du plus grand Roy de la terre, qui*

parmi les actions éclatantes du Regne le plus glorieux a voulu s'acquerir le nom incomparable de protecteur des Rois & des Princes ; qui n'ayant pû fixer l'inconstance de la fortune, ont cependant, comme vous, conservé tous les sentimens de leur auguste caractere. Enfin, MONSEIGNEUR, *si vous ne joüissez pas de tous les droits que vôtre naissance & vos vertus ont merité, vous avez l'amour & l'attachement d'un peuple reconnoissant, que rien n'est capable d'alterer. C'est ce qu'il marqua envers le Cardinal Martinusius aprés sa mort funeste ; les*

Transilvains ayant perdu cet illustre protecteur de leur liberté & de leur gloire, ne pûrent souffrir une domination qu'ils regarderent comme étrangere ; ils ne voulurent reconnoître que l'autorité d'un Roy de leur nation, quoique encore dans l'enfance, & dont le droit à la Couronne paroissoit assez incertain. Ce sont les motifs qui m'ont porté à démesler la verité des faits arrivez sous le ministere du grand Cardinal Martinusius, dont les évenemens presens ne sont que les suites necessaires. Satisfait de mes recherches, si l'essai que je prens la liberté de presenter à vôtre Al-

tesse, & de mettre sous sa protection glorieuse, pouvoit me flatter d'un plus grand essor. Mais au moins je me felicite d'avoir une occasion favorable de lui marquer en particulier mon admiration & le profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

De vôtre Altesse Serenissime,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur, A. BECHET, Chanoine de l'Eglise d'Usez.



PREFACE.

QUelques Hiſtoriens * ont fait le paralele du Cardinal Martinuſius avec le Cardinal Ximenez ; tous deux ont vécu dans le même ſiecle, ont embraſſé la vie Religieuſe, & s'y ſont rendus recommandables par leurs vertus & par leur capacité. Appellez par de grands Rois pour entrer dans leurs Conſeils, ils ont merité d'être élevez aux plus éminentes dignitez de l'Egliſe, d'Archevêques &

* Artus Tomas.

de Cardinaux, & aux plus grandes charges de l'Etat, de Miniſtres & de Régens de deux puiſſans Royaumes; également zelez pour la défenſe de l'Egliſe & le bonheur des peuples; enfin tous deux ont été la victime de l'ambition & de l'avarice, après avoir merité d'être comptez au rang des Miniſtres les plus fameux.

On trouve cependant quelque difference dans le commencement & la fin de leur vie. Martinuſius d'une naiſſance illuſtre, mais ſi pauvre, qu'il manqua de tout pour ſon éducation, à l'âge de vingt-quatre ans il

ne ſçavoit pas lire. Ximenez au contraire, d'une famille médiocre, mais appliqué à l'étude dès ſa jeuneſſe devint grand Theologien. Les mêmes motifs & la même politique ont précipité leur mort ; mais celle de Ximenez a été plus douce, on employa le poiſon pour s'en défaire : celle de Martinuſius fut plus cruelle, on y employa le fer & le feu. L'une demeura impunie, au moins devant les hommes, l'autre arma le Ciel & la terre pour la venger.

On remarque auſſi quelque diverſité dans leurs ca-

ćteres & dans leurs talens.
imenez homme de Cabi-
:t & de meditation, faiſoit
ecuter ſes deſſeins par ſes
cutenans ou ſes Officiers.
artinuſius formoit les ſiens
ec le même jugement &
même prudence, mais
les executoit lui-même
r ſa prudence & par ſon
urage.
Les Hiſtoriens ne leur ont
s rendu la même juſtice;
ſe ſont laiſſé emporter à
dulation ou à l'intereſt,
on ce qui pouvoit flatter
préventions, ou leur at-
er la faveur. Ximenez en
u de ſi favorables, qu'on
a accuſez d'exageration,

& Martinusius de si contraires, qu'ils sont tombez dans le défaut opposé.

Les premiers qui ont écrit la vie de Ximenez, ne l'ont pas seulement loüé comme un Ministre habile, ferme, prudent, mais ils en ont fait un Saint; ses derniers Historiens ont été plus moderez, quelques-uns même ont été blâmez d'avoir trop rabaissé son mérite par des reflexions peu favorables.

L'Histoire de Martinusius a eu un sort tout contraire, quelques-uns de ceux qui en ont parlé, ont tâché d'obscurcir ses vertus; ils

nt traité de ſuperbe, par-
qu'il étoit magnanime;
violent, parce qu'il étoit
rme ; d'intereſſé, parce
i'il étoit œconome avec
udence, & liberal avec
ſcernement; d'ambitieux,
our avoir ſoûtenu contre
ne Reine imperieuſe, le
roit qu'il avoit à la Régen-
e; on lui a impoſé d'affec-
er la domination abſoluë,
our s'eſtre attiré l'amour
es peuples & l'attachement
es ſujets de merite ; on l'a
ccuſé d'intelligence avec
es Infideles, pour les avoir
ménagez avez prudence,
our détourner de ſa patrie
es armes de ces barbares;

enfin on l'a taxé de mauvaiſe foi envers Ferdinand Roy des Romains, pour avoir ſoûtenu les intereſts d'un jeune Roy dont il étoit Tuteur. On ne doit pas s'étonner de ces déguiſemens affectez & de tant de calomnies ſuppoſées par les Miniſtres de la maiſon d'Autriche, ils étoient trop intereſſez à colorer l'aſſaſſinat de ce grand homme, que tout le monde a reconnu n'eſtre qu'un effet de leur jalouſie & de leur avarice.

Mais ſi quelques Hiſtoriens, pour ne pas s'attirer l'indignation de cette

iſſante Maiſon, ou pour
.gner ſa faveur, ont écrit
ivant ſes memoires & dans
ſprit de ſa politique; d'au-
es exempts de ces lâches
aintes, & de ces baſſes
perances, ont fait juſtice
la memoire de cet illuſtre
'ardinal; & même, ſur ce
ue les Ecrivains les plus
révenus ont été obligez
l'avoüer, ils lui ont rendu
oute la gloire que ſes en-
emis vouloient lui ravir.

Au reſte, on n'a pas pré-
endu faire un Saint de ce
age Miniſtre, mais le mon-
trer tel qu'il a paru, habi-
le dans les affaires d'Etat,
prudent dans les négocia-

tions de paix, hardi & heureux dans les expeditions de guerre, zelé à maintenir la Religion & la tranquilité des peuples, plein d'honneur & de probité : on n'a point jugé de ses intentions, comme ont fait ses ennemis, ni exageré ses vertus ; on l'a montré homme ordinaire quand il a paru tel, & homme superieur quand ses actions l'ont justifié.

On ne s'est point arresté aux frequens épisodes que cette Histoire pouvoit fournir naturellement, on n'y a inseré que ceux qui peuvent éclaircir les faits importans, faire juger par l'é-

t malheureux de la Hon-
·ie, quand Martinuſius en-
a dans le miniſtere, des
fficultez qui paroiſſoient
ıſurmontables pour le ſoû-
:nir, & enfin découvrir le
aractere des Grands qui ſe
éclarerent ſes ennemis. Il
uroit été à ſouhaiter, qu'une
neilleure main eut écrit
ette Hiſtoire, mais quoi
[ue la narration en ſoit ſim-
ıle, les évenemens en ſont
ı grands, qu'elle ne laiſſe-
a pas de plaire & d'inte-
eſſer. On y verra de gran-
les revolutions de Royau-
nes, des Rois détrônez &
·établis, de fameuſes batail-
.es gagnées contre toute eſ-

perance, des siéges soûtenus & des places emportées avec gloire, la Religion maintenuë pendant la vie de ce sage Ministre, attaquée de toutes parts après sa mort: on lui verra balancer deux puissances ennemies & jalouses; la maison d'Autriche pour venir à ses fins n'épargner ni le sacré ni le profane, & celle des Othomans ne former de desseins que sur de specieux prétextes de justice & de gloire: enfin si les évenenmens humains n'étoient pas conduits par une secrete, mais juste providence, on seroit surpris de voir le Cardinal Martinusius

tinusius opprimé par le parti qui devoit le reverer par des sentimens de justice & de reconnoissance, cependant reveré & vengé par celui qui devoit l'opprimer par des raisons d'interest & de politique. Mais ce qui est encore plus interessant, on verra le fondement des prétentions de la Maison d'Autriche sur la Couronne de Hongrie, & les motifs de tant de guerres & de soûlevemens qui ont désolé ce Royaume & qui le désolent encore aujourd'hui.

Si outre la grandeur du sujet, l'exactitude qu'on a

gardé merite quelque atten-
tion, l'auteur avoûë qu'il
la doit à un Gentilhomme
* recommandable par ſa
naiſſance & par ſon merite,
qui après les devoirs de la
Religion & de la vie ci-
vile, n'a point de plus agréa-
ble occupation que dans ſa
Bibliotheque: Il n'a rien ou-
blié pour la fournir des meil-
leurs livres, ſur tout des plus
fameux Hiſtoriens de tou-
tes les nations; mais ce qui
lui fait plus d'honneur eſt
qu'il les poſſede parfaite-
ment, & ſe fait un plaiſir
d'en faire part à ſes amis;
non ſeulement il a fait cette

* M. le Marquis d'Aubais.

;race à l'auteur, mais s'in-
ereſſant à la gloire d'un
i grand Miniſtre, il a bien
oulu donner ces avis juſtes
ɛ judicieux ſur ce petit Ou-
rage, & ſur ſes lumieres
n s'eſt déterminé de le met-
:e au jour.

Les Hiſtoriens les plus
emarquables dont on s'eſt
:rvi ſont, M. de Thou,
Hiſtoire de ſon temps: Iſ-
ıuanſius, Hiſtoire de Hon-
rie: Centorio de Horten-
, de la guerre de Tranſil-
anie: Sponde, continua-
on de Baronius: Martin
ımée, Hiſtoire de Hon-
:ie: Artus Tomas, ſuite
:. Calcondile: Florimond

de Raimond, des heresies, &c.

Dans les differens sentimens on a suivi les plus favorables ; car il en est de même des Regles de l'Histoire, que des loix de la justice, les reflexions malignes, & les jugemens temeraires n'y sont pas regardez comme des preuves, mais rejettez comme des calomnies. Ainsi on s'est attaché aux Ecrivains les moins prévenus. M. de Thou & Isthuansius sont les plus recommandables ; personne n'ignore la reputation du premier, non seulement en France, mais chez toutes

es nations, d'être également
habile & sincere. Isthuanfius
est d'autant plus digne de
foi, que lui & ses peres é-
toient entierement attachez
à la maison d'Autriche ; par
sa naissance & par son me-
rite, Ferdinand l'avoit ho-
noré d'emplois importans
dans les affaires d'Etat &
dans les expeditions de la
guerre, & Maximilien son
fils l'avoit élevé au rang de
Conseiller d'Etat & de Vi-
ce-Palatin, ou Lieutenant
General du Royaume de
Hongrie sa patrie. Par ces
raisons, il devoit ménager
la reputation de ces Princes,
& moderer ce qui étoit à la

loüange de Martinusius, qu'ils avoient fait assassiner; cependant preferant la verité à une politique de Courtisan, qui n'est que trop ordinaire., il a fait l'éloge de ce grand Cardinal,& n'a pû se taire sur l'injustice de sa mort.

Le jugement de ces deux Historiens celebres a porté l'Auteur d'entrer dans le détail, & de rechercher les circonstances de la vie de ce fameux Ministre: & pour en donner une idée juste, il a crû faire plaisir au Lecteur, de mettre, aprés cette Préface, le jugement de ces deux fidéles Historiens, dans

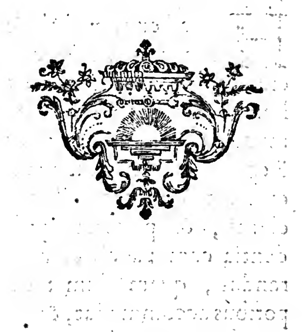
les mêmes termes dont ils l'ont écrit, & dont il n'y a pas un mot qui ne porte & ne faſſe l'éloge de Martinuſius.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un grand nombre de ceux qui n'ont lû que les Hiſtoriens prévenus ou intereſſez, ayent pris les impreſſions que ces Ecrivains injuſtes ont affecté d'inſinuer : la plûpart de leurs lecteurs n'étant ni capables, ni en état d'entrer dans la verité des faits d'une Hiſtoire, où ils n'ont pris d'autres interets que de ſatisfaire une legere curioſité ; mais ce qu'on

aura peine à comprendre eſt qu'un fameux Ecrivain * de ce temps, dont l'Ouvrage eſt entre les mains de tout le monde, non ſeulement ait donné dans ſes fauſſes idées, ſur le Cardinal Martinuſius; mais que formellement contre le ſentiment des Hiſtoriens qu'il cite, entre autres M. de Thou & Iſthuanfius, il ait voulu donner de ſi mauvaiſes idées de ce fameux Miniſtre, & qu'il lui ait attribué les manquemens de la Reine Elizabeth, & donné à cette Princeſſe, les éloges qui

* Moreri.

lui sont dûs, sur tout contre les heresies & les Infidéles. C'est ce qu'on verra si on prend la peine de lire cette Histoire.





Jugement de Monsieur de Thou, sur le Ministere & l'assassinat du Cardinal Martinusius.

HUnc exitum habuit Georgius LXX. circiter annos natus, qui ex humili fortuna, in summum honoris fastigium & Regibus parem potentiam evaserat. Vir pace belloque clarus, & profunda prudentia cum paucis comparandus, quam dum temporibus accommodat, & patriæ fere semper bono, Turcorum voluntati morige-

atur, multorum invidiam, c postremo exiciale odium, n se concitavit; Quibus tan- em effectum est, ut Ferdi- ando ipsi suspectus esse ce- erit, & de ingentibus ip- ius Thesauris, constanti ama sparsa, Castaldum & mnes qui illi aderant, spe ucri, contra se armaverit. Præter eas mortis tam indi- gnæ causas, etiam alii ad- sunt, Ferdinandum, Georgio XXXCIↃ. aureorum pen- ionem pactum esse propte- eaque illius ministros gra- um se facturos existimasse, i Georgio de medio su- blato, fidem de promissa pensione, interpositam libe-

rarent, evulgatum fuit. Et eo colore factum excusatum, quod clandestina cum Turcis, in Christianæ rei perniciem, concilia agitaret, Georgius; cum revera propter illius thesauros cædes facta sit; qui tamen post ejus mortem, admodum modici, pro tanta fortuna reperti sunt, omni ea pecunia quam sepositam credebant, in publica opera & alendos exercitus, consumpta ab homine liberali & qui nulla privata charitate, à cura Reipublicæ, quam exacta fide & diligentia, administraverit, avertebatur. Quantum vero incrementi,

illius morte, ſuis rebus acceſſurum, rebatur Ferdinandus, à Miniſtris deluſus, tantum decrementi, ſed ſero ſenſit, tranſlato ad exteros homines ſummo imperio, & publica adminiſtratione, à qua eum ſe Provinciæ Reguli, remotos viderent, minus animi & conſtantiæ, ſemper in dies, ad propulſandum communem hoſtem adhibuerunt, & ingentibus propterea cladibus acceptis, mox revocato Rege Joanne, Ferdinandi imperium omnino averſati ſunt, &c.

Isthuanfius sur le même sujet. Lib. XII.

CUm Joannes Rex, à Ferdinando, & ejus copiis, pulsus, in Poloniam profugisset. Tunc Georgius qui incesto coniano Monasterio degebat, in ejus amicitiam & familiaritatem devenit, atque ab eo in Ungariam, ad res explorandas.... Et secretiores amicos conveniendos, ac in fide & officio retinendos, repetitis vicibus missus est, pedibusque iter confecit & singularem fidem atque silentium in iis, quæ suarum

rant partium, peragendis,
leclaravit, & exilium ino-
piamque pie ſuſtentando,
eoſdem & plures alios, ut
Joanni ab exilio revertenti,
obviam cum copiis auxiliiſ-
que venirent, auctorem ſe
atque inſtigatorem præbuit.
Sic ut Joannes, ſi unquam
regnum recuperare liceret,
ejus tanti in ſe collati bene-
ficii, uberrima præmia
redditurum ſæpe pollicere-
tur. Itaque promiſſorum te-
nax & memor, ſublato è
medio Cibaco Varadinum
Epiſcopatum, atque ærarii
præfecturam, illi attribuit,
ac moriens eum Iſabellæ
conjugi, & unico quem

habebat filio, tutorem reliquit. Sed cum postea magnis rebus gestis floreret, lateque nominis famam & gloriam propagasset, invidia & obtrectatione, communi dignitatis malo, nequaquam vitato, funestum vitæ exitum nactus est.

Dans son livre XVII. après avoir rapporté tout au long l'Apologie que Ferdinand fit publier, pour colorer la necessité de l'assassinat de Martinusius, voici le jugement qu'il en fait.

Has litteras prætérire non fuit consilium, ut quas facti

ationes Ferdinandus adferret, quæ eum ad improvisam amplissimi viri mortem impulissent, in aperto forent. Sed nec excusationibus, nec largitione, neque blandimentis obtineri potuit quin vulgus secus judicaret, & iniqua cædes crederetur. Ipseque Ferdinandus Rex, nimiæ credulitatis accusatoribus facile præstitæ infamiam sustineret.



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé, *Histoire du Ministere du Cardinal George Martinusius*, & n'y ay rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait a Paris ce 2. Janvier 1715.

L. De Vertot.

PRIVILEGE DU ROY.

OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE T DE NAVARRE. A nos amez : feaux Conseillers les gens te- ans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires e nôtre Hôtel, Grand Conseil, 'revôt de Paris, Baillifs, Séné- haux, leurs Lieutenans Civils, c autres nos Justiciers qu'il ap- artiendra ; Salut. Nôtre bien mé Jean-Geoffroy Nyon, Li- raire à Paris, Nous ayant fait emontrer qu'il souhaiteroit fai- e imprimer & donner au pu- lic une *Histoire du Cardinal eorge Martinusius*, *Archevêque e Strigonie*, *Primat & Regent u Royaume de Hongrie*, s'il Nous laisoit lui accorder nos Lettres e Privilege sur ce necessaires ; Nous avons permis & permettons

par ces Presentes audit Nyon de faire imprimer ladite Histoire en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le mettre en vente, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter ni contrefaire ladite Histoire en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui

ıront droit de lui, à peine de
›nfiſcation des Exemplaires
›ntrefaits, de quinze cens li-
res d'amende contre chacun
es contrevenans, dont un tiers
l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre
ers audit Expoſant, & de tous
épens, dommages & interêts;
la charge que ces Preſentes
ſeront enregiſtrées tout au long
ır le Regiſtre de la Commu-
ıauté des Imprimeurs & Librai-
es de Paris, & ce dans trois mois
le la datte d'icelles; que l'im-
›reſſion de ladite Hiſtoire ſera
aite dans nôtre Royaume & non
illeurs, en bon papier & en beaux
aracteres, conformement aux
Reglemens de la Librairie, &
ru'avant de l'expoſer en vente
l en ſera mis deux exemplai-
es dans nôtre Bibliotheque pu-
›lique, un dans celle de nôtre
Château du Louvre, & un dans
elle de nôtre très-cher & feal

Chevalier Chancelier de France le Sieur Voisin Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou la fin de ladite Histoire, soit tenu pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre

Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Verſailles le vingtiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens quinze & de nôtre regne le ſoixante-douziéme. Par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET.

Regiſtré ſur le Regiſtre N°. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 922. *N°.* 1169. *conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris le* 23 *Mars* 1715.

C. ROBUSTEL, *Syndic.*


HISTOIRE



HISTOIRE
DU
MINISTERE DU CARDINAL
GEORGE MARTINUSIUS, Archevêque de Strigonie, Primat & Régent du Royaume de Hongrie.

SOMMAIRE DU LIVRE I.

Naissance de George, d'une famille noble, mais pauvre : pourquoi il prit le nom de Martinusius. Son éducation grossiere. L'Evêque de Scardona son oncle & ses autres parens refusent de le reconnoître. Le Prince Jean Corvin le reçoit dans sa maison, mais



le néglige. Il est réduit aux plus bas services. Il se fait Religieux pour être Frere Convers. Il apprend à lire, à écrire, & le latin en peu de mois; ce qui le fait recevoir Frere du Chœur. Son grand jugement dans les hautes sciences. Sa prudence dans l'administration du temporel. Il remplit dignement les premieres charges de l'Ordre. Il est élû Abbé en Pologne. Il s'attire la considération & la confiance des Grands. Jean Zapol Roy de Hongrie chassé de son Royaume par Ferdinand d'Autriche, se retire en Pologne, & consulte l'Abbé George sur son rétablissement. Malheureux état de la Hongrie, après la défaite & la mort de Loüis le Jeune, à la Bataille de Mohacs; Jean Zapol est élû Roy; Ferdinand d'Autriche s'en fait aussi élire Roy. Il chasse Jean qui se retire en Pologne, après avoir

perdu deux batailles. Constance mémorable de son General Ference Bode. Sigismond Roy de Pologne, beaupere de Jean, lui refuse des secours par un sentiment de Religion. Le Roy Jean se retire chez Jean Tarnoviski Palatin de Cracovie, qui lui conseille de demander la protection de Soliman Empereur des Turcs. Jerôme Laski envoyé à Constantinople pour la solliciter. L'Abbé George est ensuite consulté par le Roy Jean. L'Abbé lui conseille de ménager les Hongrois; Il est envoyé en Hongrie pour cette négociation. Il gagne les Hongrois en faveur du Roy Jean. Soliman promet de le secourir. Jean Herberstans Ambassadeur de Ferdinand, auprès de cet Empereur, méprisé & chassé honteusement.

LIVRE PREMIER.

LA Noblesse est le plus heureux avantage, dans la vie civile, que les peres puissent transmettre à leurs enfans : c'est l'entrée naturelle aux premiers honneurs & aux plus grands emplois de l'Etat : les richesses ne tiennent que le second rang ; on ne les regarde que comme des effets du hazard & de la fortune, ou tout au plus comme des secours nécessaires pour soûtenir un grand rang, ou une haute naissance. Celle de George Martinusius fut des plus illustres, mais par le malheur des temps, ou la mauvaise conduite des affaires de sa maison, les moyens pour élever sa jeunesse, & cultiver son excellent naturel, lui ayant ab-

olument manqué dès son enfance, la noblesse fut un titre inutile à son avancement. Il semble que le ciel l'eût formé pour n'être redevable qu'à lui-même de cette élevation prodigieuse, qui fut l'objet de l'envie & de l'admiration de son siécle. On passera donc sous silence cette longue suite d'ayeux; qui par leurs grands services dans les emplois les plus importans, avoient honoré sa maison de titres glorieux ; parce que n'ayant point contribué à ceux qu'il s'est acquis par son propre merite, ils ne doivent point interesser le lecteur.

On se contentera de dire qu'il nâquit l'an 1482. dans le château de Namiezas en Croatie : son pere en portoit le nom, avec la qualité de Comte, quoique de l'illustre famille d'Utissenovis-ki : ce château & ce nom étoient tout ce qui lui restoit des grands

honneurs dont ses ancêtres avoient joüi. Mais s'il n'avoit pas les revenus convenables à sa naissance, il la soûtenoit par sa probité & par sa valeur. La maison de sa mere n'étoit pas moins illustre, elle sortoit des Martinusius, distinguez en Hongrie, mais enveloppée dans les disgraces de celle où elle s'étoit alliée. Jamais mere de cette qualité ne fut plus à plaindre : ayant mis cet enfant au monde, elle sentit les difficultez de l'élever & de le nourrir ; elle prit le parti de lui donner un Parrain favorable, obligé d'en prendre soin, autant par les devoirs de la Religion, que par les sentimens de la nature ; elle pria Jacques Martinusius Evêque de Scardona en Dalmatie, son frere, de le tenir sur les Fonts de Baptême, qui lui donna le surnom de George, & pour rendre ce Prélat plus sen-

ςible envers ce filleul son neveu, elle voulut qu'il quittât le nom de sa maison & prit celui de Martinusius qui étoit le sien; nom qu'il a porté toute sa vie, & sous lequel il s'est rendu si recommandable. Cependant il ne reçût pas de grands secours de cet oncle, son éducation n'ayant point été differente de celle des enfans du commun du peuple qui habite la campagne pour la cultiver. Mais s'il n'eût pas les moyens de se former dans les exercices convenables à sa naissance, sa nourriture éloignée d'une mole délicatesse, lui forma un temperamment fort & vigoureux, qui le rendit capable de soûtenir un grand travail & de longues fatigues, ce qui ne servit pas peu à son élevation.

Jamais enfant ne donna de si grandes esperances. Il avoit une memoire prodigieuse, la concep-

tion vive, une imagination juste, & sur tout un desir violent de s'avancer. Sans cesse il importunoit sa mere de l'envoyer à Scardona, auprès de l'Evêque son oncle, pour se rendre capable de se distinguer, laquelle enfin se rendit à ses pressantes sollicitations. Il n'avoit que treize ans
1495. quand il sortit de la maison de son pere, avec résolution de n'y rentrer de sa vie qu'en état d'en soûtenir l'honneur. Il partit plein d'esperance & de courage, accompagné seulement des vœux & des recommandations de sa mere. Il arrive à Scardona & se presente à l'Evêque son oncle, il lui témoigne qu'il est disposé à seconder ses intentions dans quelque état qu'il juge à propos de le mettre. Mais il fut bien déçû dans ses esperances : ce Prélat par des sentimens de vanité ou d'avarice, trouva tant d'impoli-

tesse dans ses manieres & dans sa personne, qu'il ne put se résoudre à le reconnoître pour son neveu ; il le fit sortir de sa présence & le renvoya avec mépris.

George qui avoit l'esprit & le cœur au dessus de son âge, fut vivement frapé de ce coup, mais il n'en fut pas abattu. Il se retira de la presence & de la maison de cet oncle vain & interessé, & ne put se résoudre à porter dans la sienne la honte d'un affront si sensible. Sur le champ il prit résolution d'aller à Bude Capitale du Royaume ; là, auprès de tant de grands Seigneurs ses parens, ou ses alliez, il esperoit trouver quelque patron genereux, qui, touché de sa disgrace, seconderoit ses bonnes intentions ; mais il ne fut pas plus heureux à Bude qu'à Scardona, personne ne voulut le re-

connoître, ni s'intereſſer en ſa faveur. Les Grands ordinairement ſont plus portez à faire du bien à des étrangers qu'à leurs proches, ce qui ſe fait par devoir perd, ce ſemble, le nom faſtueux de liberalité: De plus on met les bornes que l'on veut au bien qu'on répand ſur des inconnus, mais à l'égard des parens on n'en doit mettre d'autre que le défaut de pouvoir. Par ces motifs vains ou intereſſez, George fut deſavoüé des ſiens, & pour lors il ſentit tout le poids de ſes diſgraces.

Son pere informé du mauvais ſuccès de ſon voyage, le recommanda à un Seigneur dont il avoit lieu d'attendre de la faveur; ce fut au Prince Jean Corvin, fils de ce fameux Mathias, qui par ſon courage & par ſes vertus avoit acquis les Couronnes de Hongrie & de Bohëme.

Ce Seigneur l'envoya dans son château d'Uniad en Transilvanie, mais il y fut si fort oublié, que jamais homme n'a passé si malheureusement le temps de sa jeunesse, comme lui-même l'avoüoit ingénuëment. Après la 1502.
mort de Jean Corvin il revint à Bude, incertain de sa destinée, agité de mille reflexions differentes, il se promenoit à grands pas dans la place du Palais, lorsqu'un Officier de la maison Royale vint à passer, qui ayant remarqué la phisionomie & l'action de ce jeune homme, qui avoient quelque chose de grand & d'inquiet, il l'aborda & lui demanda qui il étoit, & où il alloit. C'est une consolation aux malheureux de raconter leurs disgraces: George fit recit avec feu de tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit sorti de la maison de son pere, & de la triste

ſituation où il ſe trouvoit : cet Officier obligeant fut touché de ſes diſgraces , il le conſola de ſon mieux ; l'exhorta à ne point perdre courage, mais de ne devoir qu'à lui-même , ce qu'il ne pouvoit demander ſans honte , ni recevoir ſans confuſion. George remit abſolument ſon ſort entre les mains de cet Officier , qui quelques jours après le fit entrer au ſervice de la veuve du Palatin Etienne Zabol Comte de Sepuſe , mere de Jean , qui dans la ſuite fut élû Roy du Hongrie. Là , ſelon quelques Hiſtoriens , il n'eut point d'autre emploi que d'entretenir de bois les poëles qui échauffoient les apartemens.

Qui auroit penſé qu'un homme ainſi deſavoüé de ſes plus proches , ſans protection , ſans reſſources , réduit à des ſervices ſi bas , ſeroit un jour le premier Miniſtre du Royaume , le ſoû-

ien de la Couronne, le Tuteur de son Roy, le Protecteur de sa patrie & l'apui de l'Eglise. C'est cependant ce que nous verrons. Mais si ces évenemens sont surprenans, les routes par lesquelles la providence l'éleva à tant de gloire, ne le paroîtront pas moins. La necessité, qui n'a point de loi, qui avoit réduit George à une condition si méprisable, n'avoit pas abatu la grandeur de son courage. Il ne se passoit pas de moment qu'il ne réfléchît sur la bassesse de son état; enfin, après une serieuse attention, il comprit que le ciel ne le destinoit point pour le monde, & ce qui le détermina à y renoncer absolument, fut la triste nouvelle de la mort de son pere, resté sur la place dans un combat contre les Infidéles, après avoir rempli tous les devoirs d'un grand homme de guerre; cette

mort, quoique glorieuse, le toucha vivement. Quelque temps après il aprit encore celle de son frere aîné, que non seulement il aimoit tendrement, mais qu'il estimoit pour son grand mérite. Il avoit toûjours porté les armes, & par ses grandes actions, il s'étoit acquis le nom de très-vaillant *. Commandant un secours pour faire lever le siege que les Turcs avoient mis devant la forteresse de Milliare, il voulut les forcer, & il reçût un coup d'arquebuse à la tête dont il fut renversé mort sur le champ. Tous ces motifs porterent George à servir un Maître plus puissant & plus juste que tous les Rois de la terre; qui ne regardoit que le cœur & ne demandoit qu'une bonne volonté; auprès duquel les derniers serviteurs pouvoient devenir les

* Viri fortissimi sponde.

premiers favoris.

Il y avoit près de Bude une fameuse Abbaïe, sous le titre de saint Paul l'Hermite, possedée par les Religieux de saint Benoît, ou selon d'autres Historiens, de l'Ordre de saint Basile; autant édifians par la régularité de leur vie, que recommandables par leur sçavoir; ce fut là où George alla postuler une place. Il la sollicita avec tant de perseverance, qu'enfin il y fut 1508.
reçû, & il justifia la sincerité de sa vocation, par une exactitude admirable à tous les exercices d'une Régle aussi austére. Cependant il ne pût être admis qu'au rang des Freres Convers, employez au service des autres; car quoiqu'il eut vingt & quatre ans, non seulement il ne sçavoit point de Latin; mais ce qui paroîtra surprenant, jamais il n'avoit apris à lire; on ne put

lui donner d'autre emploi que de le mettre à la porte pour diſtribuer aux pauvres paſſans les aumônes du Monaſtere.

Cependant cette ignorance groſſiere de George, ne ſervit qu'à découvrir la vivacité de ſon eſprit & l'étenduë de ſon jugement : car ayant prié un des Freres de vouloir bien ſe donner la peine de lui aprendre à lire & à écrire, il l'aprit en ſi peu de temps & avec une facilité ſi grande, qu'on ne douta point qu'il ne fut capable des ſciences les plus élevées. Effectivement on l'appliqua au Latin, & il fit paroître une memoire ſi heureuſe à retenir les principes épineux de la Grammaire, qu'on ne lui montra jamais deux fois la même régle, il en faiſoit l'application avec tant de jugement, qu'il entendit & parla parfaitement cette langue, en auſſi peu de mois,

ue les autres y employent d'années. Quelques Historiens ont crit qu'il n'avoit apris de Latin ju'autant qu'il en falloit pour dire son Breviaire, & pouvoir célébrer la Messe; mais nous verrons dans la suite, que dans des occasions importantes & dans des assemblées célébres, obligé de parler sur le champ à differentes nations, qui n'entendoient point sa langue naturelle, il s'étoit servi de la Latine avec toute la force & toute l'éloquence d'un grand Orateur.

Ces heureux commencemens donnerent une grande idée de l'esprit & de l'entendement de George. On le regarda comme un sujet qui feroit honneur à l'Ordre: il fut reçû à la profession 1509. tout d'une voix au nombre des Freres du Chœur, destinez aux Ordres sacrez, & peu de temps après il fut jugé digne de les re-

cevoir. On l'apliqua ensuite à l'étude de la Philosophie & de la Theologie, & quoique ces sciences speculatives, soient bien differentes de celles de pratique; qu'elles demandent un jugement solide, au lieu que les autres ne dépendent que de l'imagination & de la memoire, cependant George y fit un si grand progrez qu'il devança tous ses compagnons.

Après avoir achevé le cours de ses études, pour le former dans toute sorte d'emplois, on lui confia l'administration des revenus du Monastere; ce fut dans ce ministere qu'il se montra capable de tout; également propre à agir & à méditer. Mais en même temps qu'il fit admirer sa prudence pour les interêts communs, il découvrit l'attention qu'il avoit pour lui même. Quoiqu'il eut grand soin de fournir le neces-

ſaire aux Freres, il en avoit un particulier à procurer l'utile & l'agréable à ceux qui s'étant diſtinguez dans les charges, avoient acquis plus de credit dans le Corps. Cette conduite excita des murmures & lui fit des envieux, mais en même temps de bons amis, qui dans la ſuite ſe déclarerent en ſa faveur, & il eut tous leurs ſuffrages pour être élevé aux premieres charges. Cependant on lui a toûjours donné la loüange de les avoir remplies avec tant de capacité, que les Freres demeuroient d'accord qu'il les devoit moins à la faveur qu'à ſon merite.

Ses grands talens le firent conſiderer avec diſtinction dans tout ſon Ordre; ſa réputation y devint ſi grande que l'Abbé du fameux Monaſtere de Ceſtoconiano en Pologne étant décedé, quoique dans un autre Royaume

& une Province éloignée, les Religieux s'étant assemblez en Chapitre géneral pour s'élire un autre Superieur, ils jetterent les yeux sur George, & d'une voix le choisirent pour leur Abbé. Cette election honorable flattoit son penchant, cependant il en aprit la nouvelle sans aucune émotion, & toûjours il montra ce sang froid en pareilles occasions. Il semble que les dignitez & les honneurs venoient au devant de lui, jamais il ne fit paroître d'empressement pour les acquerir, & les remplit toûjours avec une grande dignité.

Dès qu'il eut pris possession de son Abbaïe, il en régla les affaires temporelles avec une prudence & les spirituelles avec un zéle admirables. Comme il avoit un discernement singulier à connoître le caractere des esprits, il distribua les emplois selon la por-

ée d'un chacun. Jamais il n'e-
igea de devoirs dont il ne don-
na l'exemple, toûjours le pre-
mier & le dernier aux exercices
de la régularité. Heureux s'il
eut resté toute sa vie dans cette
tranquille retraite, & si au lieu
d'écrire les grandeurs où il a été
élevé dans le siécle, nous n'avions
qu'à raconter les actions de sa
vie Religieuse, sa mort & sa me-
moire auroient été plus précieu-
ses devant Dieu, & moins dé-
plorables devant les hommes.
Sa conduite pleine de sagesse, ne
lui attira pas seulement la vé-
neration de son Ordre, sa ca-
pacité & sa prudence éclaterent
au dehors, les Grands recherche-
rent son amitié & son estime, il
devint leur conseil & leur confi-
dent. Nous n'avons pas besoin
d'autre preuve de ses éminentes
qualitez & de sa grande réputa-
tion, que ce qui se passa à l'é-



gard de Jean Zapol, Roy de Hongrie.

Ce Prince chaſſé de ſon Royaume par l'ambition de Ferdinand, Archiduc d'Autriche, réduit à chercher un azile & des ſecours en Pologne, auprès de Sigiſmond, dont il avoit épouſé la fille Eliſabeth, informé du merite & de la ſolidité de l'Abbé George, voulut ſur tout le conſulter : deſſein qui ſans doute lui fut inſpiré du ciel ; car ſes ſages avis, & ſes négociations importantes furent plus utiles à ce Prince pour remonter & ſe maintenir ſur ſon Trône, que tous les ſecours qu'il put tirer de Pologne & de Conſtantinople. Mais pour bien éclaircir ces grands évenemens, qui retirerent George de ſa ſolitude & le firent paroître dans le grand jour, il eſt neceſſaire de prendre les choſes de plus loin, & de toucher les

interêts differens, qui troubloient pour lors la Hongrie, & qui ont été la source de ceux qui la troublent encore aujourd'hui.

La description de ce puissant Royaume pourroit entrer ici naturellement, & à l'exemple de plusieurs Historiens, en faire un épisode pour grossir ce volume; mais on a crû cette disgression ennuyeuse à la plûpart des Lecteurs & assez inutile au sujet: ceux qui voudront s'en instruire peuvent consulter un grand nombre de Geographes, qu'on ne feroit que copier. Il suffit de sçavoir que ce Royaume étoit un des plus grands de l'Europe: que la nature l'avoit enrichi de tous les avantages, qu'elle semble n'avoir que partagé entre les autres: par ses propres forces il avoit toûjours soûtenu avec gloire les attaques de ses ennemis, repoussé avec avantage les efforts

de la puissance Otomane, & secouru ses alliez avec succez : mais par de secrets jugemens, les douceurs de la paix lui ont été plus funestes que les fureurs de la guerre. Ce fut en 1500. que celle que Bajazet II. Empereur des Turcs, faisoit aux Hongrois & aux Venitiens, fut terminée, & la paix concluë par la médiation de Loüis XI. Roy de France.

En 1512. Selim I. ayant détrôné & emprisonné Bajazet son pere, par la fureur de régner, les Hongrois lui envoyerent une Ambassade pour renouveller leur traité de paix : mais cet Empereur superbe, loin de leur donner une audience favorable, les menaça de porter le fer & le feu dans leur Royaume, s'ils ne se rendoient tributaires de son Empire. L'Ambassadeur lui témoigna sagement, que ses instructions

tions étoient trop limitées pour entrer dans une négociation si importante; Selim le renvoya accompagné d'un de ses Bachas, pour faire entendre au Roy ses intentions. Les Hongrois ne reçûrent pas mieux cet Envoyé, que Selim avoit reçû leur Ambassadeur. Cet Empereur irrité mit sur pied une grosse armée pour satisfaire son ressentiment & son ambition, mais la providence détourna cet orage; car dans ce même temps Selim fut obligé de porter ses armes contre Ismaël Sophi de Perse. L'heureux succez de cette guerre l'engagea à tourner ses forces contre la Syrie, la Palestine, l'Egypte & l'Arabie, qu'il soûmit à son Empire. Enfin, revenant de ces conquêtes, dans le dessein d'attaquer la Hongrie, par un juste jugement, il mourut d'un charbon, dans le même lieu où il a-

voit empoisonné son pere, n'ayant régné que huit années.

1520. Soliman II. lui succeda, ce fut le plus grand, le plus heureux & le plus digne de regner de tous les Empereurs Othomans, qui par ses vertus morales, politiques & militaires, a merité d'être mis au rang des Heros les plus fameux. Ce sage Prince prévoyant que le changement de régne causeroit des révolutions dans les nouvelles conquêtes que son pere venoit de faire en Asie, pour être en état de les prévenir sans partager ses forces, il renouvella les traitez de paix avec tous ses voisins, & pour ce sujet il envoya des Ambassadeurs en Hongrie. Il avoit lieu de croire que ce Royaume qui avoit recherché cette paix avec empressement auprès de Selim, qui l'avoit refusée avec tant de hauteur, ne manqueroit pas de l'ac-

cepter, lui étant offerte avec tant de moderation. Cependant par un étourdissement déplorable & par le mauvais conseil de quelques Grands, le jeune Roy Loüis II. non seulement traita ces Ambassadeurs avec mépris, mais contre le droit des gens les fit arrêter. Soliman justement offensé d'un affront si sensible, résolut d'en prendre une vengeance éclatante; il remit à ses Lieutenans la guerre d'Asie, & vint en personne assieger l'importante place de Bellegrade: 1521.
c'étoit le boulevard de la Hongrie & des Royaumes Chrétiens; l'invincible Amurat, & le grand Mahomet II. l'avoient auparavant inutilement assiegée; mais les Hongrois indolens dans les delices d'une longue paix avoient eu si peu de soin de munir cette place, quoique le rempart du Royaume, qu'elle fut emportée

en peu de temps, & sa perte entraîna celle de la Hongrie.

Soliman maître de la place qui couvroit les Royaumes Chrétiens du côté de la terre, résolut d'emporter celle qui les couvroit du
1522. côté de la mer. L'année suivante, il assiegea la fameuse ville de Rhodes, & l'emporta avec le même bonheur, mais avec une plus glorieuse défense. Ensuite il revint en Hongrie pour achever de satisfaire sa vengeance.

Loüis, âgé seulement de 22. ans, avoit à 12. succedé à Ladislas son pere. Ce jeune Prince étoit des mieux faits de son temps, & de corps & d'esprit; il avoit toutes les inclinations Royales, mais par son peu d'experience, & par la paix profonde dont son Royaume avoit joüi pendant son régne, ses Ministres & ses Officiers avoient pris tant

d'autorité, qu'il ne lui restoit que le nom de Roy : cependant se voyant menacé de l'irruption des Turcs, il implora, mais inutilement, le secours des Princes Chrétiens, divisez entre eux pour leurs propres interêts. Réduit à ses seules forces, les Hongrois amolis dans les délices de l'abondance & du repos, eurent bien de la peine à mettre trente mille hommes sur pied ; armée trop foible pour opposer à Soliman, qui venoit les attaquer à la tête de deux cens mille. Si le Roy avoit suivi son propre sentiment & celui de ses plus sages Capitaines, en attendant qu'il eut levé de plus grandes forces, il auroit jetté une partie de ses troupes dans les places exposées & mis les autres à la défense des défilez & des passages difficiles ; mais par un aveuglement déplorable, & une confiance téme-

raire, les Chefs de l'armée obligerent ce jeune Roy d'avancer dans la plaine de Mohacs, & d'en venir à une bataille; elle fut don-
1583. née le 26. Août, malheureusement pour les Hongrois, qui cependant ayant attaqué & soûtenu les Turcs avec tout le courage possible, furent plûtôt accablez par le nombre, que vaincus par la valeur de leurs ennemis. Les plus grands Seigneurs du Royaume, Ecclesiastiques & Seculiers, resterent sur la place: le jeune Roy, après avoir montré l'intrépidité d'un grand cœur, fut obligé de se retirer seul pendant la nuit, & un orage extraordinaire; il s'engagea dans les marais faute de guide, son cheval s'y enfonça dans la vase, où ce Prince malheureux fut étouffé.

Soliman entra victorieux en Hongrie, tout fut mis à feu & à sang du long du Danube, il

arriva devant Bude qu'il trouva abandonnée, il livra cette grande & riche ville au pillage à son armée, & y fit mettre le feu; dans cette incendie périt cette fameuse Bibliotheque que le grand Roy Mathias, également recommandable & par les lettres & par les armes, avoit ramassée de toutes les parties de la terre avec des frais immeuses. Cet Empereur ne fit épargner que le Palais Royal, dont il fit enlever les plus riches ornemens; entre autres deux superbes colonnes & trois statuës d'Apollon, de Diane & d'Hercules; chefs d'œuvres de l'art, qu'il fit conduire & placer à Constantinople. Trophées illustres de sa victoire, & en même temps de la gloire du grand Mathias, & de la puissance du Royaume.

Ce fut alors qu'on presenta à Soliman le portrait du Roy Loüis,

& le voyant si jeune & si beau, il ne put retenir ses larmes ; il plaignit le sort malheureux de ce Prince, & l'inconstance de la condition humaine ; il blâma la tenerité de ceux qui avoient précipité ce Roy à sa perte ; il protesta que son intention n'étoit point de le dépoüiller de son Royaume, & que pour satisfaction il se seroit contenté de quelque tribut. On ne peut douter que ces sentimens ne fussent sincéres ; car après avoir exercé sa vengeance sur la haute & la basse Hongrie, il en retira ses troupes & rentra dans ses Etats couvert de gloire, laissant aux Hongrois la liberté de s'élire un autre maître.

Pour ce sujet les Etats généraux furent convoquez à Albe-Royale, le corps du Roy Loüis y fut porté, selon l'usage, on lui fit des funerailles avec toute

la pompe possible, ensuite on s'assembla en Diete, selon les loix & les privileges de la nation, pour l'élection d'un Souverain. Outre les Seigneurs & les Notables qui devoient donner leurs suffrages, les Officiers de l'armée y furent appellez; les loix étant que dans cette élection, on prendroit l'avis & le conseil des gens de guerre, sur celui de la nation qu'ils jugent le plus digne de les commander; c'est ce qu'ils nomment Rhakos. Après toutes ces formalitez prescrites par les loix, Jean Zapol Comte de Sépuse, Vaivode de Transilvanie, fut élû tout d'une voix; & veritablement il méritoit cette distinction, par sa naissance, par son grand cœur & par les services qu'il avoit rendus à l'Etat. Peu de temps avant il avoit défait & remis dans le devoir les païsans furieux & re-

voltez contre la Noblesse : il avoit envoyé couriers sur couriers au Roy Loüis, pour lui dissuader de donner bataille, jusqu'à ce qu'il l'eût joint avec les bonnes troupes qu'il lui conduisoit de Transilvanie : mais les autres Généraux, jaloux du commandement, ne voulurent pas l'attendre pour ne pas le lui defferer : après la perte de cette funeste bataille, le Vaivode prit son parti en Général habile ; il se campa avantageusement avec ses troupes, & mit la plus grande partie de la basse Hongrie à couvert de la fureur des Turcs. Ces considerations lui donnérent la préference : il fut élû & proclamé Roy de Hongrie d'un consentement unanime : il fit de grands honneurs & de grands dons à ceux qui lui avoient attiré les suffrages : il nomma Paul Vardan, Archevêque de Strigo-

nie & Primat du Royaume, Emeric Cibaco Evêque de Varadin, & le déclara Vaivode de Transilvanie, Etienne Verbieſt recommandable par ſa naiſſance, ſa probité & ſon ſçavoir, fut fait grand Chancelier du Royaume. Peter Peren, le plus puiſſant Seigneur de Hongrie, eut le gouvernement de la forteresſe de Viſgrad, le plus honorable du Royaume, étant dépoſitaire de la Couronne, qui ſe garde dans cette place. François Bode, un des plus grands hommes de guerre, & des plus vertueux de ſon ſiécle, fut déclaré Général des armées. Nous ne nommons que ceux-cy par la part qu'ils ont eu aux grands évenemens que nous verrons dans la ſuite.

Au temps indiqué pour le couronnement, les Etats ſe raſſemblerent dans un même lieu, ſelon les loix. Peter Peren, ſui-

vant sa charge, porta la Couronne & les ornemens Royaux de Visgrad. Paul Vardan, Archevêque de Strigonie & Primat, fit le couronnement par le privilege de sa dignité; ensuite tous les Ordres prêterent le serment.

Après ces formalitez le Roy revint à Bude, où tout occupé aux affaires du Royaume, pour y rétablir le bon ordre & l'abondance, il apprit que Ferdinand, Archiduc d'Autriche, à la tête d'une grosse armée, venoit lui disputer la Couronne. La Reine Marie veuve de Loüis, avoit formé cette faction; elle étoit sœur de Ferdinand, qui de son côté avoit épousé Anne sœur de Loüis, & sous prétexte de cette double alliance, impatiente de voir ce grand Royaume hors de sa maison, elle résolut de concert avec Ferdinand & l'Empereur Char-

es ses freres, de tenter tout pour
'en emparer. Elle fit de si fortes brigues & de si grandes promesses, qu'elle corrompit une partie des Seigneurs, même de ceux qui par reconnoissance & par Religion devoient être les plus fidéles à leur Roy, entre autres Paul Vardan, Archevêque de Strigonie, & Peter Peren, dépositaire de la Couronne: ces deux Seigneurs se rendirent secretement à Posson, place importante où cette Reine s'étoit retirée après la défaite de Mohacs, & la mort du Roy Loüis son mari. Là, de son autorité privée, elle convoqua subitement les Etats du Royaume, où les Grands & les Notables qu'elle avoit ménagez, se trouverent au jour marqué, proclamerent Ferdinand, Roy de Hongrie, & déclárérent Jean Usurpateur. Ces Etats envoyerent en diligen-

ce à ce Prince pour l'informer de son élection, de laquelle il étoit bien certain, & d'abord il se mit à la tête de l'armée qu'il avoit mis sur pied pour l'execution de son projet, & entra à grandes journées dans le Royaume.

Le Roy Jean, qui ne s'attendoit pas à cette révolution, pour soulager les peuples, avoit renvoyé son armée; de plus ses grandes liberalitez à son élection l'avoient épuisé; n'étant pas en état de faire tête à son Concurrent, il se retira dans la haute Hongrie. Ferdinand sans obstacle se rendit maître de Bude, & alla se faire couronner à Albe-Royale des mains du même Paul Vardan, qui avoit couronné Jean l'année précedente, & qui en avoit été pourvû de son Archevêché. Par une pareille infidelité, Peter Peren porta la Couronne de Visgrad.

Ce nouveau Roy s'en retour-
a à Vienne, ayant donné ordre
ses Généraux de poursuivre le
Roy Jean avec chaleur, pour
'assurer de sa personne, ou le
hasser du Royaume. Ce Prince
étoit retiré à Tockai, forte
lace de la haute Hongrie sur la
Teïsse ; il avoit été suivi de ses
neilleurs amis, sur tout de son
rave Général François Bode ;
il assembloit des troupes pour
e maintenir, & se trouvant
ressé, il résolut de donner ba-
aille, ne jugeant point de sa
ignité de devoir s'enfermer dans
Tockai & soûtenir un siége.
Quoique son Général prévît bien
ue son armée étoit trop foible
our résister à celle de Ferdi-
and ; cependant il se détermi-
a à mourir glorieusement, plû-
ôt que d'abandonner son Roy :
ar une harangue digne de son
rand cœur, il inspira son cou-

rage à sa petite armée, qui étant venuë aux mains, attaqua les Allemans avec tant de valeur, que la victoire fut longtemps balancée, mais enfin le nombre l'emporta; le Roy Jean & son Général cédérent le champ de bataille, & firent une retraite honorable au de-là de la Teïsse, sur les ponts que le Roy avoit fait jetter sur cette riviére.

Tandis que les ennemis battoient la Forteresse de Tockai, le Roy ayant reçû de nouvelles troupes de Transilvanie, résolut de tenter un nouveau combat; mais quelque effort qu'il put faire, ses troupes peu nombreuses & mal disciplinées pliérent, sa cavalerie fut mise en déroute, & l'infanterie investie, fut taillée en piéces, ou mise en fuite; Bode qui étoit à la tête fit ferme presque seul, pour favoriser la

etraite de son Roy ; préferant une mort honorable, à une fuite honteuse ; mais ayant été reconnu il fut investi & fait prisonnier. Le Roy Jean repassa la Teïsse & se retira en Pologne.

Avant que de suivre la fortune de ce Roy malheureux, qui va nous remettre dans nôtre sujet, celle de son Général François Bode, est d'un exemple trop mémorable pour n'être pas rapportée. Ayant été fait prisonnier, il fut conduit à Vienne & présenté à Ferdinand, comme le plus glorieux trophée de la prosperité de ses armes. Ce Prince prévenu de son expérience & de sa valeur, n'oublia ni caresses ni promesses pour le gagner, mais il trouva un homme incorruptible, qui lui répondit, qu'il seroit « indigne de son estime & de ses « graces, s'il étoit capable de « manquer à la religion du ser- «

» ment qu'il avoit fait à son Roy. Ferdinand & toute sa Cour admirérent cette fermeté ; cependant ce Prince le fit enfermer dans une étroite prison, & quand il eut jugé que la misere auroit abatu ce grand courage, il envoya encore le tenter, mais on trouva un cœur infléxible : enfin Ferdinand lui fit offrir la liberté, pourvû qu'il donnât sa parole de ne plus porter les armes pour le parti du Roy Jean ; mais ce grand » homme répondit, que son hon- » neur & son devoir lui avoient » toûjours été plus chers que la » vie, & qu'il refusoit la liber- » té à des conditions si honteu- « ses. Ferdinand, suivant les maximes de sa politique, laissa mourir de faim & de misere ce grand homme, comparable à ces Heros de l'antiquité, qui par leur fidelité & leur constance, ont rendu leurs noms immortels.

Le Roy Jean arrivé à la Cour de Sigismond Roy de Pologne son beau pere, n'y trouva pas les secours qu'il en avoit esperé. Sigismond lui promit un azile assûré dans ses Etats, même la liberté de s'y ménager des amis & les assistances qui lui seroient utiles, mais qu'il ne pouvoit armer en sa faveur, pour ne pas violer le serment & la foi des traitez de paix & d'union, qu'il avoit juré solemnellement avec la maison d'Autriche.

Cette déclaration auroit désolé le Roy Jean, s'il n'avoit trouvé deux amis effectifs qui entrérent avec chaleur dans ses interêts. Le premier fut Jean Tarnoviski, Palatin de Cracovie, & l'autre fut l'Abbé George Martinusius, dont nous allons reprendre l'histoire, que nous n'avons interrompuë que pour mieux faire juger, par l'état déplorable de la

Hongrie & des affaires du Roy Jean, combien il lui a été glorieux d'en rétablir l'autorité légitime, & d'en soûtenir la Couronne.

Jean Tarnoviski, Palatin de Cracovie, Grand Maréchal du Royaume, aussi illustre par ses vertus que par ses grands biens, fut le premier qui reçût chez lui le Roy Jean, il le traita en ami & en Souverain, il lui céda sa maison, l'y fit traiter avec magnificence, & lui attira une Cour aussi nombreuse & aussi choisie, que s'il eut été dans son Royaume; ensuite il vint à l'essentiel: après plusieurs conférences sur les moyens dont Jean pouvoit se servir pour rentrer dans son Royaume & en chasser Ferdinand, il n'en fut point trouvé, dans les conjonctures présentes, de plus prompt & de plus assuré, que d'avoir recours à la pro-

ction de Soliman. Le Palatin
presenta au Roy, que cet «
mpereur avoit le cœur mag- «
nime; que la gloire étoit sa «
assion dominante, qu'il em- «
rasseroit avec chaleur les in- «
erêts d'un Roy opprimé, par «
n Usurpateur, dont la Maison «
uissante étoit ennemie de cel- «
des Othomans; qu'en lui «
ffrant quelque tribut, pour «
honneur de son Empire il en «
evoit tout attendre. Jean é- «
outa ce conseil & résolut d'en
enter l'évenement. Pour ména-
er cette négociation, le Pala-
in proposa un Gentilhomme Po-
onois, nommé Jerôme Laski,
qui étoit capable de la bien con-
duire; le Roy Jean lui donna le
caractere de son Ambassadeur à
la Porte, avec toutes les lettres
de creance & tous les pouvoirs
necessaires; il lui fit dresser un
équipage magnifique, & le char-

gea de riches présens.

1528. Ensuite le Roy Jean alla voir l'Abbé George dans son Monastere, prévenu par sa grande réputation. Après les cérémonies ordinaires, ils eurent ensemble plusieurs conférences, qui relevérent encore mieux les esperances de ce Prince ; ce sage Conseiller lui fit entendre, qu'il ne » pouvoit approuver que Sa Ma- » jesté eût eu recours aux infidé- » les, pour se rétablir dans un » Royaume Chrétien ; que son » veritable intérêt étoit de mé- » nager en sa faveur la Noblesse » & les peuples de Hongrie ; qu'il » ne devoit pas douter qu'il ne » pût s'y former le plus grand » parti ; que ces peuples, jaloux » de leur liberté & de leurs pri- » vileges, ne souffriroient pas pa- » tiemment un Prince étranger » leur donner la loi, ni les Al- » lemans remplir les charges de

Etat & les emplois de la «
uerre ; que l'armée de Fer- «
ınand feroit bien-tôt à char- «
e par les impôts & les loge- «
ıens ; qu'il ne s'agissoit que «
e lier & entretenir de sûres «
orrespondances, pour profiter «
es conjonctures favorables qui «
: presenteroient tous les jours, «
: enfin qu'une autorité établie «
ar la force, ne pouvoit man- «
uer de devenir bien-tôt o- «
.euse. «

Le Roy goûta ce raisonnement, en jugea les consequences ne-:ssaires, mais il falloit des A-:ns d'une prudence & d'une fi-:lité à l'épreuve pour mettre la ıain à l'œuvre, & ménager se-:etement des négociations si nportantes ; le Roy ne put jet-:r les yeux sur personne plus ropre à les conduire que celui ui les avoit inspirées ; il s'en uvrit à l'Abbé, dont l'esprit &

le cœur étoient capables des plus hautes entreprises, qui de son » côté marqua à ce Prince ; qu'il » avoit toûjours cheri l'état qu'il » avoit embrassé, par rapport à » ses devoirs envers Dieu, mais » qu'il le cherissoit encore plus » que jamais, puisqu'il lui don» noit encore les moyens de mar» quer son zéle & son attache» ment pour le service de son Sou» verain ; qu'il pouvoit entrer en » Hongrie, & en traverser les » Provinces sans éclat & sans sus» pition sous son habit Religieux; » que son nom & sa naissance lui » donneroient entrée chez les » Nobles, du credit envers les » peuples, & de la confiance » dans le Clergé ; enfin après des assurances reciproques entre le Roy & l'Abbé, ils se séparérent, & George se mit en chemin pour venir agir en Hongrie.

A mesure qu'il avançoit dans le

le Royaume, il ne manquoit pas de s'informer partout de l'état des affaires: parmi le peuple & chez les Bourgeois, il marquoit plaindre leur sort de les voir à la veille de n'être plus maîtres de leurs biens & dans leurs maisons: qu'outre les charges nouvelles dont infailliblement ils alloient être accablez, pour soûtenir l'ambition de Ferdinand, ils avoient à craindre l'irruption des Turcs, que Soliman ne souffriroit jamais que la maison d'Autriche s'emparât de la Hongrie, & qu'ils devoient s'attendre à tous les malheurs d'une guerre cruelle.

Chez les Nobles, il marquoit son étonnement qu'après avoir élû & proclamé un Roy de leur nation & de leur ordre, lui avoir prêté serment de fidelité, ils voulussent reconnoître un Usurpateur étranger, contre leurs droits

& leurs privileges : il reveilloit leur courage par les motifs de leur gloire & de leurs interêts ; il leur remontroit que ce qui rendoit Ferdinand plus indigne de la Couronne, étoit le refus qu'il avoit fait de la défendre quand elle étoit en danger ; qu'il sembloit n'avoir voulu abandonner Loüis son beaufrere & l'élite de la Noblesse à la bataille de Mohacs, que pour profiter de leur défaite ; qu'il n'avoit point eu de troupes pour secourir le Royaume contre les infidelles, & que le lendemain il en avoit trouvé de nombreuses pour s'en emparer ; qu'il étoit seul la cause de la perte du Roy son beaufrere, de celle de tant de personnes de rang, de la ruine de leurs Provinces & de l'esclavage malheureux de tant de peuples ; qu'à moins d'avoir renoncé à tout sentiment d'honneur ;

dont cependant ils avoient toûjours été si jaloux, ils devoient s'opposer à l'Usurpateur, & se déclarer pour leur legitime Roy.

Parmi les gens d'Eglise & dans les Communautez Religieuses, il ajoûtoit à ces raisons le danger où étoit la foi Catholique que la Hongrie avoit toûjours inviolablement conservée, mais qui sous Ferdinand d'Autriche étoit en danger de se perdre : que parmi ses troupes & ses Officiers, le plus grand nombre étoit infecté de l'heresie de Luther, que ce Prince, ni l'Empereur son frere, n'en avoient pû arrêter le progrès dans leurs propres Etats, à plus forte raison dans la Hongrie, où il ne pouvoit se maintenir sans le secours de ces Heretiques ; qu'ils avoient devant les yeux les désordres horribles que cette Secte nouvelle avoit causé en Allemagne ; les

Eglises profanées, l'Episcopat & les autres dignitez éteintes, leurs biens usurpez, les societez Religieuses & les vœux anéantis; que tous ces malheurs menaçoient la Hongrie, que leur zéle ni leur capacité ne pourroient les détourner, s'ils n'étoient soûtenus par l'autorité d'un Roy aussi grand & aussi pieux que celui qu'ils avoient élû & reconnu; qu'étant le premier Ordre de l'Etat, ils devoient soûtenir leur Election, par tous les sentimens de Religion & de Justice, & inspirer le même zele aux peuples.

Ces reflexions justes & solides, soûtenuës par un homme d'un poids & d'un esprit superieurs, lui attirerent d'abord la veneration de tous les gens de bien & de bon sens, & lui meriterent ensuite leur confiance; il alla rendre compte au Roy des

diſpoſitions où il avoit laiſſé les eſprits, & du penchant où ils étoient pour ſe déclarer en ſa faveur. Ce Prince l'écouta avec une grande ſatisfaction, & joignit de grands témoignages de reconnoiſſance à ceux de l'eſtime qu'il avoit déja pour George. Il lui marqua par des aſſurances vives de n'oublier jamais ſes ſervices, & en même temps lui donna tous les pouvoirs pour retourner en Hongrie, agir & traiter en ſon nom, avec les mieux intentionnez & les plus capables de ſoutenir ſon parti. Ce que l'Abbé executa avec une diligence, une prudence & un ſecret dont lui ſeul étoit capable: mais en même temps avec des peines & des fatigues incroyables, ayant fait à pied toutes ces courſes & tous ces voyages, ſans que les incommoditez des mauvais chemins ni les injures de l'air fuſſent ca-

pables de l'arrêter.

Cependant Jerôme Lafki ne fut pas moins heureux dans sa negociation à Constantinople. Outre sa capacité à traiter les grandes affaires, il connoissoit parfaitement le genie & les manieres des Turcs, il parloit leur langue comme la sienne propre; les presens qu'il fit à propos aux Grands de la Porte & aux principales Sultanes, lui donnerent des accez agreables, & par la faveur d'Ibraïm grand Visir & favori de Soliman, il obtint une audience publique du Divan, que le Sultan voulut entendre d'un lieu secret. Là il remontra avec toute la force & toute l'éloquence dignes de son caractere.
» Combien il feroit glorieux à
» Sa Hautesse, & avantageux à
» son Empire, de proteger un
» Roy legitime, contre un injuste
» Usurpateur; que la maison d'Au-

triche augmentant sa puissance, «
par l'acquisition d'un si grand «
Royaume & si voisin, devoit «
donner de justes ombrages, é- «
tant ennemie & jalouse de cel- «
le des Othomans : que par cet- «
te protection le Grand Soli- «
man augmenteroit dans tout «
le monde l'éclat de sa gloire, «
& la réputation de sa justice : «
qu'il s'attacheroit un Prince ge- «
nereux & reconnoissant, qui «
jamais n'oublieroit qu'il tenoit «
sa Couronne de la magnanimi- «
té de Sa Hautesse, & que «
pour marque de sa gratitude, «
il offroit de se rendre tributai- «
re de son Empire : qu'à de tel- «
les conditions il étoit plus grand «
de donner des Royaumes, que «
de les conquerir. «

Ce discours animé, eut tout l'effet que Lasκi en pouvoit attendre. Soliman avide de gloire en fut penetré ; sur le champ il

prit résolution de secourir le Roy Jean de toutes ses forces, & de ne point quitter les armes qu'il ne l'eût remis sur le Trône.

Quoique la conduite de ce Roi ne fut pas approuvée de tout le monde, d'avoir recours aux infidelles, contre des Princes Chrétiens, cependant Ferdinand lui-même, informé de cette négociation, voulut la rendre inutile par une pareille sollicitation. Il envoya à Constantinople une célebre Ambassade avec de très-riches presens. Les motifs en étoient, de renouveller les traitez de paix, passez avec le Roy Ladislas, confirmer l'amitié qu'il avoit jurée avec la Maison Othomane, & offrir le même tribut que son Concurrent. Jean Herberstans fut son Ambassadeur, plus propre pour un coup de main que pour une négociation de tête.

On rapporte de cet Ambassadeur, que commandant un corps de Cavalerie au service de la Maison d'Autriche, il s'étoit trouvé obligé dans plusieurs rencontres d'attaquer & de soûtenir Casson Bassa, qui avoit le même commandement dans l'armée de Soliman ; l'un & l'autre braves jusqu'à la temerité, & qui toûjours s'étoient battus avec une fortune égale. Casson s'étant fait distinguer par ses services & par son experience, fut pourvû de l'important gouvernement de Bellegrade. Herberstans en ayant appris la nouvelle, par un sentiment d'envie, où il entroit plus de fureur que de bravoure, fit défier ce Bassa à un combat singulier : Casson accepta le défi, & se porta sur le champ de bataille, où ils en vinrent aux mains, sans autres armes que le sabre & le poignard : Herberstans après un com-

bat fort vif, reçût quatre grandes blessures, mais plus heureux que son ennemi, il lui en porta une mortelle qui le renversa sur la place. On peut bien juger qu'un homme qui avoit ôté la vie à un Officier brave & estimé, par un esprit de fureur, ne pouvoit pas être regardé de bon œil à la Porte.

Il fut pourtant reçû honorablement à Constantinople par rapport à son caractere : mais comme c'étoit un homme superbe, au lieu de suivre ses instructions & demander la paix avec prudence, il vint l'offrir avec hauteur ; loin d'attendre des conditions, il prétendit en imposer. Il proposa une alliance entre la maison d'Autriche & celle des Othomans, à condition que Soliman reconnoîtroit Ferdinand Roy de Hongrie, & lui restitüeroit toutes les places dont il

s'étoit rendu maître depuis la mort de Loüis son beaufrere. Il ne se fut pas plûtôt expliqué de la sorte, qu'il fut traité avec le dernier mépris : Soliman en fut irrité ; il lui fit ordonner de sortir dans le moment de Constantinople, & en toute diligence de tous ses Etats, en lui faisant déclarer ; que Sa Hautesse re- « fusoit l'amitié d'un Prince qui « étoit son ennemi ; qu'il iroit « le chasser de toute la Hongrie : « qu'il lui déclaroit la guerre à « feu & à sang, & qu'il juroit « de la porter jusques dans le « cœur de l'Autriche. L'Ambas- « sadeur étonné, s'enfuit à grandes journées ; il arriva à Vienne où il porta la consternation, & de là il se rendit à Spire, où Ferdinand tenoit une Diete de l'Empire, qui fut aussi fort émû en apprenant de si fâcheuses nouvelles, & aussi-tôt il envoya

à l'Empereur Charles pour le porter à se préparer à soutenir la guerre. Le chagrin que le superbe Herberstans conçût du mauvais succez de sa négotiation, fut un des motifs qui le porterent à l'horrible attentat qui le precipita à la fin funeste que nous rapporterons en son lieu.

Cependant Laski, témoin du mauvais succez de l'Ambassade de Ferdinand, attentif à finir plus heureusement la sienne, redoubla ses sollicitations. Il obtint enfin son audience de congé, où le Grand Visir lui ré-
» pondit, que Sa Hautesse mar-
» cheroit en personne pour réta-
» blir le Roy son Maître; que ce
» Prince pouvoit venir en assu-
» rance avec toute ses troupes &
» ses amis au devant du grand
» Seigneur, à son entrée en Hon-
» grie, & qu'il sentiroit les ef-
» fets d'une si puissante & si glo-

rieuse protection. Ensuite le Visir regala Laski à sa Table, ce qui, chez les Turcs, est la plus grande marque d'honneur; il lui fit present de plusieurs riches vestes & favorisa son départ avec toutes les assurances necessaires. Laski de retour en Pologne avec de si favorables nouvelles, fut reçû du Roy Jean avec toutes les marques d'estime, il lui fit des presens dignes d'un Roy, entre autres d'une Seigneurie dont les revenus n'étoient pas moins considerables que les droits.



SOMMAIRE DU LIV. II.

Soliman entre en Hongrie. Le Roy Jean, par les intrigues de l'Abbé George, est joint par un grand nombre de Seigneurs & par de bonnes troupes. Il remporte une celebre victoire sur Ferdinand. Il en rend au Ciel de grandes actions de graces. Il part de Pologne, sa Cour grossit en chemin par les soins de l'Abbé. Soliman reçoit Jean avec pompe & amitié. Il marche à Bude, l'Archevêque de Strigonie vient se mettre sous sa protection. Peter Peren lui est livré. Bude lui porte les clefs. La citadelle se rend par la lâcheté des Allemans, qui sont taillez en pieces. Le Comte Nadasti, leur Commandant, est reçû en grace par le

Roy Jean. Soliman va à Vienne dont il leve le siége. De retour à Bude, il investit de nouveau Jean du Royaume. Belles paroles de cet Empereur pour porter le Roy Jean à la clemence. Jean rétabli appelle l'Abbé George, il le fait Ministre & Grand Tresorier de la Couronne. Ferdinand fait assieger Bude; assaut donné & repoussé. La place est bloquée. L'Abbé George y fait entrer des vivres. Le blocus est levé à l'approche des Turcs: irruption de ces infidelles dans les païs de Ferdinand. George reprend le Ministere, il regle les finances, l'état de la guerre & le maintien de l'Eglise. Le Roy nomme l'Abbé George Evêque de Varadin & Vaivode de Transilvanie. Mort funeste de Loüis Griti, & du grand Visir Ibraïm dont il tire avantage. Attentat d'Herberst-

tans & sa punition. Accommodement proposé par Ferdinand. Dieu donne un fils au Roy Jean, qui vient à mourir pendant les réjoüissances de cette naissance. Le Ministre fait couronner le jeune Prince, il fait ouvrir le testament du feu Roy qui le déclare Régent & Tuteur. Ferdinand assiege Bude, George la défend, & fait lever le siege. Second siege de Bude soûtenu par le Régent, assaut géneral repoussé ; trahison découverte & punie. Soliman envoye au secours de Bude ; défaite entiere de l'armée de Ferdinand. La Transilvanie remise en même temps sous l'obéïssance du jeune Roy.

LIVRE SECOND.

AU Printemps suivant Soli- 1529.
man se mit en marche avec une armée de cent cinquante mille hommes. Aussi-tôt le Roy Jean en donna avis à l'Abbé George, qui ne manqua pas de faire valoir ses intelligences, il les avoit si bien concertées que ce Prince en fut surpris. En peu de jours il vit un grand nombre de Seigneurs & de Notables du Royaume qui se rendirent auprès de sa personne pour recevoir ses commandemens. Mais cette Cour fut suivie des plus braves de la Noblesse, qui avoient levé & conduit des troupes d'élite, marchant la nuit par des chemins détournez, au travers des forêts & des montagnes, pour n'être pas découverts

par les troupes que Ferdinand tenoit dans les places sur les frontieres de Pologne, pour fermer à Jean l'entrée de la Hongrie, & le combattre en cas que ce Prince voulût l'entreprendre: Ces troupes se rendirent à point nommé au rendez-vous que l'Abbé George leur avoit marqué. Pour lors le Roy fut pleinement convaincu que George étoit également habile pour le conseil & pour l'execution, & dans la suite il fut l'ame des affaires.

Cependant ces mouvemens ne pûrent se faire si secretement, que le bruit n'en vint aux oreilles des Generaux de Ferdinand. Etienne Ravaio General de sa Cavalerie, & Thomas Liteſtan de son Infanterie, se mettent en campagne, pour dissiper cette troupe. Ils s'étoient imaginez que ce n'étoit que des gens ramassez dans les bois & dans les monta-

gnes, mal armez & mal disciplinez, & qui tout au plus ne pouvoient être que trois à quatre mille: Le Roy Jean avoit donné le commandement de sa Cavalerie au Capitaine Gotardo, dont il connoissoit l'experience & la valeur, & celui de son Infanterie à Simon, dit le Lettré, Athenien de nation, également recommandable par son sçavoir & par son courage. Ces deux Generaux mirent leur armée en bataille, & la trouvant de bonne volonté, ils jugerent à propos d'aller au devant des ennemis; ils informerent le Roy de leur résolution, qui en confera avec l'Abbé, & comme l'un & l'autre avoient le cœur grand, ils loüerent le dessein de ces Commandans. Ils se mirent aussi-tôt en marche & rencontrerent l'armée ennemie près de Cassovie, & quoique fort superieure, ils

la chargerent avec tant de promptitude & de valeur, qu'ils la rompirent du premier choc, font main basse & passent sur le ventre à tout ce qui resiste; la Cavalerie ennemie abandonne ses chevaux, & l'Infanterie ses armes pour se sauver plus facilement au travers des bois & des rivieres, & ces fuyards vont porter la terreur à Cassovie, à Esperies, & dans tous les autres lieux où ils purent se refugier à demi morts.

Les deux Generaux victorieux maîtres des étendars, du canon, des armes & des bagages des ennemis, portent au Roy ces trophées de leur victoire, qu'il reçut comme un heureux augure de son retablissement. Ce Prince Religieux alla, sur le champ, en rendre graces à Dieu dans la grande Eglise de Tarnove, où il fit construire une Chapelle ma-

gnifique, en memoire de son exil & de sa victoire. Il embrassa son ami & son hôte Tarnoviski, avec tous les témoignages possibles d'estime & de reconnoissance; il marqua à l'Abbé George, qu'après la protection du Ciel, c'étoit à ses sages négociations qu'il devoit de si heureux commencemens, mais que si Dieu permettoit qu'il remontât sur son Trône, il lui donneroit toute sa confiance & ne se conduiroit que par ses conseils.

Ensuite ce Roy à la tête de son armée victorieuse, se rendit à Lipe pour attendre l'arrivée de Soliman. Là le concours des Grands & des peuples, qui vinrent le feliciter de sa victoire, & marcher sous ses enseignes, lui firent sentir le plaisir de connoître que si Ferdinand occupoit les principales places de son Royaume, il avoit l'avantage de

regner sur le cœur de ses sujets. Pour lors il fut plus vivement penetré des obligations qu'il avoit à la capacité & à la conduite de l'Abbé George, il fut infiniment sensible aux importans services qu'il lui avoit rendu, & comprit bien ceux qu'il étoit capable de lui rendre. Ce Prince cependant remporta de grands avantages, qu'il auroit poussé plus loin s'il n'eut été obligé d'aller joindre Soliman, arrivé dans la plaine de Mohacs.

Le Roy partit de Lipe avec son armée, & arriva au camp des Turcs ; il y fut reçû par les principaux Officiers & conduit avec de grands honneurs à la tente du Sultan, accompagné d'une grosse suite de Seigneurs Hongrois. Soliman le reçût sur un Trône & sous un dais : cet Empereur lui tendit la main, à

laquelle le Roy joignit la sienne, & lui témoigna la reconnoissance qu'il sentoit au fond du cœur de la magnanimité & de la justice de Sa Hautesse, d'être venu en personne à son secours; qu'il en garderoit un souvenir éternel & un attachement inviolable. Soliman, se dépoüillant de cette fierté ordinaire aux Sultans, traita Jean en Roy & & en ami; il lui dit, qu'il ne « devoit pas douter que ses armes « justes toujours victorieuses, ne « fissent la conquête de la Hon- « grie, & qu'il lui donnoit sa « parole Royale de lui rendre « genereusement ce Royaume. « Ensuite Jean fut conduit dans un quartier preparé pour lui & pour toute sa Cour, il fut logé sous de riches pavillons & servi avec pompe.

Quelques jours après, Soliman étant en marche, Paul Var-

dan Archevêque de Strigonie, se rendit à son camp, ayant parole d'en être favorablement reçû. La crainte avoit saisi ce Primat à l'aproche de cette armée formidable; il avoit imploré la protection du Sultan pour le reconcilier avec le Roy, dont il avoit quitté le parti pour celui de Ferdinand. L'Empereur Turc crût qu'il étoit de sa grandeur d'être favorable au grand Pontife des Chrétiens, c'est ainsi qu'il appella cet Archevêque, qui venoit reconnoître la justice de ses armes & implorer sa clemence. Après une audience tranquille, le Sultan lui promit d'obtenir son pardon, & lui fit marquer un quartier dans son armée pour la suivre, avec ordre qu'on lui fournît en abondance, tout ce qu'il pouvoit souhaiter pour lui & sa suite.

Soliman étant arrivé devant Bude,

Bude ; les Magistrats lui porterent les clefs, la seule forteresse refusa de se rendre ; elle étoit défenduë par sept cens Allemans, commandez par le Comte Nadasti. Ce Commandant, outre son grand cœur, avoit interêt de ne point tomber entre les mains du Sultan, étant du nombre de ceux qui suivoient le parti de Ferdinand, quoique d'origine Hongrois. Les Turcs battirent la citadelle avec furie, ils y donnerent un assaut, où ayant été repoussez, ils firent joüer une mine dont l'effet fut si grand, qu'elle fit sauter une partie des fortifications, ce qui fit perdre courage à la garnison. Les Allemans voulurent obliger leur Commandant à se rendre, mais Nadasti leur representa qu'ils pouvoient encore tenir avec gloire ; que ce seroit une lâcheté de capituler, pouvant encore se dé-

fendre avec avantage ; qu'il étoit prest de mourir à leur tête, plûtôt que d'en venir à une capitulation honteuse. Mais ces lâches se mutinent, mettent leur Commandant en prison, & se rendent vie & bagues sauves. Après leur sortie les Turcs trouverent Nadasti enfermé, qui s'étant fait connoître, fut conduit à Soliman, auquel il raconta sa disgrace & la lâcheté de sa garnison. Cet Empereur irrité d'avoir traité avec des traîtres, détacha un gros de Janissaires pour les tailler en pieces, ce qui fut executé presque à l'entrée de Posson, qui étoit le lieu de leur retraite. Un Historien a dit que Soliman ordonna de jetter Nadasti dans le Danube, un autre de le conduire prisonnier à Constantinople ; mais qu'ayant été mis dans un bâtiment sur cette riviere, il avoit rencontré, par

bonheur un batteau vuide, qu'il s'étoit jetté dedans, & étoit passé, malgré ses gardes, de l'autre côté du Danube, où le Roy Jean étoit campé, & que s'étant jetté aux pieds de ce Prince, il en avoit obtenu grace. Mais il y a bien plus d'apparence, comme d'autres l'ont écrit, que Soliman le remit à la discretion du Roy, comme son sujet, & que ce bon Prince le voyant à ses pieds, lui avoit genereusement pardonné, ce qui obligea Nadasti à lui être toûjours fidéle.

Soliman maître de Bude, pour ne pas manquer à son serment, fit marcher son armée en Autriche ; il ne trouva de resistance qu'à Altembourg, qui fut emportée d'assaut ; mais les pluyes & les mauvais chemins ayant retardé la marche de cette grosse armée, ou plûtôt, comme quelques Historiens l'ont écrit, avec

plus de vraisemblance, par les artifices d'Ibrahim grand Visir, gagné par la maison d'Autriche; Soliman n'arriva devant Vienne que le 26. de Septembre. Ce retardement donna tout le temps à Ferdinand de bien munir la place : il y fit entrer vingt mille hommes de pied & deux mille chevaux de bonnes troupes, commandez par le Comte Palatin. La Ville fut vigoureusement attaquée & encore mieux défenduë ; enfin l'hiver se faisant sentir avec violence, Soliman, aprés trente jours de siége & avoir ravagé toute l'Autriche, retira son armée & revint à Bude.

Là il convoqua les Etats generaux, & s'étant rendu au Palais, il investit de nouveau Jean du Royaume, il le déclara Roy légitime & son bon ami ; il leur commanda de le reconnoître &

lui obéir comme de fidéles sujets; & au grand étonnement des Hongrois, il remit sur la tête de Jean la Couronne Royale. Tous les Etats aplaudirent à la magnanimité de cet Empereur & s'écrierent tous, vive le grand Soliman & nôtre bon Roy; acclamation qui ne fut pas moins agréable à l'un qu'à l'autre.

Nous devons dire un mot de cette Couronne mysterieuse, moins estimée par sa matiere, quoique d'or & enrichie de diamans, que par la main dont les Hongrois tiennent de l'avoir reçûë. Leur tradition est qu'elle fut apportée du Ciel par un Ange, au couronnement du Roy Stanislas, qui par sa sainteté a merité d'être mis dans le Catalogue des Saints, dont l'Eglise celebre la fête. C'est une opinion commune en Hongrie, que le Royaume venant à vaquer, celui qui se

trouveroit saisi de cette Couronne, fut-il le dernier du peuple, seroit Roy légitime, & les peuples obligez de lui obéïr; pour cette raison, elle est gardée dans la forteresse de Vigrad, dont le Gouvernement n'est confié qu'à un des plus grands Seigneurs. Peter Peren en cette qualité en avoit été pourvû, & selon sa charge il avoit porté cette Couronne à Albe-Royale pour le couronnement du Roy Jean, & ensuite par inconstance ou par interêt, à celui de Ferdinand. Mais au lieu de la remettre dans le lieu de son dépôt, selon son serment, il l'avoit gardée entre ses mains. Cependant ne se croyant pas en sûreté dans la haute Hongrie, où l'armée des Turcs devoit passer; il se mit en chemin avec sa famille, pour se retirer dans la basse, emportant ce qu'il avoit de plus précieux. Jean Saracéne

Commandant de Cinq-Eglises, informé de sa marche, alla l'enlever en chemin avec sa suite & ses effets, & les livra à Soliman. Cet Empereur avoit remis Peren à la discrétion du Roy Jean, comme son sujet; mais il avoit gardé cette Couronne au grand regret des Hongrois; cependant, contre leur esperance, il la remit sur la tête de celui qui devoit la porter; ce qui ne lui attira pas moins d'admiration, que la restitution du Royaume après l'avoir conquis.

Le Roy reçut en grace ceux qui l'avoient abandonné: il n'y eut que Paul Vardan Archevêque de Strigonie & Peter Peren exclus de l'amnistie, comme les plus traîtres & les plus ingrats. Soliman voulut bien s'interesser en leur faveur, & comme le Roy marquoit de la peine à se rendre, connoissant leur incon-

ſtance, cet Empereur lui dit ces belles paroles, qui furent une » prédiction veritable : Pouvez-» vous faire rien de plus grand » que de rendre vos ennemis in-» grats ; s'ils ſe rendent indignes » du pardon, ils périront par » leur ingratitude, & vous triom-» pherez par vôtre clemence. Le Roy ne put reſiſter à une ſi puiſſante ſollicitation, il tendit la main à l'Archevêque & à Peren, qui lui jurerent de nouveau une fidelité inviolable. Enſuite Soliman confirma à Jean l'inveſtiture du Royaume par des Pàtentes écrites en lettres d'or ; & pour une plus grande marque de bienveillance, il laiſſa auprès de lui Louis Griti, dont nous aurons lieu de parler, pour être de ſon Conſeil, & trois mille Janiſſaires pour la garde de ſa perſonne ; & cet Empereur partit comblé de gloire & s'en retour-

na à Constantinople.

Le Roy se trouvant paisible, s'appliqua à rétablir son autorité ; il trouva tous les Ordres si bien intentionnez, qu'il reconnut mieux que jamais les grands services que l'Abbé George lui avoit rendu, & ceux qu'il étoit capable de lui rendre. Il l'appella avec empressement auprès de sa personne, & pour marque de son estime & de sa gratitude, il le déclara Ministre & lui donna la charge de Grand Trésorier, la premiere & la plus importante de la Couronne. George répondit dignement aux faveurs & à la bienveillance de son Roy. Il mit la main aux affaires avec un ordre & une prudence, qui donna aux Grands & aux peuples l'esperance d'un régne heureux & tranquille ; mais tout changea de face dans un moment, au lieu de régler le Royaume, le

Roy se trouva encore dans la necessité de se défendre.

L'Empereur Charles & Ferdinand Roy des Romains, sensibles au mépris de Soliman, & aux avantages du Roy Jean, tentérent un second effort pour le
1530. chasser du Royaume. Ils firent subitement entrer en Hongrie la grosse armée qu'ils avoient mis sur pied pour la défense de Vienne & de l'Autriche, & en même temps une grande flote sur le Danube, chargée de l'artillerie & des munitions necessaires pour former le siége de Bude. Le Roy ne s'attendoit pas à cette irruption; il n'avoit eu ni le temps ni les moyens de munir cette grande Ville, cependant par le conseil de l'Abbé George, il résolut de la défendre en personne; il y fit entrer sept à huit mille homme de bonnes troupes, & le Ministre donna tous ses soins pour

y faire conduire toutes les provisions qui lui fut possible. Guillaume Rocandolph commandoit l'armée de Ferdinand ; il étoit grand Maître de sa Maison, & s'étoit acquis la réputation de grand Capitaine dans les guerres d'Italie & d'Allemagne, & en dernier lieu à la défense de Vienne.

Rien n'arrêta ce Géneral en chemin, tout lui fut favorable ; Paul Vardan Archevêque & Primat, vint au devant & lui livra la ville de Strigonie, Peter Peren par une pareille trahison joignit toutes ses forces à cette armée, qui vint enfin investir Bude. Le siége formé, la place fut attaquée par trois grosses batteries, qui ayant fait de grandes bréches, Rocandolph fit donner un assaut géneral. Mais le Roy en personne d'un côté, secondé du Ministre, & Loüis Griti d'un autre à la tête des Janissaires,

reçûrent les Allemans avec tant de valeur, qu'après tous les efforts possibles pendant quatre heures, Rocandolph voyant le grand nombre d'Officiers & de soldats qu'il avoit perdu, sans gagner un pouce de terrain, fit sonner la retraite. George se distingua par son activité & par son courage; il s'acquit la réputation de n'être pas moins propre pour les expeditions de guerre, que pour les affaires d'état.

Cependant Rocandolph bien informé que la Ville étoit mal munie, desesperant de pouvoir l'emporter de force, prit le parti de la bloquer étroitement; effectivement en peu de jours les assiégez furent réduits à la chair de leurs chevaux, qui même mouroient de faim faute de fourrages. Cependant le Ministre vigilant, tenta tant de moyens & prit de si justes mesures, que non seu-

lement il fit entrer de nouvelles troupes dans la place, mais même des vivres conduits la nuit avec autant de silence que de précaution. Le Roy se voyant pressé, envoya aux Bachas du voisinage de venir à son secours, mais en l'attendant les assiégez ne demeuroient pas en repos, par leurs fréquentes sorties, jour & nuit, ils causoient de grands dommages aux ennemis, & favorisoient l'entrée des vivres. Enfin Rocandolph perdant esperance de réduire la place, ni par la force, ni par la faim, l'hyver commençant à se faire sentir, informé de l'approche des Turcs, il leva le siége & ramena son armée en Autriche.

Quelques jours après son départ, Mehemet Bacha de Belgrade arriva devant Bude avec une bonne armée, le Roy envoya le remercier, lui fit de

grands présens, & l'assura de bien faire valoir auprès de Soliman, son activité & son zele. Le Bacha reçût agréablement les complimens du Roy, mais il ne put se résoudre à retourner sur ses pas sans quelque expedition, qui fit repentir Ferdinand de la témerité de son entreprise. Il fait passer son armée de l'autre côté du Danube, fait de grands détachemens dans tout le païs qui obéïssoit à Ferdinand, & tout y fut mis à feu & au pillage sans aucune résistance; le ravage fut si grand, que cette malheureuse contrée conserve encore les tristes marques de cette irruption. Les détachemens revinrent chargez de dépoüilles, conduisans dix mille esclaves; le Roy ne put voir, des fenêtres de son Palais, ce grand nombre de malheureux, sans verser des larmes; il prit à témoin le Ciel &

la terre qu'il en étoit innocent, & que le ſort déplorable de tant de peuple devoit être attribué à l'ambition aveugle de Charles & de Ferdinand d'Autriche.

Le Royaume commençant à reſpirer, le Miniſtre reprit en main les affaires. Comme les finances ſont les nerfs & la force d'un Etat, & qu'elles regardoient directement ſon emploi, ſon premier ſoin fut de les rétablir. Quoiqu'il trouvât les coffres de la Couronne vuides, & le public hors d'état de ſoûtenir de grands impôts par les malheurs & les ravages des guerres, cependant il régla les ſubſides avec tant de diſcretion, il prit des meſures ſi juſtes & ſi déſintereſſées pour les faire lever, que l'on vit le Tréſor Royal bien entretenu & le peuple ſoulagé; auſſi, ce qui eſt rare, avec la confiance de ſon Roy, il mérita l'a-

mour des peuples ; l'attachement qu'ils eurent pour sa personne, par la douceur de son administration, fut dans la suite des grands motifs de l'envie quand elle l'attaqua. Heureux avantage & glorieux privilege, que peu de Ministres ont merité dans un emploi pareil, sût tout pendant leur vie.

Après avoir réglé les finances, il fit remplir les charges ; comme il avoit un grand discernement pour connoître le caractere & la portée des sujets, la brigue, la faveur, ni même les alliances, n'eurent jamais le pouvoir de le corrompre. Le merite seul l'emportoit chez lui, & on n'a pû lui reprocher d'avoir avancé personne par d'autre considération que le service du Roy & le bien de l'Etat. C'est ce qui lui attacha des amis solides & effectifs, & lui fit des ennemis

parmi les Grands, qui s'en croyoient mépriſez ; parce que ſouvent il étoit obligé de leur préferer, dans les emplois & dans les graces, des ſujets d'un moindre rang, mais d'une plus grande capacité.

Après ces ſages diſpoſitions au dedans, il ſongea à la ſureté du Royaume pour le dehors ; il fit entendre au Roy qu'il étoit de ſa gloire d'entretenir un nombre de troupes bien diſciplinées, commandées par des Officiers braves & fidéles, avec des appointemens bien payez : à quoi il fut ſi attentif, que le Roy qui fit la guerre à Ferdinand toute ſa vie, remporta toûjours de grands avantages, ſans aucune perte, qui ne fut auſſi-tôt réparée. Ce qui juſtifie bien que la gloire des Rois, & le bonheur des peuples ſont ordinairement des effets de l'experience & de

la probité des Ministres.

Il remontra aussi au Roy, la necessité de mettre en bon état les places fortes, & d'en édifier de nouvelles dans les lieux exposez : sur tout combien il étoit important de fortifier la ville de Bude Capitale du Royaume, qui depuis la prise de Bellegrade étoit la tête & le cœur du Royaume. Il y fit employer un habile Ingenieur Italien, & lui-même s'appliqua à y faire travailler avec tant de soin & de diligence, que cette place fut en peu de temps, en état de faire une grande & longue resistance. Il semble que ce Ministre eut prévû qu'il devoit un jour la défendre lui-même, contre un puissant ennemi.

Mais parmi ses salutaires conseils, toûjours suivis de l'execution, il n'oublia jamais les devoirs de son état, & les obligations de son caractere. Il prit

d'autant plus à cœur les interêts de l'Eglise & de la Religion, qu'il la vit attaquée en Allemagne, par l'heresie la plus dangereuse & la plus facile à insinuer, flattant les hommes dans leurs plus vives passions, & les déchargeant des Commandemens pénibles de Jesus-Christ & de son Eglise. C'est sur tout ce qu'il prit à cœur de bien faire comprendre au Roy, pour le repos de sa conscience, & la tranquillité de son Royaume. Il lui inspira le même zéle qui avoit animé le Roy Mathias un de ses predecesseurs, quarante ans auparavant ; lorsque Jean Hus & Jerôme de Prague ayant semé leurs erreurs en Bohëme envoyerent de leurs plus fameux Prédicateurs, pour persuader à ce Prince de recevoir leur doctrine. Mais ce sage Roy leur ayant donné audiance, fut scandalisé &

offensé de la nouveauté de leurs dogmes. Il leur défendit sous peine de la vie de prêcher leurs erreurs dans ses Etats, & sous la même peine d'en sortir au plus vîte. Mais ces Missionnaires insolens ayant méprisé ce commandement & ces menaces, voulurent insinuer leurs maximes au peuple. Le Roy en étant informé les fit arrêter; il ordonna qu'on creusât une fosse profonde hors d'une des portes de la Ville, qu'il fit remplir de bois & y mettre le feu; il obligea ces Prédicateurs d'y jetter leurs libelles, & les y fit jetter eux-mêmes. Comme le Roy Jean n'étoit pas moins religieux, ni son Ministre moins zélé pour la foi Catholique, ils fermerent l'entrée du Royaume à toutes les erreurs nouvelles.

Ce n'est pas une figure pour relever sa Religion par un en-

droit si remarquable, de bons Historiens ont assûré que pendant que la doctrine de Luther se répandoit en Allemagne, en Pologne, en Angleterre, & même en France, par l'attention & les ordres de Martinusius, ces nouveaux Docteurs n'osérent entrer en Hongrie; ce ne fut qu'après sa mort, comme nous le verrons, que ces erreurs y furent prêchées, & y allumérent le feu de la discorde, qui n'est pas encore éteint.

Ce fut ainsi que Martinusius rendit son administration si utile & si necessaire, que le Roy se reposa absolument sur ses soins des affaires d'état, & ne s'attacha qu'à celles de la guerre, qu'il soûtint toûjours avec gloire par la vigilance de son Ministre. Mais ce Prince de son côté étoit attentif aux occasions de relever & reconnoître ses merites. Enfin

il s'en preſenta une telle qu'il la pouvoit ſouhaïter, pour l'honorer d'une des plus grandes dignitez de l'Egliſe, & du plus important Gouvernement du Royaume: voici le fait.

Après que Soliman eut rétabli le Roy Jean ſur le Trône, il laiſſa auprès de lui, comme nous l'avons dit, Loüis Griti, fils d'André Griti un des plus fameux Doges de Veniſe. Loüis s'étoit établi depuis pluſieurs années à Conſtantinople, ſous la faveur d'Ibrahim grand Viſir, Favori de Soliman, intime ami du Doge ſon pere; par la protection de ce premier Miniſtre il avoit été employé dans pluſieurs affaires importantes, dont il s'étoit bien acquitté: le Viſir l'avoit fait connoître à Soliman, qui l'honoroit de ſa bienveillance. Cet Empereur, ſage politique, pour ſe conſerver une eſpece de domination

en Hongrie, y avoit laissé ce Loüis Griti, comme son Résident, avec ordre de lui donner avis de tout ce qui se passeroit. Ferdinand desesperant de chasser le Roy Jean de la Hongrie, par la force des armes, s'avisa d'employer les négociations; il proposa un accommodement qui pût lui être avantageux dans les suites, & lui épargner les dépenses d'une guerre ruineuse. Griti ne manqua pas d'en donner avis à la Porte, il fut rappellé à Constantinople, & renvoyé presque aussi-tôt qu'il y fut arrivé, avec de nouvelles instructions. Il arriva en Valaquie avec un corps de Cavalerie & de Janissaires, auquel il joignit en chemin des Compagnies d'Italiens & deHongrois, jusqu'à sept mille hommes. Si bien accompagné, il se rendit à l'entrée de la Transilvanie, méditant de grands desseins;

Il envoya publier dans la Province, qu'on eut à le reconnoître comme Lieutenant du Grand Soliman & Juge souverain de toutes les affaires generales & particulieres.

Emeric Cibaco Evêque de Varadin, étoit Vaivode de Transilvanie, comme nous l'avons vû. C'étoit un Seigneur recommandable par sa naissance, son mérite & sa fidelité. Etant informé de la commission extraordinaire de Griti, & de son entrée dans son Gouvernement, il ne jugea pas à propos de paroître empressé pour le recevoir, n'étant pas satisfait de ces hauteurs, ni de ces entreprises, contraires à l'autorité Royale. Cependant il ne laissa pas de faire quelques lieuës pour aller au devant de ce prétendu Lieutenant General. Il étoit accompagné de quelque Cavalerie, mais de beaucoup de Noblesse.

Noblesse. Griti affecta de paroître offensé que ce Gouverneur n'eût pas avancé jusqu'à la frontiere pour le recevoir ; il prétendit qu'il avoit méprisé son caractere par cette négligence, & il en marqua un grand ressentiment. Parmi les Capitaines qui commandoient ses troupes, étoit un nommé Jean Doce, homme emporté, qui gardoit sur le cœur un affront qu'il prétendoit avoir reçû du Vaivode, dans un occasion où ce Seigneur l'avoit frappé. Cet homme vindicatif, s'offrit à Griti pour aller punir ce Gouverneur de son manque de respect. Griti loüa son zele & l'encouragea à l'execution. Doce part la nuit avec une bonne escorte, & ayant bien reconnu le lieu où le Vaivode étoit campé, & que sans défiance il avoit fait mettre sa tente sous quelques arbres à cause de la chaleur, qu'il

étoit ſans gardes, ayant permis à ceux qui l'accompagnoient de ſe mettre à leur aiſe où bon leur ſembleroit. Doce furieux entre dans ſa tente, le trouve endormi, n'ayant auprès de ſa perſonne que quelques domeſtiques, trop foibles pour le défendre, il ſe jette ſur lui, & ſans égard pour ſon caractere, lui ſépare la tête du corps, abandonne aux Turcs le pillage de ſes équipages, & porte en triomphe à Griti la tête de ce Prélat venerable, pour joüir enſemble, l'un du plaiſir de la vengeance, & l'autre de l'eſperance de ſatisfaire ſon ambition. Car Griti n'aſpiroit pas à moins que de ſe rendre maître de la Tranſilvanie; deſſein qu'il avoit concerté avec le grand Viſir ſon ami.

Dès que l'aſſaſſinat du Vaivode fut publié, toute la Province mit en mouvement, la No-

›lesse monte à cheval, le peuple
›rend les armes contre Griti, les
Villes lui ferment les portes, le
Roy & le Ministre les animent à
a vengeance. Griti, pressé de
:outes parts, se retrancha sur une
ıauteur près la ville de Megest,
›ù il ne put être forcé; mais ayant
:té bloqué étroitement, les vi-
res lui manquerent, il tenta de
e sauver par la fuite; mais quel-
ques mesures qu'il eut pris pour
a ménager, il fut arrêté, con-
luit au milieu de l'armée de la
'rovince, où ayant été interro-
;é & convaincu, il fut condam-
é à être décapité, ce qui fut
xecuté sur le champ. On trou-
a sur lui pour quarante mille
.ucats en pierreries; il en étoit
on connoisseur, ce qui lui avoit
acilité l'accès auprès de Soli-
nan. Ensuite on fit main basse
ur ses troupes, comme sur des
ssassins & des voleurs. Le Capi-

taine Doce fut pris en vie; mais sa mort fut bien plus cruelle. Le peuple eut tant d'horreur de son crime, qu'on se jetta sur lui, & impitoyablement il fut déchiré en un million de pieces. La vengeance n'en resta pas là, on apprit que Griti faisoit venir ses deux fils, escortez par cinq cens Turcs; Quendi Ferens, un des plus grands & des plus puissans Seigneurs de la Province, alla les chercher, & les ayant joints, il fit main basse sur leur escorte, & les conduisit à l'armée, où aussi-tôt ils furent décapitez, comme si le crime du pere devoit être imputé à toute sa race. Les Transilvains se trouvant assemblez, délibererent sur leurs affaires, pour assurer leur tranquilité. Voyant que le Roy étoit toûjours en guerre avec Ferdinand, & que l'un ni l'autre ne pouvoient les mettre à couvert

des insultes des Turcs, ils résolurent de se maintenir neutres, jusqu'à ce que l'un de ces deux Princes fut paisible possesseur de la Couronne.

Tous ces évenemens étoient délicats & dangereux. D'un côté le Roy craignoit de perdre la Transilvanie, qui étoit la plus belle partie de son Royaume, & dont il tiroit ses principales forces; de l'autre il apprehendoit le ressentiment de Soliman, si sensible aux injures qu'on faisoit aux siens; il falloit donc élire un Vaivode d'une habileté & d'une prudence consommée, pour ménager les affaires dans des conjonctures si difficiles. Quoique ce Prince eût un grand nombre de bons & fidelles sujets, cependant il n'en trouva pas de plus digne de cette élevation, ni de plus capable de faire revenir la Transilvanie dans le devoir, &

de calmer l'indignation de Soliman, que son fidéle Ministre George-Martinusius. Il le nomma d'abord à l'Evêché de Varadin, le plus riche & le plus noble du Royaume, après l'Archevêché de Strigonie. Ensuite il l'honora de la dignité de Vaivode, ou Viceroy de Transilvanie; les Grands & les peuples applaudirent à un choix si juste & si necessaire, & Martinusius justifia par sa conduite la justice de cette élection.

Il alla prendre possession de son Evêché, mais plus attentif aux devoirs de son Ministere, qu'à la grandeur de sa dignité: ses premiers soins furent de connoître & regler son Diocese: il entra d'abord dans les interêts de son peuple pour leur procurer les soulagemens necessaires, dans des temps si malheureux. Il examina la conduite & la doc-

ine du Clergé, & par ses sa-
es réglemens & ses exhortations
ateciques, il inspira aux Corps
leguliers & Seculiers, ce zele
ont lui-même étoit animé con-
re le venin des Sectes nouvel-
es, qui infectoient les Royau-
nes voisins : il leur fit entendre
vec force, que le moyen le plus
ffectif pour conserver la foi Ca-
holique, étoit la pratique exa-
te de la morale de l'Evangile ;
que le relâchement sur l'observa-
ion des Commandemens, étoit
a seule cause de l'alteration des
logmes ; mais son exemple fit
ncore plus d'impression que ses
aroles ; exact à tous ses devoirs,
l remplit les fonctions de l'Epis-
opat avec un zéle, une pieté,
ne vigilance, qui lui ont atti-
é de grands éloges, même de
a part de ses plus cruels enne-
mis, comme nous le verrons dans
a suite.

En même temps qu'il se montroit si digne du rang où il avoit été élevé dans l'Eglise, il fit connoître qu'il l'étoit également de celui dont le Roy l'avoit honoré dans l'Etat. En Hongrie, le Vaivode de Transilvanie ne reconnoît que le Roy au dessus de lui. C'est une dignité de distinction & de confiance, & ce n'est que depuis le démembrement de cette puissante Monarchie que les choses ont changé de face, & que chaque Province a voulu conserver ses droits, entre autres la Transilvanie, qui par ses richesses, le nombre de ses habitans & de ses Villes, & enfin par sa situation, peut seule former un Royaume. D'abord que Martinusius fut pourvû de cet important Gouvernement, il » fit sçavoir à ces peuples, que ce » qui le touchoit le plus dans les » honneurs & les graces que le

Roy répandoit sur lui, étoit «
l'avoir été choisi pour leur «
Vaivode: qu'il les estimoit com- «
me les plus braves & les plus «
fidelez sujets du Royaume; qu'- «
eux seuls en avoient soûtenu la «
gloire avec plus de courage & «
de desinteressement que toutes «
les autres Provinces ensemble: «
que loin de les gouverner avec «
autorité, il vouloit se servir de «
leurs conseils dans le Gouver- «
nement: qu'il prétendoit trai- «
ter avec tant de grands & bra- «
ves Seigneurs de leur Provin- «
ce, dont il connoissoit le me- «
rite, non comme leur Com- «
mandant, mais comme leur «
ami, & que dans toutes les oc- «
casions ses sentimens leur pa- «
roîtroient naturels & sinceres. «
Les Transilvains furent si sensi-
bles à ses assûrances, ils s'esti-
merent si honorez d'avoir ce
grand homme pour Vaivode; ils
E v

le connoissoient si prudent & si effectif, qu'ils révoquerent leur déliberation, rentrerent sous l'obéïssance du Roy Jean, & se déclarerent contre Ferdinand.

A l'egard de Soliman, Martinusius ménagea le Divan avec le même succès. Il semble que la Providence agissoit en sa faveur; car dans ce même temps il arriva des révolutions à la Porte dont il sçût bien profiter : non seulement il calma le ressentiment du Sultan, mais il lui fit approuver la punition de Griti & la défaite de ses troupes, comme un service important rendu à Sa Hautesse : voici comment.

Hibrahim grand Visir, Favori de Soliman, avoit rendu sa fidelité suspecte. Avec toute l'autorité & toute la faveur il avoit amassé des richesses immenses; il s'étoit fait des creatures dans l'Empire, & de grands amis au

lehors ; il n'aspiroit pas à moins
qu'à la puissance absoluë : Soliman en fut informé, on lui remit des instructions & des lettres de la propre main du Visir, qui justifioient ses menées & ses intelligences : Soliman offensé par l'endroit le plus sensible, le fit venir au Serail ; il l'interrogea lui-même, & lui produisit ces actes, que le Visir ne put desavoüer : cet Empereur le fit arrêter dans le même lieu & punir comme son attentat le meritoit, & fit la même justice de tous ses complices. Mais on ne doit pas oublier un scrupule de Soliman, levé par une décision du Mufti, digne de la morale de l'Alcoran. Comme ce Prince se piquoit d'être fort religieux à sa parole, entre les marques d'amitié qu'il avoit donné à son Favori, il lui avoit juré que pendant sa vie, pour quelque sujet que ce fût, il

ne le condamneroit point à mort ; cependant sa conjuration meritant cette peine, le Mufti, pour mettre en repos la conscience de ce Prince, lui fit entendre ; qu'un homme plongé dans le sommeil n'étoit pas compté au nombre des vivans, le sommeil étant une maniere de mort, qu'ainsi, pour ne pas violer son serment, il devoit ordonner, qu'on executât Hibrahim, quand on se seroit apperçû que Sa Hautesse seroit profondement endormie. Ce qui fut ainsi fait. Hibrahim eut la gorge coupée avec un couteau recourbé que Soliman donna lui-même pour cette execution.

Martinusius profita de cette conjoncture, il écrivit au Divan au nom du Roy, pour marquer le chagrin de ce Prince sur la mort précipitée & la défaite des troupes de Loüis Griti : qu'il auroit souhaitté qu'on l'eut seu-

ement arrêté pour être envoyé
Constantinople,& remis à la jus-
ice de sa Hautesse, mais qu'el-
e avoit été faite par une populace
rritée,avant même qu'il eut apris
es nouvelles de ce qui s'étoit paf-
é:queGriti étoit entré enTransil-
'anie, non comme l'Envoyé d'un
grandEmpereur,mais comme un
nnemi furieux:qu'il avoit ramas-
é un grand nombre de scelerats,
our executer ses mauvais des-
eins : qu'Emeric Cibaco, con-
iderable par sa naissance, son
nerite & son caractere, allant
ar honneur au devant de lui,
voit été sa premiere victime.
Qu'ensuite de cet assassinat, il
voit donné au pillage ses équi-
ages : que son intention étoit
le s'emparer de la Transilvanie,
our seconder les ambitieux des-
eins du Visir Hibrahim son ami
ntime, avec lequel il agissoit de
concert, pour se rendre indé-

pendans : qu'enfin les Transilvains avoient regardé cette troupe & leur Chef, comme des voleurs & comme des assassins : qu'il ne doutoit point que Sa Hautesse, dont le cœur étoit si grand & les jugemens si équitables, n'approuvât le juste ressentiment d'un peuple qui avoit arrêté un mal dont les suites auroient été funestes. Soliman écouta favorablement ces judicieuses remontrances, il approuva le châtiment de Griti & des siens comme un acte de Justice.

Cette punition fut suivie de celle d'un attentat encore plus odieux. Le régne de Jean s'afermissant tous les jours, par la sagesse du Ministere, & par la prosperité de ses armes, ses ennemis desesperant de le détrôner par la force, attenterent à sa vie par trahison ; ils engagérent Herberstans, dont nous a-

ons parlé, à entreprendre ce rand coup. Il se rendit secretement à Bude pour executer son eſſein, il se gliſſa dans le Palais our étudier l'occaſion favorale, mais heureuſement il fut reonnu & arrêté. Il fut ſur le champ oüillé, & on trouva un poignard aché dans la manche de ſa veſe; il fut interrogé & mis à la ueſtion, où il avoüa que pour ſſurer ſa fortune, par les grandes promeſſes qu'on lui avoit fait, l avoit entrepris d'aſſaſſiner le Roy. Ce deſſein parut ſi horrible, que ce malheureux fut condamné à être chargé de groſſes & peſantes chaînes, d'être enfermé dans un ſac & jetté dans e Danube, afin qu'il ne reſtât aucun veſtige d'un ſi méchant homme.

Après ce mauvais ſuccès Ferdinand ne pouvant ni par les armes ni par les entrepriſes, ſatiſ-

faire son ambition, reprit, à son
ordinaire, les négociations. Il
proposa de nouveau d'entrer dans
un accommodement qui termina
la guerre & procura la paix au
Royaume. Le Ministre fut d'a-
vis que le Roy écoutât les pro-
» positions de son ennemi; qu'il
» lui étoit glorieux de l'avoir ré-
» duit à lui demander la paix,
» que c'étoit un aveu de la foi-
» blesse de ses forces; que lors-
» qu'on connoîtroit les intentions
» de la maison d'Autriche, on en
» profiteroit selon les occurren-
» ces, sans s'engager à rien de
» prejudiciable à ses droits. Mais
» sur tout que Sa Majesté, pen-
» dant ces pourparlers captieux,
» ne devoit point consentir à
» une treve, ni à quelque sus-
» pension d'armes, qui pût arrê-
» ter ses progrès. Le Roy suivit
le conseil de son sage Ministre,
» & Ferdinand lui offrit de le

laisser paisible possesseur du « Royaume de Hongrie pendant « le cours de sa vie, à condition « qu'après sa mort la maison d'Au-« triche rentrât dans tous ses « droits; qu'elle s'obligeroit, en « cas que le Roy eut des enfans, « de leur donner des Seigneüries « & des revenus convenables à « leur naissance, & que l'aîné de « ses fils seroit déclaré Vaivode « de Transilvanie. «

Il semble par ces propositions, que Ferdinand auguroit que la vie du Roy Jean ne devoit pas être longue; car pendant les allées & venuës de cette négociation, ce Prince se sentit frappé de maux extraordinaires; cependant par son grand courage il continuoit à remettre sous son obéïssance, les places dont Ferdinand étoit encore le maître dans le Royaume. Il étoit occupé au siege de l'importante

forteresse de Fogarai en Transilvanie, défenduë par Etienne Maillat, un des grands Seigneurs du païs, mais entierement dans le parti de la maison d'Autriche, lorsqu'il reçût un courier de la part du Ministre, pour lui apprendre que la Reine venoit de lui donner un fils. Cette nouvelle agréable réjoüit infiniment le Roy ; il en fit rendre graces à Dieu dans tout le Royaume, & tandis qu'il les rendoit lui-même, il fit faire trois décharges de toute son artillerie : il fit publier & preparer de grandes fêtes, & de magnifiques tournois à Millembac, la plus riche ville de Transilvanie : mais comme il voulut être present à tous ces divertissemens, sa santé en fut plus alterée ; enfin sentant diminuer ses forces, ce sage Prince voulut mettre ordre aux affaires, & se préparer à la mort ; il declara ses dernieres volontez



ıar un teſtament authentique, ꝛ après avoir rempli tous les de-ʼoirs d'un Prince veritablement Chrêtien, il rendit l'eſprit à l'âge le 53. ans, le 21. Juillet 1540. ꝛ le 14. de ſon Regne.

Un Roi ſi ſage, ſi vaillant & i bon, fut infiniment regretté le tous ſes peuples: il étoit égaement bien fait de corps & d'eſ-ırit, plus porté à la clemence ıu'à la ſeverité, même envers ſes ılus grands ennemis: liberal juſ-ıu'à ne ſe rien reſerver pour re-ompenſer le merite, ou l'attahement de ſes ſujets: il avoit e cœur droit & magnanime, ıréferant la gloire à tout; inviolablement attaché à la foi Caholique; enfin ſes ennemis ne ui ont pû reprocher que de s'être rop livré à la paſſion de regner, léfaut qui peut être mis au nomıre des vertus morales dans les ıons Princes, comme il peut

être un vice dans les méchans.

Dès que la mort du Roy fut portée à Bude, le Ministre dans le moment partit pour se rendre à Millembac, afin de donner les ordres à la pompe funébre, prévenir par sa presence les mouvemens ordinaires en pareilles occasions, sur tout pour ménager les esprits, & assurer la Couronne à Etienne, qui n'avoit encore que onze jours. Il fit convoquer les Etats Generaux à Albe-Royale, selon les loix du Royaume. Le corps du Roy y fut porté, avec toute la pompe, & après son inhumation, les Ordres du Royaume s'assemblerent en Diéte, pour proceder à l'élection de son successeur. Le Grand Chancelier en fit l'ouverture, où il déclara la vacance du Trône, & les privileges de la nation pour le remplir. Ensuite Martinusius prit la parole, & par un discours éga-

ment touchant & judicieux, il
t l'éloge du Monarque que le
iel venoit de ravir à la Hon-
rie, après le lui avoir donné
: soûtenu par des marques si é-
atantes d'une singuliere pro-
ection: qu'en le retirant de ce
ionde, il sembloit leur avoir
iarqué sa volonté, puisque si
eu de jours avant sa mort, il
ii avoit donné un heritier de
on nom & de ses honneurs, qui,
ins doute, le seroit de ses ver-
is: que sur une esperance si bien
ondée, ils devoient marquer la
eneration que meritoit la me-
ioire d'un Roy si digne de leur
ouvenir & de leur amour.

Il y avoit de grandes difficul-
ez à donner la Couronne à un
nfant encore au berceau, dans
n temps où le Royaume avoit
esoin d'un Roy capable de la
oûtenir par sa justice, & la dé-
endre par son courage & par

sa prudeuce: qu'il falloit à la Hongrie un Chef puissant, pour resister aux efforts de la maison d'Autriche, qui feroit agir toutes ses forces pour s'en emparer & se la rendre hereditaire, ce qui réduiroit les Hongrois dans une espece d'esclavage. Ces réflexions étoient fortes, & faisoient de grandes impressions. Mais avant que d'en venir aux suffrages, on jugea à propos de faire l'ouverture du Testament du Roy défunt qui s'adressoit aux Etats. La clause essentielle por-
» toit, qu'il désignoit le Prince
» Etienne son fils, pour son suc-
» cesseur, & que pour soûtenir le
» poids du Gouvernement dans
» des circonstances si délicates,
» & le temps d'une minorité, il
» jugeoit necessaire d'associer à la
» Reine un Regent dont les sa-
» ges conseils & la grande expe-
» rience fussent la force & l'ap-

ui de l'Etat : qu'il avoit re- «
onnu toutes ces grandes qua- «
tez, necessaires pour remplir «
et emploi important, dans «
ieorge Martinusius, Evêque «
e Varadin, en un degré plus «
minent qu'en aucun autre de «
s sujets ; qu'il le déclaroit «
égent, conjointement avec «
. Reine ; & pour mieux mar- «
uer l'estime qu'il faisoit d'un «
Ministre si habile & si fidéle, «
l'instituoit seul Tuteur d'E- «
enne son fils : qu'enfin il ne «
outoit point que tous les Or- «
res du Royaume n'aprouvas- «
nt une disposition si avanta- «
euse pour leur gloire & pour «
ur repos. «

Martinusius étoit dans une si
rande estime par sa capacité, sa
istice & sa religion ; que non
ulement personne ne s'opposa
ix intentions du Roy défunt,
ais tous les Etats avec un ap-

plaudissement unanime, approuverent des dispositions si avantageuses au bien public. Martinusius, dont les vûës étoient étenduës, ayant été reconnu & proclamé Régent par cette Assemblée celebre, ne jugea pas à propos de la laisser séparer sans consommer un si grand ouvrage: Il demanda que le jeune Prince fût couronné & reconnu Roy sans retardement, pour prévenir des contestations, qui dans les suites pourroient causer des troubles dans le Royaume & donner atteinte à ses privileges. La proposition ne fut pas plûtôt faite, qu'elle fut approuvée, les ordres furent donnez, selon les loix, pour porter la Couronne & les ornemens Royaux à Albe-Royale; on envoya des Députez à Bude pour aller complimenter le nouveau Roy, & l'accompagner pour son couronnement,

ient ; ce qui fut executé avec
:s céremonies prescrites, & tous
:s Ordres ayant prêté le serment
e fidélité ordinaire, il fut re-
onduit à Bude par le Régent &
ar les plus grands Seigneurs.

Cependant ce grand credit &
:tte glorieuse élevation de Mar-
nusius eurent un effet qui n'est
ue trop ordinaire. Quelques
:rands en conçûrent une envie
:crette, dont la Reine même,
npatiente de partager la Régen-
:, ne put se défendre. Ce sen-
ment fut aisément fomenté par
:s flateurs & des mécontens,
: qui causa les divisions funes-
s que nous verrons dans la sui-
.

Le Régent étoit trop éclairé
our ne pas s'appercevoir de ces
écontentemens, mais il avoit
ame trop grande pour s'en met-
e en peine ; il ne fit pas sem-
ant d'y faire attention, il prit

en main les rénes du Gouvernement avec assurance, & donna les ordres aux Officiers de la Couronne avec autorité. Et pour remplir dignement tous ses devoirs, il convoqua, de concert avec la Reine, un Conseil géneral, où il fut déliberé sur les moyens les plus effectifs pour maintenir la Couronne au jeune Roy & s'opposer à ses concurrens. Chacun ayant dit son sentiment, il fut conclu, conformément au testament du Roy défunt, d'envoyer des Ambassadeurs à Soliman, pour l'informer de sa mort, de l'élection & du couronnement d'Etienne son heritier, & demander à sa Hautesse la même protection en faveur du fils, qu'il avoit accordé au pere avec tant de magnanimité. Etienne Verbiest grand Chancelier du Royaume, & Jean Ezéchi Evêque de Cinq-Eglises,

furent choisis pour aller à Constantinople ménager cette importante négociation.

Dans ce temps Ferdinand informé de la mort du Roy Jean, ne douta point qu'il ne satisfît l'avidité qu'il avoit de s'emparer du Royaume de Hongrie, & attendant qu'il eût mis des forces suffisantes sur pied, il employa les ménagemens. Il envoya à la Reine le Comte de Salms, pour lui demander l'execution du traité convenu avec le feu Roy son mari, offrant de lui donner & à Etienne son fils des revenus & des Seigneuries suffisantes pour soûtenir la grandeur de leur rang & de leur naissance; & comme les promesses ne lui coûtoient rien, il en fit faire de si grandes, que cette Princesse en fut ébloüie. Pour éviter la guerre dont on la menaçoit, elle consentoit à remettre la Couronne : mais le

Régent informé de sa foiblesse, la fit bien-tôt changer de sentiment. Il lui remontra avec for-
» ce, qu'elle feroit un tort irré-
» parable à sa réputation, de Sou-
» veraine qu'elle étoit, de se
» rendre sujette volontairement.
» Qu'elle vouloit se mettre à la
» discretion d'un Prince ambi-
» tieux, qui ne songeoit qu'à
» s'agrandir, & qui n'étoit ni en
» état, ni en volonté d'agrandir
» les autres; que le traité pré-
» tendu avec le feu Roy son mari
» n'avoit été qu'un projet; que
» les Rois en Hongrie ne pou-
» voient disposer de leur Cou-
» ronne que du consentement des
» peuples; qu'elle appartenoit à
» Etienne son fils, après son é-
» lection & son couronnement,
» & qu'elle n'avoit aucun droit
» d'en disposer: qu'au reste ayant
» l'honneur de partager la Re-
» gence, il ne consentiroit ja-

nais à de si fausses démarches : «
que si elle étoit la mere du Roy «
pour l'avoir mis au monde, il é- «
toit son tuteur par la derniere «
volonté du Roy son pere; qu'en «
cette qualité, il avoit un droit «
sur sa personne qui n'étoit pas «
moins fort par les loix civiles, «
que celui que lui donnoit la loi «
naturelle; qu'il étoit résolu de «
défendre la Couronne jusqu'à «
la derniere extremité en faveur «
du Prince son mineur : Enfin «
qu'il avoit trop d'honneur & «
de probite pour ne pas execu- «
ter les dernieres volontez du «
Roy qui l'avoit honoré de sa «
confiance. Ces remontrances «
frapperent la Reine, d'ailleurs facile à changer de sentiment, laquelle enfin remit cette affaire à la conduite du Régent.

Ce ne fut donc plus qu'avec lui que le Comte de Salms fut obligé de traiter. Les Conferen-

ces furent longues , à chaque article Martinusius trouvoit des difficultez ; les plus essentielles étoient: que le Royaume de Hon-
» grie étoit électif : que l'élection
» se devoit faire dans une Diéte
» génerale & libre , qui devoit
» être convoquée dans les for-
» mes : que les enfans même des
» Rois ne pouvoient succeder
» à la Couronne que du consen-
» tement de tous les Etats,en pre-
» sence desquels ils devoient ê-
» tre couronnez ; que les filles
» n'avoient jamais été apellées à
» cette succession, qu'ainsi Ma-
» rie sœur de Loüis, femme de
» Ferdinand, n'avoit aucun droit
» à la Couronne : que par les loix
» constantes du Royaume les
» Princes étrangers ne pouvoient
» être élûs au préjudice des
» Grands de la nation , à moins
» que de l'avoir merité par de
» grands services : qu'il étoit

mpossible d'aplanir de si gran- «
les difficultez, en faveur de «
Ferdinand, que du consente- «
ment des Etats generaux, qui «
seuls pouvoient révoquer l'é- «
lection d'Etienne fils du Roy «
Jean, qu'ils venoient de cou- «
ronner. Quand il étoit question «
de convoquer cette Diéte géné-
rale, le Regent y trouvoit de
grands obstacles; que les esprits «
n'étoient pas disposez: qu'il fal- «
loit plus de temps pour les mé- «
nager, s'agissant des privileges «
essentiels de la nation, & des «
loix fondamentales du Royau- «
me; que Ferdinand risquoit «
tout de precipiter des affaires «
si importantes & si délicates: «
que loin d'élever sa Maison, «
il alloit allumer une guerre qui «
seroit sa ruine. Toutes ces rai-
sons étoient justes & solides,
comme les suites l'ont justifié;
mais le Comte de Salms com-

prenant bien que ses instances étoient inutiles, se retira & en alla faire son rapport à Ferdinand son maître.

Cependant ce Prince, impatient de s'emparer de la Hongrie avoit pris ses mesures pour venir à ses fins par la force des armes; en même temps qu'il entretenoit cette négociation, il fit entendre à l'Empereur Charles son frere, le besoin qu'il avoit de son secours pour se rendre maître de la Hongrie, dont l'acquisition releveroit si fort leur gloire & leur puissance; que n'ayant pour Concurrent qu'un enfant au berceau, qui n'avoit pour appui qu'une femme & un Moine, une campagne suffiroit pour reduire ce Royaume. Charles entra dans les sentimens de Ferdinand; il lui fournit de grosses sommes & des troupes, qui jointes aux siennes, formerent

ie puissante armée ; en même
ms il fit équiper une nombreuse
ote sur le Danube pour porter le
non&les munitions necessaires.
Leonard de Felse fut declaré 1541.
éneral de toutes ces forces ;
étoit un Seigneur illustre du
irol, qui s'étoit acquis la réputa-
on de grand Capitaine dans les
uerres d'Italie. Le Régent de son
ôté étoit trop habile & trop at-
entif pour n'être pas informé des
esseins de la maison d'Autriche;
leva de bonnes troupes, avec
elles qui étoient déja sur pied
c qui s'étoient signalées sous le
Roy défunt ; il en fit entrer sept
huit mille dans Bude, com-
nandées par des Chefs dont il
connoissoit la fidelité & la va-
eur : il pourvût cette Ville de
outes les munitions pour soûte-
nir un long siége, & entreprit de
la défendre en personne.

L'armée de Ferdinand entra 1541.

en Hongrie & prit sa marche du long du Danube. Elle emporta en chemin les châteaux d'Alt & de Visgrad ; le Régent y avoit mis des Commandans & quelques troupes, non dans la pensée de les pouvoir défendre, mais de retarder la marche de cette armée, & mieux connoître de quelle maniere elle étoit conduite ; il ne se trompa pas dans ces vûës, car la seconde de ces places ayant refusé de se rendre sans être attaquée, le Géneral la fit battre par une grosse artillerie ; la garnison se trouvant trop foible pour soûtenir l'assaut, demanda à capituler & fut forcée de se rendre ; mais contre le droit des gens & les loix de la guerre, tout fut mis au fil de l'épée. Le Comte de Felse par une mauvaise politique, prétendoit par cet exemple intimider les autres places qu'il attaqueroit, mais les

Hongrois n'en furent que plus irritez & plus animez à leur défenſe contre les Allemans. Enfin l'armée ennemie arriva devant la petite ville de Peſt, qui n'eſt ſéparée de celle de Bude que par le Danube ; elle ſe rendit d'abord par l'ordre du Régent, qui ne jugea pas à propos de la défendre ; comme elle étoit peu fortifiée, il ne voulut pas perdre de braves gens qui lui étoient plus neceſſaires pour la défenſe de Bude. L'armée ennemie paſſa ſur le pont qui communique de Peſt à l'autre rive du Danube ; & d'abord ſon Géneral alla reconnoître la place, & poſa ſon quartier aux Termes peu éloignez de la Ville & du fleuve.

Ces Termes ou Bains, ſont fort remarquables ; ce ſont deux ſources dont l'une à un ſi grand degré de chaleur, que lors qu'on y plonge quelque animal, ou

quelque oiseau, dans l'instant il est dépoüillé de son poil, ou de sa plume : les œufs y sont plûtôt durcis que dans l'eau la plus boüillante, cependant elle nourrit des poissons d'environ un pied de longueur, dont l'écaille est argentée; la nature les à si bien formez pour vivre dans cette grande chaleur, que lorsqu'on en prend en vie, dès qu'on les met dans l'eau du Danube, le froid qui les saisit les fait mourir dans l'instant; il en est de même de ceux du Danube, dès qu'on les met dans l'eau de cette source, dans le moment ils sont étouffez. Mais ce qui est plus admirable, est qu'à une petite distance de cette source chaude, il en sort une d'une froideur excessive; en sorte qu'un homme peut les toucher toutes deux en même tems, & sentir d'une main l'ardeur du feu, &

le l'autre la froideur de la gla-
ce.

Ce Géneral ayant posé son
camp, laissa à ses troupes la li-
cence de s'écarter dans la cam-
pagne, & d'y mettre tout au pil-
lage ; mauvaise politique pour
concilier les peuples en faveur
de Ferdinand. Le Régent habi-
le avoit bien prévû ce desordre,
& par une conduite opposée, il
avoit distribué ses autres trou-
pes, sur tout sa Cavalerie, dans
tous les bons lieux qui étoient à
une distance convenable : il en
avoit donné le commandement
au Capitaine Valentin, homme
de cœur & de tête, avec ordre
d'avoir nuit & jour de gros dé-
tachemens en campagne pour
resserrer les ennemis dans leur
camp, & charger ceux qui s'é-
carteroient. Valentin executa si
bien ses ordres, qu'il étoit tous
les jours aux mains contre ces

coureurs, & souvent les ramenoit battans jusques dans leur camp. Cette petite guerre en excita une civile, qui faillit à détruire l'armée ennemie, sans que le Régent, ni ses troupes, eussent part à sa défaite. Les Hongrois qui étoient dans l'armée & dans le parti de Ferdinand, ne pouvoient souffrir patiemment de voir leurs compatriotes si maltraitez & leur païs désolé par les Allemans. Les Allemans, de leur côté, étoient irritez de se voir si mal menez par les troupes Hongroises. Ces mécontentemens en vinrent à une querelle entre les deux nations, des plaintes elles prirent les armes & commencent à se charger comme ennemies; le Géneral & les autres Officiers y accourent pour apaiser le desordre, mais les Allemans refusent de mettre bas les armes: ils eu-

rent même l'insolence de charger leur Géneral, qui fut blessé à la cuisse ; il fut contraint de se retirer avec les Officiers qui l'accompagnoient, dont la plûpart emporterent les marques de la fureur de ces mutins. Le Géneral justement indigné contre des troupes si mal disciplinées & si insolentes, fait avancer la flote, ordonne aux Espagnols & aux Italiens qui la montoient, de pointer leur canon & leurs arquebuses contre les Allemans rebelles à ses ordres, ce qui fut promptement executé ; on fit un si grand feu sur ces mutins, qu'une partie étant mise sur la place, le reste fut contraint de se retirer, trop foible pour soûtenir cette attaque. Enfin ce Géneral voyant la force de la ville de Bude, la résolution du Régent à la bien défendre, la bravoure de ses Chefs & de ses trou-

pes, la diſcorde & la diviſion des ſiennes, il jugea à propos de lever le ſiege, & de reprendre le chemin de Vienne.

Ferdinand honteux & chagrin du mauvais ſuccez de cette expedition, affecta de faire publier que ſon intention n'avoit pas été d'entrer dans Bude par la force, mais de la porter à reconnoître ſon autorité & ſes droits, après l'avoir reçû & reconnu pour Roy legitime. Mais les Hongrois receurent ces proteſtations comme des preuves de ſon ambition & de ſa foibleſſe; ils en conçûrent plus de courage & plus d'éloignement pour ſa domination, & plus d'eſtime & d'attachement pour leur Régent, qui par ſa prudence conſommée & la fermeté de ſa conduite, avoit en ſi peu de temps diſſipé cette groſſe armée, qui n'avoit été miſe ſur pied que pour la ruine de leur

païs. Cependant ce Prince informa l'Empereur Charles du desavantage de cette campagne ; & des consequences qu'on en pourroit tirer dans toute l'Europe, & tous deux piquez d'honneur & d'interêt, résolurent de ne pas quitter la partie, & de faire de plus grands efforts.

L'année suivante, avec le secours des Princes d'Allemagne, ils remirent sur pied une plus grosse armée, & une plus nombreuse flote sur le Danube, pour porter toute l'artillerie & toutes les munitions necessaires pour une prompte & glorieuse expedition. Le commandement de ces grandes forces fut donné au même Guillaume Rocandolph qui avoit déja fait le siége de Bude, du vivant du Roy Jean, & qui avoit été obligé de le lever.

Ces Princes pour prévenir & détourner tous les obstacles qui

pourroient traverſer leurs grands deſſeins, informez de l'Ambaſſade que la Reine & le Régent avoient envoyé à Conſtantinople, réſolurent d'y en envoyer une de leur part, pour rendre inutiles les ſollicitations de leurs concurrens. Ils connoiſſoient l'habileté de Jerôme Laſki, par le ſuccez de ſa negociation à la Porte, en faveur du Roy Jean, lorſqu'il étoit refugié en Pologne ; ils s'imaginerent que cet Ambaſſadeur ne ſeroit pas moins agreable à Soliman, qu'il l'avoit déja été, & ce fut ſur cet Agent qu'ils ſe determinerent.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette Ambaſſade, on doit ſçavoir par quelle avanture Jerôme Laſki ſe trouvoit dans les interêts de la maiſon d'Autriche, après avoir été ſi zélé pour ceux de leur ennemi. Nous avons vû le malheureux ſuccez de l'entre-

prise de Loüis Griti sur la Transilvanie ; l'assassinat d'Emeric Cibaco, qui en étoit Vaivode, & la vengeance qui en fut prise. Comme cet attentat pouvoit avoir des suites, Martinusius attentif à tout, ayant succedé à Cibaco, en voulut approfondir toutes les circonstances & tous les complices ; cette conjuration fut si bien suivie, que l'on découvrit que Laski, gagné par Griti, y étoit entré, & avoit promis de l'appuyer de tout son pouvoir ; il fut arrêté & conduit à Bude, pour y être jugé : sur le point de perdre la tête, comme traître & assassin, il eut recours à la puissante protection de Jean Tarnoviski, qui avoit si bien reçû, & si bien servi le Roy en Pologne. Ce Seigneur genereux se rendit à Bude en diligence, pour sauver un homme qu'il avoit employé utilement ; Le Roy

reçût ce Palatin, comme il avoit reçû le Roy dans ses disgraces : ce Prince le retint le plus long-temps qu'il lui fut possible, lui donnant tous les jours des fêtes & des regales ; enfin après l'avoir comblé de presens dignes d'un Roy, il lui accorda la grace de Laski : mais cet homme ingrat & inconstant, après son élargissement, se retira vers Ferdinand, lui offrit son service contre son propre Roy, qui lui avoit donné la vie, après l'avoir comblé de biens. Enfin cet Ambassadeur partit pour Constantinople avec une suite, des équipages & des presens dignes des Princes dont il étoit l'Envoyé. Nous verrons la suite de cette celebre Ambassade.

Cependant Ferdinand fit entrer son armée en Hongrie ; le Régent, bien informé de ses forces & de ses desseins, avoit de

son côté pris ses mesures & donné ordre à tout ce qui étoit necessaire pour une glorieuse défense : Il visita tous les quartiers de Bude, toutes les fortifications & tous les dehors ; en un mot, il prit toutes les précautions d'un grand Géneral, qui attend un puissant ennemi. Rocandolph fait marcher son armée droit à Bude, comme le Régent l'avoit prévû. Cette Capitale est située sur le Danube, elle communique à la petite ville de Pest par un pont de bois, assis sur trente-six pontons ; par ce fleuve qui traverse la Hongrie, cette Capitale à un commerce facile avec toutes les autres Provinces du Royaume, & en tire toutes les commoditez : de l'autre côté du Danube, elle est commandée par un terrain qui s'éleve seulement à la hauteur de ses murailles, & qui descend in-

ſenſiblement ſur le glacis des foſſez de la citadelle : ſur cette hauteur on voit une Egliſe dédiée à ſaint Gerard, de là on découvre les ſuperbes couverts du Palais Royal & ſes portiques magnifiques : les autres côtez de la Ville ont de vaſtes & delicieuſes campagnes. Ferdinand ordonna de commencer par le ſiege de cette importante Ville, non ſeulement parce qu'elle facilitoit la reduction de tout le Royaume ; mais encore par un ſentiment de vengeance, ayant ſur tout recommandé à ſon General de ſe ſaiſir de la perſonne du Moine George, & de lui envoyer pieds & poings liez.

Il eſt à remarquer que la plûpart des Hiſtoriens de ce temps, n'ont donné d'autre nom, ni d'autre qualité à Martinuſius, que celle de Moine, pour mieux colorer leurs reflexions malignes.

Ils ont affecté de le traiter de superbe & d'ambitieux, par rapport à sa magnanimité, & à sa magnificence, sans avoir égard à ses dignitez de premier Ministre, de Regent d'un grand Royaume, & de Tuteur de son Roy, ni à celles d'Archevêque & de Cardinal, qu'il devoit soûtenir avec splendeur : ils n'ont voulu le regarder que par rapport à son premier état de Moine, auquel cet éclat ne pouvoit convenir sans orgüeil & sans extravagance : ils ont voulu oublier que des Moines celebres par leur capacité & leur merite, élevez aux mêmes dignitez, n'ont pas fait de difficulté de soûtenir leur rang avec la même pompe, & n'ont pas laissé de s'attirer les éloges de tous les Ecrivains judicieux. Témoin le fameux Abbé Suger, Moine de saint Denis, qui fut premier Ministre & Regent en

France ſous Loüis VII. & en dernier lieu le Cardinal Ximenez en Eſpagne : quoi que par ſa profeſſion il ne fut queCordelier : l'un & l'autre devenus ſi puiſſans, que le premier voulut lever une armée à ſes dépens, pour le ſecours de la Terre ſainte, l'autre en leva une, équipa une flote de ſes deniers, paſſa en Afrique, où il conquit le Royaume d'Oran ſur les Maures. On fait en paſſant cette reflexion, pour faire connoître les injuſtes préventions de ces plumes venales, qui pour flatter la maiſon d'Autriche, ont bien voulu ſacrifier le bon ſens à leurs lâches adulations & à leurs baſſes invectives.

Rocandolph ſans s'arrêter en chemin, arriva devant la ville de Peſt qui lui ouvrit les portes ; il fit ſans obſtacle paſſer ſur le pont toute ſon armée & alla reconnoître la place : mais ayant bien

bien observé ses grands boulevards, ses profonds fossez, ses fortes tours, & ses bonnes murailles, le tout dans les régles pour être bien défendu, il connut les difficultez de ce siege. Il l'avoit formé une autre fois, comme nous l'avons vû, & quoi qu'il eût été obligé de le lever, il s'en falloit de tout que cette place fût aussi bien fortifiée : cependant il la fit investir & prit son quartier sur le mont de saint Gerard. De ce même côté, pour étonner la Reine, il fit dresser une baterie qui portoit dans le Palais, & s'attacha à une grosse tour fort élevée qui le dominoit; mais comme sa chûte eût écrasé cette superbe maison, qui auroit coûté des sommes immenses à reparer, & que, selon ses idées, elle devoit loger Ferdinand, il fit cesser cette baterie & en employa une moins terrible.

Il envoya un Officier de marque à la Reine, pour la porter à tenir l'ancien traité. Cet en- » voyé lui representa, que Fer- » dinand étoit prêt de lui donner » l'investiture d'une Principauté » où elle & le Prince son fils » vivroient avec splendeur & » tranquillité. Que si elle suivoit » les mauvais conseils du Moine » George, qui, sur le titre ima- » ginaire de Regent & de Tu- » teur du Roy, ne songeoit qu'à » usurper l'autorité souveraine, » elle alloit se précipiter dans sa » perte & causer celle de cette » grande Ville; qu'elle n'étoit » pas en état de resister à la furie » de l'artillerie qui l'alloit battre » ni aux forces puissantes qui al- » loient l'attaquer de toutes parts. Le Regent, qui étoit present à ces promesses & à ces menaces, prit la parole, & s'adressant à la Reine, il lui dit d'un ton ferme:

Je sçai, Madame, que vous a- « vez trop de bon sens pour vous « flatter d'esperances vaines, vous « êtes trop jalouse de vôtre gloi- « re pour de Souveraine, vous ren- « dre Sujette, par une terreur « panique ; enfin vous avez le « cœur trop grand pour craindre « des menaces inutiles : puis se « tournant vers l'Envoyé : Dites « à vôtre General, que si les bat- « teries peuvent endommager « quelques maisons, & renver- « ser quelques toises de nos mu- « railles, il n'abattera jamais « le cœur de ceux qui les défen- « dent ; que lorsqu'il viendra y « entrer par la bréche, le Moi- « ne George ira au devant en si « bonne compagnie, qu'il le re- « cevra avec tout l'honneur qui « lui est dû. Et sur ce ton de « hauteur & de mépris il congedia cet Envoyé.

Alors que Rocandolph fut in-

formé de cette réponſe, il entra en fureur, il jura d'abîmer la Ville, ſur le champ il fit dreſſer deux groſſes bateries, l'une du côté de la porte des Juifs, l'autre vers la citadelle, contre la muraille qui enferme les jardins du palais : il ordonna qu'on ne ceſſât de tirer qu'on n'eût renverſé les murailles. Martinuſius de ſon côté faiſoit faire grand feu ; il anima ſes troupes par ſon aſſûrance, & les diſtribua ſelon les beſoins ; il donna à Peren, brave Capitaine, la défenſe de l'attaque de la porte des Juifs, avec de bonnes Compagnies de Hongrois & de Bohêmes, qu'il avoit à ſa ſolde, & lui-même ſe chargea de ſoûtenir les ennemis à l'autre attaque, la plus furieuſe, commandée pa Rocandolph en perſonne. Le canon des ennemis fut ſi bien ſervi, qu'il ouvrit deux grandes brêches, les

assiegez en furent étonnez, la plûpart se croyant perdus parloient de capituler, & quoique le Regent fût dans la résolution de se bien défendre, si Rocandolph eut fait donner l'assaut chaudement, la Ville couroit risque d'être emportée. Ceux qui ont voulu justifier ce General de cette faute, disent que la fumée de l'artillerie des deux partis, & l'épaisseur de la poussiere qui s'éleva des murailles à leur chûte, avoient dérobé la vûë de la grandeur des brêches. Quoi qu'il en soit, il remit l'assaut au lendemain, & le Régent, qui sçavoit profiter du temps, fit travailler toute la nuit; il acheva de perfectionner des tranchées bien flanquées derriere les brêches; il rassûra si bien les habitans par ses discours & par ses exemples, qu'il leur inspira tout son courage. A la pointe du jour

Rocandolph ne manqua pas d'en venir à l'aſſaut par les deux brêches ; les Allemans animez par la preſence de leur General, & par l'eſperance du pillage, s'y porterent avec toute la valeur poſſible, mais ils furent ſi bien reçûs par le Regent d'un côté, & par Peren de l'autre, leurs Compagnies demeurerent ſi fermes & ſi bien ſoûtenuës par les habitans & par les femmes même ; qu'après une attaque longue & opiniâtre, Rocandolph, voyant ſes troupes rebuttées, fut contraint de faire ſonner la retraite, laiſſant neuf cens morts ſur la place, & encore un plus grand nombre de bleſſez, ſans preſque de perte du côté des aſſiegez. Après ce glorieux avantage, Martinuſius donna à ſes Capitaines & à ſes troupes les loüanges que meritoit leur bravoure, il raſſûra ſi bien les ha-

bitans, qu'ils ne redouterent plus les ennemis ; après avoir rendu graces à Dieu dans la grande Eglise d'un si heureux succez, il visita tous les postes, donna tous les ordres necessaires & se retira au Palais, au milieu des acclamations.

Cependant la Reine étoit bien dans d'autres sentimens. Prevenuë que plus Ferdinand trouveroit de resistance, moins il seroit porté à lui faire des compositions avantageuses, elle vouloit capituler ; & ne comptoit plus sur le secours de Soliman, occupé pour lors à la guerre contre le Sophi de Perse : Martinusius n'oublia rien pour la rassûrer ; il lui déclara, que tant que Dieu lui donneroit la vie, il « ne se resoudroit jamais à ren- « dre une place d'où dépendoit « la conservation du Royaume, « d'ailleurs si forte, si bien mu- «

» nie, défenduë par de si braves
» gens : qu'enfin il esperoit que
» les ennemis manqueroient plû-
» tôt de courage que lui de ré-
» solution. Ce discours au lieu de rassûrer la Reine, la jetta dans de nouvelles craintes ; elle s'imagina que le Regent ne songeoit qu'à usurper toute l'autorité ; elle ne manquoit point de flateurs qui fomentoient ses défiances ; la haine suivit la jalousie, comme il arrive ordinairement : de là les discordes, que nous verrons dans la suite, qui causerent la perte de l'un & de l'autre. La Reine s'en repentit, mais trop tard, & après avoir connu qu'à faute de suivre les sages conseils d'un Ministre si prudent, elle étoit la victime de l'ambition de Ferdinand.

Tandis que les choses se passoient ainsi dans Bude, Rocandolph desesperant de s'en rendre

maître par la force ouverte, voulut employer un moyen qui exposât moins ses troupes & sa réputation. Il fit assembler un grand nombre de pionniers, & sous la conduite de ses Ingenieurs, il fit travailler jour & nuit à de grandes mines, pour faire sauter les fortifications. Le Regent étoit trop habile pour n'avoir pas prévû cette sorte d'attaque; il avoit eu la précaution de faire venir de Transilvanie de ces hommes robustes & entendus à remuer la terre, qui n'ont point d'autre métier que de travailler sous les montagnes, pour découvrir les métaux qu'elles renferment. En même temps que les Allemans travailloient au dehors, pour découvrir les fondemens des murailles, le Regent faisoit travailler au dedans pour éventer leurs mines. Il s'y appliqua avec tant d'attention, qu'il rendit toutes

leurs peines inutiles, & fit sous terre la guerre à ses ennemis, avec le même succez, qu'il venoit de la faire à découvert.

Cependant il faillit à être surpris par une entreprise bien plus dangereuse : Il y avoit dans la Ville un homme riche, nommé Bornemisse, qui conservoit une haine secrette contre le Regent, dont il prétendoit avoir reçû quelque tort dans un jugement qu'il avoit rendu contre lui. Bornemisse prit la résolution de s'en venger au péril de sa patrie. Il avoit dans le camp des assiegeans un ami nommé Rival, avec lequel il entretenoit des corespondances ; il lui fit entendre qu'il s'obligeoit à livrer la place, pourvû que son General voulût lui donner sa confiance. Rival ne manqua pas d'en informer Rocandolph, qui reçut agreablement la proposition ; il fit assû-

rer Bornemisse, non seulement de sa confiance, mais encore de son estime, & lui promit de grandes recompenses de la part de Ferdinand. Bornemisse animé par la vengeance & par l'interêt, fit entendre à Rival qu'il y avoit une fausse porte aux murailles de la ville, près de l'Eglise de sainte Marie qu'on avoit murée, & dont on ne prenoit point de défiance, n'y ayant point de corps de garde de ce côté-là; qu'il s'obligeoit d'ouvrir cette porte, & d'introduire dans la place autant de troupes qu'il en falloit pour la surprendre. Rocandolph fit reconnoître le lieu, & ayant bien concerté ses mesures, pendant une nuit, en grand silence, il fit marcher des troupes choisies, qui trouverent la porte ouverte & commencerent à filer dans la Ville. Mais le Regent faisoit faire exactement la ronde, le guet

rencontra ces gens armez, & les ayant reconnus pour ennemis il donne l'alarme. Urbain Batian & Pierre Bachi, braves Capitaines qui étoient de garde cette nuit, accourent à la tête de leurs compagnies, attaquent les Allemans, qui d'abord se défendirent avec valeur, mais enfin pressez de toutes parts, ils furent obligez de tourner le dos, & tâcher de sortir par la porte qui leur avoit donné entrée; mais comme elle étoit fort étroite, ils s'embarassserent les uns sur les autres, ils furent presque tous passez au fil de l'épée ou faits prisonniers : les ennemis repoussez, le Regent voulut découvrir les auteurs de la trahison, on mit à la question quelques-uns des prisonniers, qui accuserent Bornemisse : il fut arrêté, & après la confession de son crime, il fut executé, avec ses complices, comme criminels

d'Etat, & traîtres à leur patrie.

Enfin Rocandolph desesperant de prendre la place, ni par force, ni par artifice, se reduisit à la tenir bloquée, pour la reduire par la faim. Cette résolution fut encore favorable aux assiegez : comme ils ne manquoient ni de vivres ni de munitions, ils eurent le temps d'attendre le secours de Soliman pour faire lever le siege. Le grand Chancelier & l'Evêque de Cinq-Eglises, étoient depuis quelques mois arrivez à Constantinople ; ils y avoient été reçûs comme alliez & bons amis ; mais comme Soliman étoit en Asie contre le Sophi de Perse, ils furent obligez d'attendre sa réponse sur le sujet de leur Ambassade. Enfin Soliman leur fit sçavoir, qu'il prenoit le jeune Roy, & le « Royaume sous sa protection, « & qu'en attendant qu'il pût les «

» ſecourir en perſonne, il don-
» noit ſes ordres pour faire avan-
» cer des troupes ſuffiſantes pour
» faire lever le ſiege de Bude.

Ferdinand auſſi peu heureux dans le choix de ſes Agens, que de ſes Generaux, eut un ſuccez bien different dans ſon Ambaſſade. Laſki arrivé à Conſtantinople, ouvrit au Divan le ſujet de ſa négociation, toute contraire à celle qu'il avoit ſi heureuſement ménagée en faveur du Roy Jean; quelque ſoin qu'il eut pris de ſe rendre ce Conſeil favorable par ſes ſoûmiſſions & par ſes riches preſens, il en fut écouté avec indignation, & ſans égard à ſon caractere, il fut mis en arrêt, & enſuite par ordre de Soliman, mis aux fers & enfermé dans le château des ſept Tours, où il finit malheureuſement ſa vie. C'eſt ainſi qu'une juſtice ſecrette, mais infaillible, permet

que tôt ou tard les traîtres & les ingrats portent dès cette vie la peine de leur perfidie.

En ce même temps, selon les ordres de Soliman, le Visir Mahomet se mit à la tête des troupes d'Europe, & y joignit celles du Bacha de Bellegrade, qui se nommoit aussi Mahomet, & marcha sans retardement au secours de Bude. D'un autre côté, Soliman informé qu'Etienne Maillat, un des Seigneurs de Transilvanie, s'étoit emparé, au nom de Ferdinand, de plusieurs places de cette Province, il ordonna à Mustafa Bacha de marcher pour les recouvrer, & de se saisir de la personne de Maillat; en même temps il commanda à Pierre Vaivode de Moldavie, de seconder le Bacha de toutes ses forces, ce qu'il fit avec tant d'ardeur, qu'en peu de jours, il mit trente mille hommes sur pied

pour cette expedition.

Rocandolph informé de l'approche de l'armée des Turcs, resserra la sienne & se fortifia sur le mont saint Gerard, où il fit placer toute son artillerie du côté qu'il jugeoit que les Turcs devoient l'attaquer. Ses meilleurs Officiers lui conseilloient de lever le siege, & de repasser le Danube tandis qu'il étoit le maître du pont; mais il répondit, qu'il ne devoit point faire cette démarche sans les ordres de Ferdinand; qu'ayant une puissante armée, & étant le maître du dessus du cours du Danube, il pouvoit faire une glorieuse resistance, & qu'il seroit toûjours à temps pour faire sa retraite en sûreté; mais ce General fit une faute essentielle; il négligea de fortifier l'isle de Chep, où il auroit pû mettre une baterie, qui rasant la plaine par où les Turcs

levoient passer pour aller l'ataquer, il les auroit fort incommodez. Le Visir vint reconnoître son camp, & posa le sien à n quart de lieuë dans la plaine; e Bacha de Bude eut ordre d'occuper le hauteur derriere le mont aint Gerard; ensuite ces deux Generaux envoyerent complinenter la Reine & le Regent, & leur firent conduire un gros roupeau de Bœufs & de mouons; ils en reçûrent des remeriment accompagnez de riches résens. Le Visir ayant bien obervé toutes choses, reconnut l'importance de l'isle de Chep, l la fit attaquer par Casson Basa, qui commandoit sa flote; lle étoit défenduë par sept cens Allemans, qui n'étoient point nême retranchez, ils furent failement forcez & passerent tous u fil de l'épée. Les Turcs ne nanquerent pas de fortifier ce

poſte, qui reſſerroit les ennemis dans leur camp. Dans ce temps Rocandolph reçut nouvelles que Soliman étoit arrivé à Bellegrade, encore à la tête de cent mille hommes, & venoit à grandes journées joindre ſon Viſir pour le forcer. Ce General prit l'épouvante; il reſolut enfin de faire ſa retraite par le pont qui communiquoit de ſon camp à la ville de Peſt, qu'il occupoit: il fit auſſi approcher les bâtimens qu'il avoit ſur le Danube, qui portoient les munitions dans ſon camp, pour y embarquer ſon artillerie; & diſpoſa ſa retraite pour la nuit: la tête de ſon armée étoit déja arrivée ſur le bord du fleuve, mais le Viſir fut informé de ſon deſſein par quelques Cavaliers de ſes propres troupes; cet avis lui fut encore confirmé par la Reine même; enſorte que cette Princeſſe, qui peu de temps

auparavant vouloit remettre sa destinée entre les mains de ce General, fut la cause principale de sa perte.

Le Visir étant donc bien informé du dessein & des mouvemens des ennemis, fait prendre les armes à toutes ses troupes, envoye ordre au Bacha de Bellegrade d'attaquer le camp des Allemans, pendant qu'il attaqueroit leur armée en tête. Il donna ordre en même temps à Casson Bacha, qui commandoit sa flote, d'attaquer le pont de Pest, & de l'emporter, pour couper tous chemins aux ennemis; les ordres furent donnez & executez si à propos, que les Allemans furent en même temps attaquez de toutes parts & rompus entierément, sans que leur General ni leurs Officiers pussent les rassurer, ni par leur parole, ni par leur exemple. Le camp

fut forcé d'un côté par le Bacha de Bellegrade, tandis que Martinusius à la tête de ses meilleures troupes, alla attaquer le quartier des Bohëmes, fortifiez dans les écuries du Roy du côté de la ville; il mit le feu à leurs grands magazins de foin & de paille, tandis que le Bacha de Bellegrade le mettoit aux tentes & aux hutes, ce qui fit une flamme si grande, que les eaux du Danube paroissoient en feu & tous les environs éclairez comme en plein jour. A la faveur de cette lumiere les Generaux n'eurent pas de peine à faire main basse sur cette armée en déroute; Casson Bacha emporta le pont & la ville de Pest sans resistance; la garnison intimidée avoit pris la fuite, & les Turcs y mirent tout à feu & à sang. Rocandolph blessé eut bien de la peine à se sauver dans un Brigantin. Il aborda à l'isle de

Comard, & se retira dans la ville de Sannar, où il mourut de chagrin & de ses blessures. Il y eut dans cette défaite vingt-cinq mille hommes tuez sur la place, un grand nombre de prisonniers, trente-six canons de baterie pris, & cent cinquante moindres, avec tous les bagages.

Dans ce même temps, la Transilvanie fut réduite. Maillat ayant appris la défaite de Rocandolph, se voyant sur le point d'avoir sur les bras Mustafa Bacha & le Moldave avec une armée de cinquante mille hommes, se retira dans la forteresse de Fogaray, qui passoit pour imprenable, effectivement ce fut en vain que ses ennemis la battirent de toutes leurs forces; ne pouvant l'emporter par leurs armes, ils employerent l'artifice. Mustafa fit assembler les Etats de la Province, il leur fit entendre qu'il ne

tiendroit qu'à Maillat d'être maintenu Vaivode, moyennant quelque tribut à l'Empire Othoman, & que quittant le parti de Ferdinand, il rentrât dans celui de son Roy legitime; que par ce parti il conserveroit ses biens & ses honneurs, & garentiroit la Province de sa ruine ; que Maillat pouvoit venir traiter en personne, & qu'il lui donneroit de bons ôtages avec sa parole. Les principaux de Transilvanie allérent representer à Maillat qu'il étoit de son interêt d'accepter ces conditions ; ils insisterent si fortement, qu'enfin il y consentit. Mustafa envoya quatre de ses Capitaines pour ôtages dans sa Forteresse, & le Gouverneur fut conduit dans la tente du Bacha avec de grands honneurs; après une conference toute obligeante, le Moldave vint le joindre pour le prier de prendre un ré-

gal dans sa tente ; Maillat ne pût se défendre de ces honnêtetez ; mais pendant le repas il y eut querelle, on prit les armes & le Moldave fit arrêter Maillat, qu'il laissa crier qu'il étoit trahi. Mustafa arriva sur ces entrefaites, feignant de blâmer la conduite du Moldave, qui d'un air de hauteur répondit au Bacha ; qu'il ne devoit point entrer dans ce differend, & que Soliman en seroit le Juge. Ensuite on ménagea la garnison, qui relâcha dabord les ôtages, sous prétexte que ce seroit le moyen de procurer la liberté à leur Commandant. Enfin la place fut renduë, par la bonne composition qu'on fit à la garnison. Toute la Transilvanie ainsi soumise, le Bacha fit prêter serment de fidelité aux Grands & aux peuples au nom d'Etienne leur Roy & Seigneur, fils de Jean, auquel ils

avoient obéï trente ans durant ; & tout étant pacifié, il retira son armée de la Province, & alla joindre le Visir Mahomet, pour aller ensemble au devant du Grand Seigneur.



SOM-

SOMMAIRE DU LIV. III.

Soliman arrive devant Bude. Il condamne à mort les Hongrois prisonniers de guerre, comme traîtres. Il envoye des présens au Roy, à la Reine, au Regent & aux Grands. Il demande à embrasser le jeune Roy, dans sa tente. Inquiétude de la Reine calmée par le Regent, lequel accompagne le Roy à la tête des Grands. Soliman reçoit ce Prince avec pompe & caresses. Les Turcs se rendent maîtres de Bude. Soliman renvoye le Roy, & il retient dans son camp le Regent & les autres Seigneurs. Soliman convertit en Mosquée la grande Eglise de Bude, & y va faire ses prieres. Il se déclare protecteur du Prin-

ce & executeur du Teſtament du Roy ſon pere. Il ſe charge de défendre Bude & le Royaume contre la Maiſon d'Autriche, juſqu'à la majorité du jeune Roy. Il conſeille à la Reine de ſe retirer en Tranſilvanie. Il lui renvoye le Regent & les autres Seigneurs après de bons traitemens. Départ de la Reine de Bude. Fameuſe Ambaſſade de Ferdinand à Soliman, mépriſée. Les Tranſilvains refuſent de recevoir la Reine. Deſcription de cette Province. Le Regent porte les Tranſilvains à recevoir la Reine. Ferdinand porte encore la guerre en Hongrie. Soliman demande au Regent de joindre ſes forces à ſon armée. Le Regent élude cet ordre, mais par de grandes contributions. Défaite de l'armée de Ferdinand. Soliman à ſon tour porte la guerre en Hongrie contre Ferdinand. Le

Regent demeure neutre, mais toûjours par de grandes contributions. Il est obligé de moderer les dépenses de la Cour, pour soulager les peuples. La Reine en est mécontente. Elle en porte ses plaintes à Soliman, qui envoye un mandement pour l'arrêter vif ou mort. La Reine fait la guerre au Regent, qui défait & dissipe ses troupes. Sa moderation envers la Reine, & sa reconciliation. Le Regent défait, ou met en fuite trois armées que Soliman envoyoit au secours de la Reine. Cette Princesse justifie le Regent auprès de Soliman. Cet Empereur par un second mandement le rétablit dans ses dignitez, il estime sa conduite & sa valeur, & lui donne enfin son amitié.

LIVRE TROISIE'ME.

PEndant ces heureux ſuccez Soliman arrivé à Bellegrade, ſe mit en chemin pour venir en perſonne au ſecours de Bude. Ses Generaux ſe preſſerent d'aller à ſa rencontre; ils laiſſerent leur armée campée devant Bude, où leur preſence n'étoit plus neceſſaire, pour avoir l'honneur d'informer eux-mêmes cet Empereur de la proſperité de ſes armes & rendre compte de leur conduite ; ils furent reçûs avec de grands éloges ; mais ſur tout Muſtafa Bacha, pour avoir réduit la Tranſilvanie ſans avoir répandu de ſang. Soliman arriva à deux lieuës de Bude où il fit poſer ſon camp ; on lui preſenta huit cens priſonniers Hongrois enchaînez, parmi leſquels

étoient plusieurs Officiers de marque. Soliman les condamna tous à la mort comme traîtres & rebelles, ayant été pris les armes à la main contre leur Roy. La Reine par ses prieres obtint grace pour les Officiers, le reste dans un moment fut massacré par les Janissaires. Maillat fut conduit à Constantinople pour avoir pris le parti de Ferdinand contre son serment, & finit ses jours en prison.

Après ces jugemens l'Empereur Turc envoya au Roy trois beaux chevaux, dont les harnois en broderie d'or étoient relevez de perles & de pierreries. A la Reine des colliers & des brasselets très-riches, avec plusieurs pieces de toiles fines de Babylone; au Régent & aux Grands Seigneurs de la Cour, des vestes magnifiques avec des chaînes d'or. Ces presens furent distri-

buez en présence de la Reine, à laquelle l'Envoyé fit ce compliment de la part de Soliman : » Que cet Empereur seroit venu en personne lui rendre visite, s'il ne lui étoit défendu » par sa loi : que pour garder les » bienseances, Sa Hautesse la » prioit de ne point le venir voir » dans ses tentes : qu'au reste il » n'avoit pas moins de bienveillance & de respect pour elle, » que si elle étoit sa propre fille : » qu'il lui demandoit seulement » le plaisir de lui faire conduire » le Roy son fils, desirant embrasser l'enfant du Roy Jean » son grand ami : qu'il vouloit le » faire connoître aux deux Princes » ses fils, qui l'accompagnoient; » qu'elle ne devoit entrer en aucune défiance, l'assûrant qu'il » n'étoit venu que pour le maintenir dans son Royaume, comme il avoit fait le Roy son pere.

La Reine fut fort troublée à cette demande, elle ne pouvoit se résoudre à hazarder la vie ou la liberté de son fils; mais le Régent lui representa fortement : « qu'elle ne devoit pas entrer « dans de tels soupçons; que So- « liman étoit religieux à sa paro- « le; que cette défiance l'offense- « roit & feroit changer les sen- « timens favorables que ce Prin- « ce lui avoit marqué; qu'enfin « il s'obligeoit d'accompagner le « Roy à la tête des Grands de la « Cour, d'avoir l'honneur de le « presenter lui-même à Soliman, « & sur sa vie de le lui ramener. « Quelques Historiens ont écrit que cet Empereur avoit voulu voir ce jeune Roy, pour s'éclaircir par lui-même d'un bruit qui s'étoit répandu, que c'étoit une fille & non un garçon, & que pour ce sujet cette Princesse le cachoit avec tant de soin, & ne

vouloit permettre de le voir qu'aux personnes de sa confidence. Mais il y a bien plus d'apparence que ce fut par politique que Soliman voulut le faire porter dans sa tente, comme un hommage que ce Prince devoit rendre à Sa Hautesse : quoi qu'il en soit, la Reine se rendit aux judicieuses remontrances du Regent; elle fit parer le Prince d'une maniere Royale, le fit conduire avec sa nourrice & quelques Dames du premier rang, dans un char doré, suivi du Regent, du grand Chancelier, & de tous les Seigneurs qui avoient reçû des presens du Sultan : ce cortége en trouva un autre en chemin; c'étoit un corps de Cavalerie & de Janissaires de la garde, tous magnifiques, qui mirent le char du Roy au milieu de leurs bandes, & l'escorterent en pompe au son des instrumens, jusqu'aux super-

bes pavillons du Sultan. Alors le Regent prit le Roy sur ses bras & le presenta à Soliman, qui le reçut entre les siens, avec toutes les marques de tendresse & toutes les caresses imaginables; il fit appeller les deux Princes ses fils, Selim & Bajazet, & voulut qu'ils fissent au jeune Roy les mêmes caresses que s'il eût été leur propre frere. Ensuite, ce qui chez les Turcs passe pour une très grande faveur, cet Empereur donna de sa main des bourses de pieces d'or à la nourrice, & aux femmes du Prince. Soliman ne se contenta pas d'avoir fait une reception si honorable & si gracieuse au Roy, il ordonna aux Bachas & aux Officiers de sa Maison, qu'on n'oubliât rien pour regaler le Regent & les Seigneurs de sa suite, & qu'on leur fit des banquets les plus splendides & les plus délicats.

Pendant ces démonstrations de bienveillance, les Turcs entroient & sortoient de Bude en toute liberté ; mais, selon les ordres qu'on leur avoit donnez, de dix qui entroient, il n'en sortoit pas deux, de sorte qu'en peu d'heures il y en resta un si grand nombre, que sans resistance ils occuperent une des portes, par laquelle ils firent entrer un corps considerable de troupes reglées, qui occuperent les places publiques & même l'entrée du Palais. Aussi-tôt l'Aga des Janissaires fit publier dans toutes les ruës, » qu'aucun citoyen n'eut à sortir » de sa maison, & que tous ren- » dissent leurs armes, s'ils vou- » loient conserver leurs privileges, » & leurs libertez ; ce qui fut executé sans tumulte. Chaque habitant reçut un Turc pour hôte, mais avec tant de tranquillité, qu'il sembloit que c'étoit des a-

mis qui étoient venus dans la Ville, & non des ennemis qui s'en fussent emparez.

Soliman informé comment tout s'étoit passé, fit reconduire sur le soir le jeune Roy à la Reine sa mere, avec les mêmes honneurs qu'à sa reception; mais il retint dans son camp le Regent & les autres Seigneurs de sa suite. La Reine en prit l'alarme; elle se voyoit sous la puissance du Turc, & tous les Grands & les Officiers de la Couronne, comme prisonniers; elle en écrivit à Soliman en termes les plus soûmis. Qu'« ayant mis en lui toute sa con« fiance, elle ne pouvoit penser « d'en être déçuë; qu'elle l'avoit « regardé comme son protecteur « & celui de sa Maison; que « par sa clemence il avoit bien « voulu prendre ce nom dans les « patentes qu'elle avoit eu l'hon« neur de recevoir de sa part; «

» qu'elle lui demandoit donc la
» grace de lui renvoyer les Sei-
» gneurs, qui l'avoient toûjours
» si fidellement servie, & qui de
» si bonne foi s'étoient remis en-
» tre ses mains, persuadez, com-
» me elle, de la magnanimité
» de son cœur si genereux & si
» grand. Soliman sensible à la gloire, fut touché de ces remontrances, contre les sentimens qu'on tâchoit de lui inspirer. Suivant sa conduite ordinaire, il assembla son conseil, pour l'entendre sur les conjonctures presentes.

Le premier avis fut deferé au Bacha de Bellegrade, comme le mieux informé des affaires & de l'état de la Hongrie, son Gouvernement en étant la porte. Son
» sentiment fut, que Sa Hautesse
» devoit profiter de l'occasion;
» qu'étant le maître, par ses ar-
» mes victorieuses, d'un si grand

& si puissant Royaume, il de- «
voit le joindre absolument à «
son Empire, & en faire un «
Gouvernement sous un Beigler- «
bei; que par cette disposition «
il étendroit les limites de sa «
domination en Europe, & la «
mettroit en sûreté contre les «
forces des Princes Chrétiens; «
que pour prévenir les obsta- «
cles à un si glorieux dessein, il «
falloit s'assurer de la Reine & «
du Roy son fils, & les en- «
voyer à Constantinople: & «
que pour arrêter les soûleve- «
mens des Grands, il falloit «
faire couper la tête à ceux qui «
étoient en sa puissance, pour «
intimider les autres. «

Rustan Bassa qui avoit toute la faveur auprès de Soliman, & qui avoit épousé une de ses filles, fut le second qui ouvrit son avis: il avoit les sentimens genereux & nobles, mais interessez; ce-

pendant moins par avarice que pour la gloire du Grand Seigneur son maitre. Jamais il n'exigea tribut ni ne reçut de presens, qu'il ne les remit sans reserve dans le trésor de l'Empire, dont il avoit l'administration. On a remarqué qu'après la mort de Soliman, ses trésors se trouverent immenses, quoi qu'il eut employé des sommes sans nombre dans les guerres qu'il avoit entreprises & soûtenuës, outre son humeur liberale jusqu'à la magnificence. Mais comme ce Prince n'étoit pas moins juste que liberal pour le merite, on trouva dans tous les endroits remarquables des lieux qui renfermoient ses trésors, ces paroles en gros caracteres d'or. *Ce sont les fruits de la prudence de Rustan.* Martinusius qui connoissoit le merite, le crédit & le penchant de ce Ministre, avoit pris soin de le

ménager ; & comme il ſçavoit
être liberal à propos , il étudia
les occaſions , ſans affectation ,
de faire de grands preſens à ce
Miniſtre , qui ne manqua pas de
les reconnoître. Etant donc obli-
gé de parler dans le Conſeil , il
rejetta l'avis du Bacha de Belle-
grade , & repreſenta à Soliman
avec chaleur ; que de pareils «
deſſeins étoient indignes de la «
juſtice & de la renommée de «
Sa Hauteſſe : que par cette «
conduite elle rendroit ſa foi «
ſuſpecte chez toutes les nations ; «
qu'aucun Prince , ni aucun peu- «
ple , n'auroient recours à ſa «
puiſſance pour y trouver de la «
protection dans leurs diſgraces. «
Qu'au contraire , ils ſe ſoûle- «
veroient tous pour s'y oppo- «
ſer : que par de ſi fortes rai- «
ſons , ſon avis étoit de laiſſer «
le Roy & la Reine en paix & «
leurs Seigneurs en liberté , avec «

» quelque augmentation de tri-
» but, pour marque de leur dé-
» pendance de l'Empire, & des
» graces qu'ils en avoient reçûs;
» que par cette clemence magna-
» nime, la réputation du grand
» Soliman en deviendroit plus
» celebre ; qu'il se rendroit l'ar-
» bitre du sort de tous les peu-
» ples, & ne deviendroit pas
» l'objet de leur crainte & de leur
» haine. Les deux partis ayant
long-temps débatu leurs senti-
mens, Soliman congedia l'As-
semblée sans rien décider.

Comme cet Empereur étoit zé-
lé observateur de sa loi ; le temps
arriva qu'il devoit faire des prie-
res publiques. Il envoya ses Ta-
lismans, ou Prêtres, purifier la
grande Eglise de Bude, selon
les céremonies Mahometanes; on
en démolit tous les Autels, on
en enleva toutes les Images &
tous les ornemens du culte Chré-

tien, on la blanchit entierement. Ensuite le Sultan entra dans la Ville, il en admira la force & la beauté, bien differente de l'état où il l'avoit trouvée la premiere fois qu'il s'en étoit rendu maître; après ses prieres, il s'en revint en son camp, d'où il fit sçavoir à la Reine : qu'il se dé- « claroit protecteur du Roy son « fils, pour lequel il vouloit avoir « la même amitié, qu'il avoit eu « pour le Roy Jean son pere, & « que pour le lui mieux marquer, « il vouloit qu'il quittât le nom « d'Etienne & prît celui de Jean. « Qu'à cause de son bas âge, n'é- « tant pas en état de défendre « son Royaume, sur tout la vil- « le de Bude, contre les efforts « de la maison d'Autriche, il vou- « loit les mettre en sûreté, jus- « qu'à ce qu'il pût regner & les « défendre par lui-même; qu'a- « lors il donnoit sa parole Royale «

» d'investir le fils du Royaume
» avec la même generosité dont
» il en avoit usé envers le pere.
» Que cependant, comme cette
» Princesse ne joüiroit pas dans
» cette Ville d'une autorité con-
» venable, il lui conseilloit de
» se retirer en Transilvanie, a-
» vec le Roy & George Marti-
» nusius son tuteur & fidele Mi-
» nistre : que là elle seroit dans
» le voisinage du Royaume de
« Pologne, où le Roy Sigismond
» son pere régnoit avec tant de
» gloire, & dont les conseils lui
» seroient toûjours presens & sa-
» lutaires. Qu'il vouloit conser-
» ver tous les privileges de la Vil-
» le de Bude, les loix & les coû-
» tumes du Royaume ; que la jus-
» tice s'y rendît au nom du
» Roy : qu'enfin il se déclaroit
» executeur du testament du Roy
» défunt, son grand ami ; qu'il
» en confirmoit tous les articles,

tant en sa faveur qu'en celle de «
George Martinusius ; qu'il le «
déclaroit associé à la Régence, «
tuteur du Roy, & grand Tréso- «
rier de la Couronne. Que bien «
informé de la capacité & de la «
droiture d'Etienne Verbiest, il le «
confirmoit grand Chancelier du «
Royaume, & chef de la Jus- «
tice. Que connoissant Petro- «
viets, parent du Roy & atta- «
ché à ses interêts, il le fai- «
soit Gouverneur de la ville & «
Comté de Temesvard. Et afin «
que la Reine pût faire com- «
modément son voyage, il lui «
offroit toutes les voitures neces- «
saires & une escorte de Janis- «
saires de sa garde. «

La Reine ayant entendu ces ordres contraires à ses intentions se laissa emporter à la douleur & aux plaintes contre le Sultan ; elle le traita de Tyran & d'usurpateur, sans faire attention que

Ferdinand ne lui auroit jamais fait des conditions si avantageuses ; que si elle ne regnoit pas absolument sur tout le Royaume, qu'elle n'étoit pas en pouvoir de conserver, elle régnoit sur la haute Hongrie, la plus grande, la plus belle & la plus riche partie, avec l'esperance de voir le Roy son fils rétabli sur le tout. Heureuse encore si elle eût conservé une si belle Principauté, que ses jalousies & ses défiances naturelles lui firent perdre. Quand tout fut prêt pour son départ ; Soliman lui renvoya le Regent & les autres Seigneurs qui l'avoient accompagné : il les avoit toûjours fait traiter avec autant de magnificence que de consideration, sur tout le Regent & le Chancelier, prévenu de leur merite. Enfin pour calmer les inquiétudes de la Reine, & lui mieux attacher

les Grands & les peuples, le Sultan fit dresser un Barrat, ou des Patentes, de tous ces reglemens, qu'il fit inserer dans les actes de son Régne, & délivrer une copie à la Reine en lettres d'or, signées de sa main & scellées du grand Sceau de l'Empire. La Reine partit le 5. Septembre ayant 1541.
eu la liberté d'emporter tous ses effets & ceux de la Couronne, excepté l'artillerie & les munitions de guerre.

Tandis que Soliman décidoit ainsi du sort de la Hongrie, Ferdinand reçut les nouvelles de la sanglante défaite de son armée, de la perte de la Transilvanie, de tant de places importantes, & de la mort d'un si grand nombre de personnes de marque, qui l'avoient si bien servi. De plus il entra en crainte que le Sultan ne poussât ses conquêtes jusqu'à Vienne, comme à son premier

voyage, & sans doute il l'eut entrepris s'il n'eut plus apréhendé la rigueur de la saison que la résistance de ses ennemis. Ce Prince donc se voyant sans forces, épuisé par les grandes & inutiles dépenses qu'il venoit de faire, sans esperance de secours de l'Empereur Charles, embarassé dans les troubles de l'Allemagne, après les grandes pertes qu'il venoit de faire devant Alger. Sans être rebuté des mauvais succez de ses Ambassades, il s'avisa d'en envoyer une nouvelle : Nicolas Comte de Salms & Sigismond Liteſtan en furent les Chefs : son dessein étoit toûjours, de conclure une paix qui lui assurât la Hongrie ; ses Ambassadeurs arriverent au camp des Turcs devant Bude, bien accompagnez & chargez de grands presens ; ils furent reçûs avec beaucoup de pompe par les Baf-

ſas Ruſtan & Caſſen.

Le lendemain ils furent introduits à l'audience du Sultan, deſarmez & conduits ſous les bras. A leur abord, le Grand Seigneur leur tendit la main à baiſer, enſuite ils offrirent leurs preſens, où entr'autres il y avoit une coupe d'or enrichie de diamans d'un grand prix; mais l'art en ſurpaſſoit la matiere; dans la couverture étoit un horloge, qui non ſeulement marquoit les heures, les jours & les mois, mais encore le cours du ſoleil, de la lune & des planettes; c'étoit une des plus riches pieces de la ſucceſſion de l'Empereur Maximilien. Soliman, qui aimoit les ſciences & les beaux arts, regarda avec admiration ce chef d'œuvre; il en voulut voir tous les reſſorts, leurs meſures & leurs mouvemens, il le fit démonter & remonter en ſa preſence, par ce-

lui qui avoit soin de le condui-
re qu'on avoit amené exprès ; en-
suite il donna audience aux Am-
» bassadeurs. Ils demanderent à
» Sa Hautesse, de vouloir inves-
» tir Ferdinand leur maître, de
» la ville de Bude & du Royau-
» me de Hongrie, aux mêmes
» conditions & sous le même tri-
» but qu'il l'avoit accordé au Roy
» Jean. Promettant que l'Empe-
» reur Charles enverroit ses Am-
» bassadeurs pour autoriser le trai-
» té, & confirmer une paix é-
» ternelle entre les deux Empi-
» res : qu'ainsi Sa Hautesse, sans
» diviser ses forces, pourroit é-
» tendre les limites de son Em-
» pire du côté de l'Orient, ayant
» pour Vassal & pour voisin un
» Prince si grand, qui ne souhai-
» toit rien tant que son amitié;
» que le Roy Jean connoissant le
» droit de Ferdinand leur maî-
» tre, avoit cédé ce Royaume à
la

la maiſon d'Autriche pour en «
joüir après ſa mort, ce qui au- «
roit été executé, ſi le Moine «
George Martinuſius ſon Miniſ- «
tre par ſon ambition & ſes ar- «
tifices, n'avoit voulu uſurper «
l'autorité ſouveraine. «

Soliman donna une audience paiſible à ces Ambaſſadeurs, leur témoigna être ſatisfait des préſens de Ferdinand leur maître, & promit de répondre dans trois jours à leurs propoſitions; mais deux jours après Ruſtan Baſſa leur porta cette réponſe : Que «
Sa Hauteſſe entendoit que Fer- «
dinand eut à rendre toutes les «
places qu'il avoit uſurpées en «
Hongrie depuis la mort de «
Loüis ſon beaufrere, pour la «
reſtitution deſquelles elle avoit «
pris ſi ſouvent les armes : qu'il «
eut à payer un tribut pour l'Au- «
triche, où Sa Hauteſſe avoit «
conduit en perſonne ſon ar- «

» mée victorieuse : qu'à ces con-
» ditions le Grand Soliman lui
» accorderoit la paix, sinon, il lui
» déclaroit la guerre & l'iroit
» forcer dans le cœur de ses E-
» tats à reconnoître sa domina-
» tion & sa puissance. Les Ambassadeurs étonnez, demanderent du temps pour informer Ferdinand leur maître des intentions de Sa Hautesse ; mais le Bassa leur ordonna de l'en aller informer eux-mêmes, & sans autre audience de congé, ils furent renvoyez avec hauteur & mépris.

Tous les Princes Chrétiens furent indignez de cette Ambassade, scandalisez que la maison d'Autriche, après avoir condamné si hautement le Roy Jean pour un pareil traité, fût cependant tombée dans la même bassesse ; tant est aveugle la fureur qu'elle a toûjours montré pour s'agran-

dir à quelque prix que ce soit. Ce fut ce que Soliman, fin politique, voulut lui faire sentir, par sa réponse imperieuse, après une si gracieuse reception de ses Ambassadeurs : car c'est une maxime chez les Turcs, que lorsque le cheval, que monte le Grand Seigneur, a mis le pied dans un Royaume, c'est un acte de possession, tout le domaine lui en appartient, le Souverain & ses peuples sont censez ses Vassaux. Ce fut dans l'esprit de cette politique que l'Empereur Turc donna sa main à baiser à ces Ambassadeurs, comme pour recevoir l'hommage de leur Prince ; & quand il marqua être content de leurs presens, sans leur en faire aucun de sa part, c'est qu'il ne les reçût pas comme une marque honorable de l'amitié d'un grand Prince, mais comme un droit qui étoit dû à sa Souve-

raineté. Nous verrons dans la suite quel fut le ressentiment que l'Empereur Charles & Ferdinand son frere, firent paroître pour tirer raison de ce traitement injurieux : Cependant Soliman ayant ainsi dépêché ces Ambassadeurs, laissa un Beiglerbei à Bude avec une forte garnison, & retourna victorieux à Constantinople.

Pendant ce temps, la Reine Elisabeth continuoit sa route pour se rendre en Transilvanie. Quelque soin que prit le Regent pour lui adoucir la fatigue du voyage, elle eut besoin d'un grand courage pour la soutenir ; elle trouva des chemins rudes & difficiles, souvent obligée de se servir de bœufs, pour tirer son carosse, faute de chevaux ; couchant toûjours sous des tentes à la campagne, & n'entrant point dans les villes pour se reposer ;

afin de ne donner aucun ombrage aux Turcs de son escorte, qui pourtant, par respect pour sa personne & celle du Roy, campoient toûjours loin de sa tente, faisant une garde fort exacte : la peste même attaqua son équipage ; enfin elle arriva à Lipe, forte place du Comté de Temesvard, à l'entrée de la Transilvanie. Mais loin de trouver le repos qu'elle devoit se promettre, elle tomba dans de nouvelles inquiétudes dont elle n'auroit pû se délivrer sans le crédit & l'habileté du Régent. Mais avant que d'entrer dans ce détail, nous devons donner une idée de la Transilvanie, qui va être le champ des évenemens les plus remarquables de cette Histoire.

Cette Province, qu'on peut justement qualifier de Royaume, a la Moldavie au Levant, la Hongrie au Couchant, la Valaquie

au Midi, & au Septentrion la Pologne ; ſa plaine dans ſa longueur, comme dans ſa largeur, a quatre grandes journées de chemin ; elle eſt environnée de montagnes, couvertes de hautes forêts, remplies de cerfs, de dains, de Buffles, de chevaux ſauvages & d'autres bêtes fauves. Ces montagnes renferment des mines abondantes en or, en argent & autres métaux, ſur tout de ſel, qui ſont d'un revenu immenſe, en fourniſſant les Royaumes voiſins. Elle eſt arroſéé par de belles rivieres qui portent batteau, entr'autres le Merisk qui la traverſe par le milieu, couduiſant ſon cours du Midi au Septentrion : la riviere d'Alaut aroſe la partie qui eſt au Levant, le Saïo & le Kérez, celle qui eſt au Couchant. Ces rivieres, groſſies par un grand nombre de moindres, vont ſe jetter dans le

Danube, du côté de la haute Hongrie : outre qu'il n'y en a point de plus poissonneuses, elles entraînent avec leurs sables une grande quantité de grains d'or pur, dont on en trouve * selon de bons Historiens, de pesans jusqu'à demi livre. Cette Province est habitée par trois peuples differens ; par les Saxons, qui après plusieurs victoires remportées sur eux, par Charlemagne, forcez de quitter leur païs, vinrent s'établir dans cette contrée & en chasserent les habitans naturels, qui se retirérent dans les montagnes où ils s'établirent & les habitent encore aujourd'hui : on les appelle Sekels, ou Sicules. Dans une autre partie sont ceux de Raënstat, autrefois sortis de Trace, pour habiter cette riche & délicieuse contrée. La Province est

* Bontinius.

diviſée en quinze Comtez, outre les terres poſſedées par les Saxons & les Sekels en toute franchiſe. Il n'eſt point de païs au monde ſi abondant en toutes ſortes de biens, il n'en eſt point auſſi de plus peuplé, & où l'on ait bâti de plus grandes & belles villes; au cœur du païs eſt Albe-Julie, Veiſſembourg, & Altemberg, qui en ſont les Capitales; du côté de la Hongrie ſont Biſtria ou Noſen, Vaſſorel, Samos, Wivard, Coloſward, ou Clauſembourg, Uniad, Offembourg, & pluſieurs autres. Du côté de la Valaquie & de la Moldavie, ſont Millembac, Agnetzin, Segeſbourg, ou Segeſward, Hermenſtat, Cronſtat, Newmark, &c. D'où on peut juger des richeſſes & de la force de cette Province, que la nature a renfermée dans une enceinte de montagnes preſque inacceſſibles,

n'ayant laissé pour y entrer que quelques détroits faciles à fermer & à défendre.

La Reine étant donc arrivée à Lipe, envoya donner avis aux Transilvains, pour se préparer à la recevoir avec le Roy son fils, avec les honneurs que des sujets doivent à leurs Souverains. Mais les Etats s'étant assemblez pour déliberer sur cette entrée, il y fut résolu de la refuser absolument, crainte qu'il n'en arrivât à leur égard, comme à Bude, dont les Turcs, que cette Princesse avoit appellez à son secours, s'étoient emparez & l'en avoient chassée. Ils apprehendoient que dans ses défiances & ses chagrins, elle n'eût encore recours à Soliman, dont la politique ne tendoit qu'à trouver des pretextes specieux de justice ou de protection, pour s'emparer des païs voisins de ses Etats. Cette déli-

beration portée à cette Princesse, la jetta dans la consternation, & malgré cette jalousie, qu'elle ne put jamais moderer contre Martinusius, elle se vit dans la necessité de le prier pour la premiere fois d'employer son habileté & son crédit, pour lever ces obstacles & effacer dans l'esprit de ces peuples, les impressions peu favorables qu'ils avoient pris de son caractere. Elle n'avoit pas oublié par quelle dexterité il avoit remis cette Province dans le devoir, & avec quelle prudence il avoit fait revoquer une pareille déliberation du vivant du Roy son mari. Le Regent piqué d'honneur, plus que par les prieres de la Reine, par son caractere de tuteur du Roy & de Vaivode de la Province, ne perdit pas un moment à lever ces difficultez. Il entre dans la Province, assemble de nouveau les

Etats & leur remontre. Que la « déliberation qu'ils venoient de « prendre, les exposoit à tous « les malheurs, qu'ils prétendoient « éviter; que leur obstination à ne « pas vouloir reconnoître le Roy « & la Reine sa mere, attireroit « sur eux l'indignation de Soli- « man, qui ne pourroit tolerer « l'inexecution de ce qu'il avoit « si sagement ordonné à Bude; « qu'en quelque défiance où le « caractere d'Elizabeth les pût « jetter, comme il partageoit la « Régence, elle ne pouvoit rien « entreprendre sans son conseil « & son ministere: qu'il seroit au « milieu d'eux, & toûjours dis- « posé à les entendre; que leurs « interêts & leur tranquillité lui « seroient toûjours chers, sur tout « n'étant plus détourné par d'au- « tres affaires: qu'enfin ils n'au- « roient rien à craindre de la « part de Soliman, en reconnois- «

» ſant & recevant Etienne pour
» leur Roy, puiſque cet Empe-
» reur même l'avoit reconnu, &
» dans cette conſideration reti-
» ré ſes armes de leur païs quand
» ils eurent prêté ſerment de fi-
» delité en ſon nom : & qu'en-
» fin ils avoient devant les yeux
» le châtiment qu'il venoit de
» prendre de Maillat, pour n'a-
» voir pas voulu reconnoître cet-
» te autorité legitime, en faveur
» d'un étranger. Cette judicieu-
ſe remontrance, ſoûtenuë par
l'air majeſtueux du Regent, em-
porta les eſprits & gagna les
cœurs. Tous unanimement con-
ſentirent de s'y rendre ; mais par
la grande confiance qu'ils avoient
pour ſa probité, ce fut à condi-
» tion : qu'ils ne connoîtroient
» que lui pour Gouverneur gé-
» neral ; qu'en qualité de grand
» Tréſorier de la Couronne, il
» régleroit ſeul, par ſa pruden-

ce & selon les besoins de l'Etat « les impositions & les levées des « subsides, ce qu'il avoit fait jus- « qu'alors avec tant de ménage- « ment & de justice, qu'ils ne pou- « voient assez s'en loüer. Le Re- « gent leur marqua en bons termes la satisfaction qu'il avoit de leur soûmission envers leur Roy, & de l'estime qu'ils lui marquoient; il leur promit toute son attention à leur tranquillité, & à leurs privileges. Les Etats dresserent un acte de cette déliberation, que Martinusius porta à la Reine, & par ses ordres, elle fut reçûë en Transilvanie, avec toute la pompe & tous les honneurs qu'elle pouvoit en attendre.

Les suites répondirent à cette 1542. entrée, par les soins du Regent; cette Princesse vit autour d'elle une Cour aussi nombreuse & aussi polie que si elle eut été à Bude: & comme son penchant étoit la

magnificence & les fêtes, il n'oublia rien pour la satisfaire, & elle goûta pendant le cours de plusieurs années les douceurs d'un Régne heureux & paisible. Le Regent cependant donnoit toute son attention à la felicité des peuples : il faisoit fleurir parmi eux la Religion, la justice, les arts & l'abondance. Il avoit toûjours en vûë de les mettre en état & en volonté de soûtenir un jour l'autorité du Roy son mineur, non seulement sur cette belle partie du Royaume, mais encore de le rétablir sur toute la Hongrie. C'est à quoi il s'apliquoit sans relâche ; mais en mêmê temps qu'il inspiroit ce zéle & ces sentimens de gloire aux peuples, il n'oublioit rien pour leurs commoditez & pour leur sûreté ; il employoit jusqu'à ses propres revenus, à des pensions aux gens de merite, à des édifi-

ces publics, pour l'utilité & la magnificence : sur tout il fit bâtir dès les fondemens, de grandes & de bonnes forteresses dans les lieux exposez de la Transilvanie, & de son Diocése de Varadin, pour leur sureté & leur defense : il y mit de bonnes garnisons & des Gouverneurs braves & fidéles. Il s'attacha tous les Seigneurs de mérite en les avançant dans les charges & dans les emplois, avec de gros apointemens : il favorisa toûjours les Sekels, qui sont les peuples de la montagne les plus belliqueux & les plus infatigables ; aussi étoient-ils toûjours prêts à suivre ses commandemens. Ainsi se passerent sept à huit années, après lesquelles il arriva de nouveaux troubles, où le Regent eut besoin de son grand sens & de son experience pour les interêts les plus essentiels de l'Etat & de sa gloire.

1549. Ferdinand qui conservoit un vif ressentiment de la défaite de son General Rocandolph devant Bude, ne pouvant oublier le mépris éclatant de Soliman à l'égard de ses Ambassadeurs, crût le temps & les occasions favorables pour s'en venger. Il joüissoit de toute l'autorité de Roy des Romains dans l'Allemagne; car quoi qu'élevé à cette dignité depuis plusieurs années, l'Empereur Charles l'avoit toûjours balancée, & même tâché de l'en dépoüiller, depuis que Dieu lui avoit donné un fils nommé Philippe, qui dans les suites fut Roy d'Espagne. Mais Ferdinand qui n'avoit pas moins d'ambition que Charles son frere, ayant absolument refusé de se démettre d'une dignité qui lui assuroit l'Empire, il profita de l'autorité qu'elle lui donnoit en Allemagne; il assembla une Diéte generale de tous

les membres de l'Empire à Nuremberg, où il se rendit en personne, & par une harangue préparée, il representa : Les traitemens injurieux qu'il avoit « reçû du Sultan, & dans sa per- « sonne toute l'Allemagne; que « jamais les conjonctures n'a- « voient été si favorables pour « réparer ces affronts; que les « Turcs épuisez dans les guer- « res de Grece & d'Afrique, n'a- « voient point de forces en Hon- « grie; qu'à Bude & dans les au- « tres places de ce Royaume, il « n'étoit resté que de foibles gar- « nisons : qu'avant que Soliman « eut mis une armée sur pied, « s'ils étoient prompts à prendre « les armes, ils auroient conquis « un grand nombre de fortes pla- « ces, qui éloigneroient ce re- « doutable ennemi, & arrête- « roient son ambition démesurée; « que de sa part il feroit tous «

» ses efforts&solliciteroit lesPrin-
» ces Chretiens, qui ne manque-
» roient pas de faire éclater leur
» zele pour soûtenir une guerre si
» glorieuse. La Diéte entra dans
les sentimens de ce Prince,
elle prit résolution que les villes
libres fourniroient incessamment
trente mille hommes de pied &
sept mille chevaux ; on en leva
quinze mille en Hongrie : André
Batori en conduisit un plus grand
nombre : Peter Peren vint joindre avec les troupes qu'il commandoit autour d'Agria : le Pape Paul III. envoya trois mille
hommes de pied, commandez
par Pierre Vitelli, un des plus
grands hommes de guerre de son
temps : Sforce Palavicin & Jacques de Medicis menérent aussi
de bonnes troupes d'Italie : Joachim Marquis de Brandebourg,
Seigneur d'un grand nom, mais
de peu d'experience, fut décla-

ré Géneral de cette grande & puissante armée. On en fit la revûë, & elle se trouva de six vingt mille hommes effectifs, sans compter les Officiers pour les munitions de bouche & de guerre, ni ceux qui conduisoient la grosse flotte, sur laquelle on avoit chargé les munitions & une nombreuse artillerie. Toutes ces forces entrerent subitement en Hongrie. Soliman fut informé par ses Bachas ou Gouverneurs, de cette irruption; il leur envoya des ordres très-pressans de se mettre en campagne avec toutes leurs rroupes, & qu'il ne tarderoit pas à les aller joindre à la tête d'une puissante armée.

Martinusius, en qualité de Vaivode & de Regent en Transilvanie, reçut un commandement sous de grosses menaces, qui lui enjoignoit de lever le plus

de troupes qu'il lui feroit possible dans l'étenduë de son Gouvernement, & de se joindre à l'armée Othomane. Mais quelque interêt qu'il eut à ménager Soliman, & d'empêcher l'invasion de la Hongrie par Ferdinand, qui devoit en dépoüiller son mineur, ne consultant que sa Religion & son honneur, ne balança pas à prendre son parti; sous differens pretextes il éluda ses ordres; & pour effacer les ombrages qu'on prend si facilement à la Porte & justifier sa conduite, il fit entendre; que Ferdinand depuis si peu de temps
» maître de la Transilvanie, n'y
» manqueroit pas d'intelligences;
» que ce seroit risquer de perdre
» cette importante Province que
» d'en éloigner les forces à l'a-
» proche d'une si puissante armée;
» de plus qu'il avoit à craindre
» le Moldave qui se preparoit à

lui faire la guerre & qui pro- «
fiteroit de l'occasion. Soliman «
étoit trop habile pour ne pas juger que ce n'étoit que des défaites : mais soit que cet Empereur ne pût condamner la prudence du Régent, où qu'il approuvât la justice de ses excuses, il se contenta d'en exiger de grosses sommes & de grandes provisions de bouche & de guerre, outre le Tribut de chaque année.

Cependant cette grosse armée qui menaçoit toute la Hongrie, après de grandes déliberations, se borna au siége de la petite ville de Pest, séparée seulement par le Danube de celle de Bude. Peter Peren dans cette occasion fit paroître son zéle & son experience ; il n'oublia rien pour porter le Géneral d'aller droit à cette Capitale, il representa ; Que c'étoit la plus glorieuse & «
la plus facile conquête : que «

» les Turcs n'y avoient pû jetter de secours, & que la plus grande partie de la garnison, aussi bien que le Bacha qui y commandoit, avoient été emportez par la peste, & que le reste étoit si affoibli qu'ils n'étoient pas capables de se défendre ; que les habitans ne souhaitoient rien tant que de se délivrer du joug des Infidéles, & de rentrer sous la domination d'un Prince Chrétien. Ses remontrances étoient justes, cependant le Géneral ne voulut pas démordre de son sentiment, & mit le siége devant la ville de Pest. Soliman qui sçavoit l'importance & le mauvais état de Bude, envoyoit couriers sur couriers à tous ses Bachas, de secourir cette place, & de se jetter dedans au péril de tout pour la défendre, & d'abandonner plûtôt toutes les autres, que

de manquer à secourir celle-là.

Tandis que le General Allemand faisoit battre la petite ville de Pest avec toute son artillerie, le brave Oliman Persan eut le loisir d'entrer dans Bude avec de bonnes troupes. Ce Seigneur, pour quelque mécontentement, avoit quitté le service du Sophi, dont il avoit épousé la sœur ; il étoit passé dans le parti de Soliman, qui connoissant son merite & son experience pour la guerre, se l'étoit attaché : Oliman donc passa de Bude à Pest, & ayant bien observé l'état de la place, il entreprit de la défendre, quoique les Allemans y eussent fait deux grandes brêches. Les assiegeans y donnerent deux assauts, où Vitelli se distingua à la tête de ses Italiens, mais ayant été mal secondé par les Allemans,

il fut obligé de se retirer : & enfin cette grande armée leva le siége & reprit le chemin de Vienne. Oliman avec deux mille chevaux & quelques Janissaires se mit à ses trousses & en fit un grand carnage ; & sans la bravoure de Vitelli, qui voulut bien faire l'arriere garde avec ses Italiens, qui de temps en temps faisoit ferme, toute cette grande armée en désordre & en crainte auroit été entierement dissipée : on a même remarqué à la gloire de ce Capitaine, qu'un Turc s'étant avancé & fait un signal pour lui parler, il lui avoit dit à haute voix : » Brave Vitelli, & génereux Ita-» liens, pourquoi n'abandonnez-» vous pas ces lâches ? Ce n'est » pas à vous à qui nous en vou-» lons, laissez-nous châtier ces » Allemans, si indignes de por-» ter les armes ? Enfin cette armée,

mée qui avoit fait tant de bruit en entrant en Hongrie, ne rentra en Autriche que pour y porter sa désolation & sa crainte.

Ferdinand honteux & étonné, aussi peu heureux dans les expeditions de guerre, que dans les négociations de paix, voulut approfondir la cause d'un succez si contraire à ses grandes esperances, dont il prévoyoit les suites encore plus fâcheuses : quoi que Peter Peren se fût comporté en homme de tête & de cœur, & que si on eut suivi son sentiment la campagne eût été glorieuse : cependant par une prevention fatale, tous les Officiers lui en imputerent la faute, pour justifier leur lâcheté ; ils l'accuserent d'intelligence avec Oliman, & Ferdinand facile à croire tout ce qui flatoit ses défiances & ses interêts, n'eut pas de

peine d'ajoûter foi à cette accusation. Il s'imagina qu'un homme qui avoit deux fois violé son serment envers son Roy, étoit capable de trahir le parti qu'il n'avoit embrassé que par inconstance. Mais ce qui rendit encore ce Seigneur plus coupable dans l'esprit de Ferdinand, est qu'il possedoit de grands biens & de fortes places en Hongrie, qui étoient à la bienseance de ce Prince. De plus il le soupçonna de prétendre à la Royauté, étant le plus grand Seigneur de Hongrie, & que dans cette vûë il avoit gardé la Couronne entre ses mains, au lieu de la remettre dans le lieu de son dépôt. Par ces considerations Ferdinand le fit arrêter, condamner à une prison perpetuelle & à la confiscation de ses biens, dont il se mit en possession.

Peren ne trouva pas un ami

qui même plaignit son sort. Il s'étoit attiré l'indignation de tous les gens de bien & d'honneur, non seulement par ses trahisons envers son Roy, mais de sa propre Religion ; car depuis qu'il étoit passé en Allemagne, il s'étoit rendu Lutherien. On lui reprochoit encore, qu'ayant été livré à Soliman, pour sauver sa vie ou sa liberté, il avoit livré à cet Empereur infidéle, son fils aîné, beau, bien fait, & qui n'avoit que sept ans, pour en disposer à sa volonté, qui le fit circoncire & élever dans les erreurs de Mahomet. Voilà la fin malheureuse de Peter Peren, le plus grand & le plus puissant Seigneur de Hongrie. Tant il est vrai que, par de secrets jugemens, on est souvent condamné & puni, par l'injustice des hommes, pour des crimes dont on est innocent, en châtiment d'autres crimes dont

on est veritablement coupable ; Ainsi Peren fut puni de son infidelité & de son ingratitude envers son Roy, comme Soliman l'avoit prédit.

1550. L'année suivante cet Empereur voulut venir en personne en Hongrie, pour tirer raison des entreprises de la maison d'Autriche. En attendant son arrivée, ses Lieutenans emporterent Valpo & Salone, forteresses qui avoient appartenu à Peren, dont Ferdinand s'étoit emparé. Ensuite ces Bachas allérent joindre Soliman, qui vint assieger l'importante ville de Strigonie, dont Paul Vardan, qui en étoit Archevêque, s'enfuit & n'y rentra de sa vie. Il finit ses jours chassé de son Archevêché & banni de sa patrie, comme l'avoit prédit Soliman ; car ainsi que Peren il étoit tombé dans une seconde infidelité après le pardon

de la premiere. Strigonie reprise, l'Empereur Othoman emporta & rasa la forteresse de Tata, assiegéa Albe-Royale, dont il se rendit maître ainsi que de beaucoup d'autres places que Ferdinand occupoit, sans que ce Prince ni l'Empereur Charles, fissent aucun mouvement pour arrêter ses conquêtes, ou livrer bataille au Sultan, comme ils l'avoient publié dans toute l'Europe. Ils se contenterent, avec la puissante armée qu'ils avoient formée, par les secours des Princes Chrétiens, de garder l'Autriche, que Soliman n'avoit pas dessein d'attaquer, & qui ayant fini si heureusement sa campagne, retourna comblé de gloire à Constantinople.

Pendant ces expeditions, Martinusius, quoique sommé de joindre ses forces à celles des Turcs, ménagea sa neutralité; mais né-

cessité de fournir de grosses sommes & de grands convois à leur armée ; préferant de sacrifier les commoditez, plûtôt que le sang des Chrétiens au service des Infidéles. Ces grandes contributions épuiserent le Trésor Royal, & fatiguerent si fort les peuples, qu'il falut moderer les dépenses de la Cour. La Reine naturellement magnifique, en fut offensée. Au lieu d'entrer dans les malheurs des temps, elle n'écouta que son ressentiment & sa jalousie ; elle se plaignit hautement, que le Ministre, sous prétexte de ménagemens ne songeoit qu'à amasser de grands Trésors, pour usurper la souveraineté : elle le traita de Tiran, qui lui refusoit jusqu'au necessaire pour soutenir son rang de Reine. Quelques fortes raisons qu'employât le Régent pour justifier sa conduite, cette Princesse impe-

rieuse refusa de les entendre ; elle mit tout en usage pour perdre Martinusius. Voilà le premier pretexte dont quelques Historiens se sont servis, pour noircir la vie de ce grand homme ; ils ont raporté avec exageration les plaintes de la Reine, & ont passé sous silence les motifs qui obligerent le Régent de retrancher avec prudence les dépenses superfluës de la Cour. Enfin cette Princesse eut recours à Soliman ; elle lui envoya Jean Solenci, Seigneur des plus remarquables de sa Cour, pour lui porter ses plaintes & implorer sa protection. Tous les gens de bon sens condamnerent & condamneront toûjours une si fausse démarche. La prévention fit oublier à cette Princesse, qu'une des grandes oppositions à la recevoir en Transilvanie fut la crainte que dans ses inquietudes elle n'appellât les Infidéles

pour la soûtenir, qui ne demandoient que de pareils prétextes pour s'emparer du païs où ils pouvoient porter leurs armes. Mais ce qui la rendit inexcusable, elle étoit à l'entrée de la Pologne, où le Roy Sigismond son pere régnoit avec tant de gloire. Ce grand Prince après de signalées victoires, avoit refusé les Royaumes de Hongrie & de Dannemarc, n'ayant d'autre ambition que de gouverner en paix celui que son merite lui avoit acquis. Ses vertus, sur tout sa justice & sa réligion, l'avoient rendu recommandable chez tous les Rois & les peuples. Soliman avoit fait valoir à la Reine, comme un grand avantage, la proximité de la Transilvanie, des Etats d'un Prince si grand & si sage, dont les conseils & la protection lui seroient toûjours présens & infaillibles. Elle devoit donc, par

toutes sortes de raisons, s'adresser à lui, & ne pas douter qu'un Roy si juste ne fût entré dans les interêts d'une Reine, sa propre fille, contre l'ambition de son Ministre; mais cette Princesse ne vouloit pas un protecteur qui approfondît le sujet de ses plaintes; elle en voulut un qui entrât dans les sentimens de sa jalousie. Elle préfera donc la protection d'un Prince infidéle, son ennemi couvert, à celle d'un Prince Religieux, qui par les sentimens de la nature, lui eut été favorable, mais qui par ceux de la raison auroit condamné sa conduite.

Son Envoyé representa à Soliman; Que le Moine George « abusant de son ministére, op- « primoit la Reine; qu'il s'étoit « rendu maître absolu des affaires « & des finances; qu'il avoit levé « sur les peuples des sommes im- «

» menses, & n'en faisoit point » part à cette Princesse, ni au » Roy son fils, pour soûtenir » leur rang : qu'il ne songeoit » qu'à s'emparer de la Transilva- » nie, par ses intelligences avec » la maison d'Autriche; que dans » cette vûë il avoit refusé des » troupes à Sa Hautesse dans ses » dernieres campagnes en Hon- » grie; qu'enfin cette Princesse » avoit recours à sa juste & puis- » sante protection, contre la ty- » rannie de ce Moine avare & » ambitieux.

Soliman étoit trop politique pour ne pas profiter d'une occasion si favorable de faire sentir à la Reine, au Régent & aux peuples, qu'il les regardoit comme ses sujets. Il envoya ordre au Bacha de Bude de secourir la Reine de toutes ses forces, d'y joindre celles des Vaivodes de Moldavie & de Valaquie, & de

se saisir de George vif ou mort. Il dépêcha un Chiaoux en Transilvanie pour assûrer la Reyne de sa protection, avec des patentes pleines de menaces, & ordre de les publier après avoir mis tout en usage pour arrêter George.

Martinusius, qui avoit des intelligences jusques dans le cabinet de Soliman, eut avis de tous ces ordres, même avant le départ de celui qui devoit les porter. Il quitta la Cour de la Reine & se retira à Millembac: Il y fit entrer des troupes & des munitions; il en fit réparer les fortifications & la mit en état d'une longue défense. Cependant pour détourner de sa patrie les armes des Infidéles il fit representer à Soliman les veritables motifs qui faisoient agir la Reine, laquelle « n'écoutoit que des flateurs, & « les bas sentimens de sa jalousie; « sans attention à ses veritables «

» interêts, à ceux du Roy son fils
» & de la Province : que si Sa
» Hautesse vouloit aprofondir le
» sujet de ses plaintes, elle les
» trouveroit trop legeres pour
» être portées jusqu'à son Trô-
» ne : que les finances qu'on l'ac-
» cusoit d'avoir diverties à son
» profit, avoient été envoyées
» dans son Trésor, dans ses der-
» nieres expeditions en Hongrie;
» & qu'enfin il esperoit de sa ju-
» stice, qu'il le connoîtroit par
» les suites, Sujet fidéle & Mi-
» nistre desinteressé.

Tandis que Martinusius justifioit ainsi sa conduite, en homme de tête & de cœur, il prenoit ses mesures pour ne pas se laisser surprendre : il appella ses amis auprès de lui, gens de merite & de valeur : il prit à sa solde quatre mille Sekels, qui sont les peuples les plus belliqueux de la nation, qui lui étoient dévoüez,

mais à qui il ne laissa pas de se faire prêter serment. Il fit la levée d'autres bonnes troupes, & commença à se faire redouter. La Reine ne douta point qu'il ne fût bien informé de ce qu'elle méditoit pour le perdre; Elle crût qu'elle ne devoit point lui donner le temps de se rendre plus fort: elle écrivit au Bacha de Bude & aux deux Vaivodes, que selon les ordres du Grand Seigneur, ils ne perdissent pas de temps à venir à son secours, & ces Generaux se mirent en mouvement pour se rendre en Transilvanie. Petroviest inspiroit tous ces sentimens à la Reine. Il étoit parent du Roy, & par cette consideration, comme nous l'avons dit, Soliman l'avoit pourvû du Gouvernement de la ville & Comté de Temesvard, le plus grand & le plus important de la haute Hongre;

ſur la frontiere de la Tranſilvanie : il étoit le confident de la Reine, non par ſa capacité, ni par ſon experience, mais il entroit dans ſa jalouſie contre le crédit & l'autorité du Régent. Martinuſius qui ne conſideroit que le merite en faiſoit peu d'eſtime : Il ne le connoiſſoit capable que de prendre le mauvais parti, ſans avoir ni la prévoyance ni le courage pour le ſoûtenir. En un mot le mépris qu'il avoit pour ce Seigneur & pour ſes ſemblables, qu'on a voulu attribuer à ſon orgüeil, pendant ſa vie, a été après ſa mort une preuve de ſon diſcernement à bien juger du caractere des hommes.

Ce fut donc Petrovieſt qui inſpira à la Reine d'implorer le ſecours des Turcs, & en l'attendant de lever des troupes pour s'emparer des forteresſes que le

Régent avoit édifiées, & où il avoit mis des Commandans. Selon ce conseil cette Princesse fit assiéger les châteaux de Winitz & de Branchik. Petroviest de son côté, ayant levé huit mille hommes dans son Gouvernement, fut joint par Serpierre Vichi, le plus grand Seigneur des Ratiens, avec autres huit mille hommes, qui allerent de compagnie mettre le siége devant la forteresse de Sennat, dans le Diocése de Varadin.

Sennat étoit la plus forte place que Martinusius eut édifiée, pour couvrir le Comté de Varadin dont il étoit Seigneur en qualité d'Evêque. Il en avoit donné le Gouvernement à Gaspard Perousicki son proche parent, également brave & attaché, comme il le fit connoître par sa vigoureuse défense. Mais le Régent ne fut pas content d'arrê-

ter ſeulement tant de troupes devant cette place, il voulut les faire repentir de leur temerité: il fit appeller Thomas Varocs, dont il connoiſſoit l'experience & le courage, & lui donna la commiſſion de leur aller donner la chaſſe. Varocs ayant reçû tous les pouvoirs pour cette expedition ſe rend à Varadin, où Martinuſius, pour ainſi parler, étoit adoré; car quoique occupé des affaires de l'Etat, il n'avoit jamais négligé celles de ſon caractere; toûjours attentif aux beſoins temporels & ſpirituels de ſon Diocéſe, les peuples l'aimoient comme leur pere, & la Nobleſſe comme ſon protecteur. Varocs n'y eut pas plûtôt fait publier ſa commiſſion, que tous s'empreſſerent pour y répondre; il mit ſi promptement ſur pied les troupes ſuffiſantes pour ſon expedition, que les aſſiegeans

les eurent plûtôt sur les bras, qu'ils ne fussent avertis de leur marche. Ce Commandant envoya de bons espions reconnoître leur camp, leur nombre & leur discipline, & bien instruit qu'ils étoient sans défiance, il marche toute la nuit, met ses troupes en bataille avant la pointe du jour; au lever du Soleil il fait sonner la charge & donner de toutes parts: les ennemis surpris n'eurent pas le temps de se mettre en bataille; ils furent enfoncez, & chercherent leur salut dans la fuite, laissant deux mille morts sur la place, & quatre mille prisonniers; Petroviets & Serpiere Vichi furent des plus diligens à se sauver. Varocs poursuivit le dernier jusques dans son païs, & revint chargé de gloire & de dépoüilles, porter au Régent les nouvelles du succez: il en fut reçû avec toutes les mar-

ques d'estime, que meritoit sa bravoure & l'important service qu'il venoit de rendre. Cette expédition intimida la Reine, & lui fit lever le siege des autres places qu'elle tenoit resserrées.

Après que Martinusius eut mis Millembac en défense, il se retira à Mégest, non que cette place fut plus forte, mais plus voisine des Sekels, qui lui étoient attachez. La Reine voyant ses mesures inutiles pour l'abattre, fut conseillée de faire publier les patentes de Soliman; » elles portoient: Que Sa Hau-» tesse, bien informée des mal-» versations de George Marti-» nusius, le déclaroit criminel » d'Etat, le privoit de toutes ses » charges, emplois & dignitez; » ordonnoit aux Grands & aux » peuples, sous peine de son in-» dignation de le poursuivre jus-» qu'à la mort, comme un traî-

tre & un voleur, & que s'ils «
retardoient d'executer ses or- «
dres, il porteroit le fer & le «
feu dans leur païs. «

Quand la Reine auroit consulté ses plus grands ennemis, pour se détruire elle-même, & aliener tous les peuples, elle n'auroit pû prendre de plus sûres mesures. Quand les Transilvains entendirent ces ordres & ces menaces, comme rien ne leur est plus odieux que la domination des Infidéles, ils rappellérent le bon sens de leur premiere déliberation, de ne point recevoir cette Princesse, crainte des malheurs qui les menaçoient: ils la regardérent comme d'intelligence avec l'Empereur des Turcs, pour les réduire à l'esclavage; ils ranimerent leur courage & l'amour de la liberté: ils abandonnerent la Reine, qui n'avoit pour conseil que des lâches & des

flatteurs ; ils mépriserent hautement les ordres de Soliman ; & jusqu'aux Ratiens, qui venoient de faire la guerre au Regent, tous s'empresserent de lui offrir leurs biens & leurs vies, pour défendre sa personne, soutenir son autorité, & en même temps leur liberté & leur Religion. La Reine abandonnée, reconnut, mais trop tard, les fautes que sa passion lui avoit fait faire ; elelle commença à craindre le peuple justement irrité : elle fait partir en diligence le Chiaoux pour Bude, afin de presser le secours du Bacha & des deux Vaivodes, qu'elle s'imaginoit ne pouvoir venir assez tôt.

Par tout ce que nous venons de dire, rapporté par les Historiens mêmes, qui pour diminuer le merite du Regent, ont fait de grands éloges de cette Reine, nous voyons combien leur juge-

ment a été injuste, & leurs réflexions malignes. Elizabeth étoit veritablement une belle Princesse, élevée dans tous les sentimens de gloire & de vertu; elle avoit le cœur grand, l'esprit vif, même cultivé par les belles lettres; mais pour son repos il eut été à souhaiter qu'elle eût eu plus de solidité & moins d'ambition. Aussi le Roy son mari qui connoissoit sa portée, n'avoit pas voulu lui confier le gouvernement de l'Etat, ni la tutéle de son fils; ce que nous allons voir fera encore mieux connoître son caractere.

Martinusius ponctuellement informé de toutes ses démarches, jugea qu'il étoit temps de prévenir les malheurs qui menaçoient la Province & la Reine même. Il marche avec son armée à Veissembourg, où cette Princesse s'étoit retirée avec ses trou-

pes, en attendant le secours des Turcs. Il pouvoit d'abord emporter la place, mais il avoit le cœur trop grand pour profiter de ses avantages; il étoit bien éloigné de vouloir oprimer une femme, épouse de son Roy, qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs; il se contenta donc de venir camper devant la ville, pour montrer seulement à la Reine qu'il étoit en état de faire repentir ceux qui lui avoient inspiré de si mauvais conseils; il fit même sçavoir à cette Princesse, « qu'il ne tiendroit qu'à elle de « pacifier tous ces troubles, qu'« elle avoit excité, sans y bien « penser; qu'elle pouvoit rentrer « dans le même pouvoir & la même « tranquillité dont elle avoit « joüi jusqu'alors. La Reine s'estima heureuse de telles propositions, elle se voyoit abandonnée de ses sujets, & quand

elle auroit pû compter sur le secours des Turcs, bien loin d'apuyer son autorité, elle alloit achever de soûlever le Royaume, elle entra donc avec empressement en négociation.

Comme les pourparlers durérent quelques jours, & que l'armée demeuroit dans l'inaction, les Sekels commencerent à murmurer, prennent les armes & se mettent sous leurs enseignes. Le Régent averti de cette revolte, monte à cheval & va droit à ces mutins. Leurs Capitaines s'avancerent au devant de lui pour l'assurer : que ce n'étoit « ni faute de cœur, ni manque « de fidélité qu'ils étoient mé- « contens ; mais que de si braves « gens s'enuyoient de rester les « bras croisez devant une place, « qu'ils s'obligeoient d'emporter « à leur premiere attaque; qu'il n'a- « voit qu'à leur commander & «

» qu'il connoîtroit leur attache-
» ment par leur obéissance & par
» leur courage.

Lorsque Martinusius les eut entendus, il entre au milieu de leurs bataillons, & avec son air majestueux & son éloquence naturelle, il leur parla de la sorte.
» Je n'ai jamais douté, mes chers
» amis, ni de vôtre fidélité ni de
» vôtre courage. Vous sçavez a-
» vec quelle confiance j'ai toû-
» jours compté sur vous. Si nous
» avions à combattre les Infidé-
» les, ou des ennemis étrangers,
» vous m'auriez vû marcher à vô-
» tre tête; mais à qui avons-nous
» à faire aujourd'hui? à une fem-
» me foible qu'il feroit honteux
» de réduire par la force, & qu'il
» est de la prudence de ramener
» par la raison. Considerez que
» son fils est vôtre Roy, que la
» foiblesse de son âge doit être
» respectée & soûtenuë par nôtre
fidé-

fidelité. Sans ces considerations « vous seriez déja maître de la « Ville : mais cette conquête « nous seroit-elle glorieuse ? non, « mes chers amis, les Turcs at- « tentifs & en chemin pour por- « ter leurs armes dans vôtre païs « & vous réduire à l'esclavage, « en prendroient un juste pretex- « te de vous assaillir de toutes « parts, pour venger une condui- « te indigne de gens de cœur. « La Reine rentrée dans elle-mê- « me, souhaite de pacifier les « troubles, que ses mauvais con- « seils ont excité ; nous som- « mes en traité pour vôtre sûre- « té & vôtre repos, dans peu de « jours il sera conclu, & je vous « jure de n'oublier jamais des a- « mis si fidéles & si braves, dont « la seule presence a fait trem- « bler nos ennemis. Ce discours animé & sincére pacifia tout d'un coup le tumulte. Les Sekels mi

rent bas les armes & s'écrierent, » qu'ils étoient prêts de mourir » plûtôt sur la place que d'aban- » donner un Géneral si digne de » les commander. La Reine informée de l'ardeur de ces troupes & de la grande moderation du Regent, se hâta de conclure son traité, qui fut publié deux jours après, & dont le principal » article étoit ; Que la Reine dé- » claroit que par de mauvais con- » seils, elle avoit conçû des soup- » çons injustes contre la probité » de Martinusius : mais qu'elle » reconnoissoit avoir été surpri- » se ; qu'elle rendoit justice à sa » fidélité & à son zéle, & qu'el- » le s'obligeoit de rendre le mê- » me témoignage à Soliman mê- » me. Après cette reconciliation solemnelle, Martinusius récompensa liberalement ses troupes & les renvoya joüir du repos dans e urs maisons.

La Reine ne fut pas plûtôt sortie de ce mauvais pas, qu'elle tomba dans un autre, dont il lui sembla bien plus difficile de se retirer. Le Bacha de Bude & les deux Vaivodes, lui donnerent avis; qu'ils étoient sur le point « d'entrer en Transilvanie avec « toutes leurs forces; que pour « affoiblir celles de son ennemi, " l'obligeant de les diviser, ils " l'attaqueroient par trois en- " droits differens, & qu'elle ne " devoit pas douter qu'ils ne ré- " duisissent à sa discretion, ce " Moine avare & ambitieux. Ces " nouvelles allarmerent la Reine; elle voyoit les fâcheuses suites d'un secours inutile & dangereux, dont le bruit seul avoit soûlevé les peuples. Enfin elle eut recours au Régent pour l'aider à détourner cet orage par des présens & des remontrances. Quelques Historiens ont écrit,

que Martinusius avoit répondu;
„ Que c'étoit à ceux qui avoient
„ appellé les Turcs à les ren-
„ voyer ; qu'il s'en mettoit peu
„ en peine , & que pour des
„ présens il n'en faisoit qu'aux
„ Princes Chrétiens , & non aux
„ Infidéles. Mais ce qui est con-
firmé par tous les Ecrivains, est
que de concert avec la Reine ,
il envoya des Députez au devant
de ces Géneraux avec des pré-
sens , pour les informer de leur
accommodement , & que leurs
secours n'étant plus necessaires ,
ils ne devoient pas se donner la
peine d'une plus longue marche.
Mais le Bacha & les Vaivodes
„ répondirent ; qu'il étoit de leur
„ honneur d'entrer en Transil-
„ vanie , où ils avoient été ap-
„ pellez avec tant d'instances ;
„ que lorsqu'ils auroient recon-
„ nu par eux-mêmes l'état des
„ affaires, ils en retireroient leurs

troupes, selon les ordres du "
Grand Seigneur. "

Il n'en faloit pas davantage pour animer le Regent: c'étoit dans ces occasions pressentes qu'il faisoit paroître la grandeur de son courage, & la prudence de sa conduite. Il appella ses amis, ordonne à ses Capitaines de le venir joindre à Millembac avec toutes les troupes qu'ils pourroient mettre sur pied; en deux matins il assembla une armée de cinquante mille hommes. Etant bien informé que les deux Vaivodes venoient chacun du côté de leur païs, pour entrer en Transilvanie, il fait marcher Quendi Ferens, Seigneur illustre par sa naissance & par sa valeur, au devant du Vaivode de Valaquie; il lui donne quatre mille hommes de troupes d'élite, avec des commissions pour augmenter ce nombre dans sa marche, & toutes les instruc-

tions necéssaires pour une heureusce xpedition.

Quendi marche en diligence, & joint les ennemis au delà des montagnes, prêts à passer les défilez qui ouvrent l'entrée de la Transilvanie de ce côté-là. Il met ses troupes en bataille, forme un grand front des meilleures, & pour les faire paroître plus nombreuses, il place les autres sur les hauteurs, qu'il avoit à dos, avec ordre de descendre en plusieurs files, comme pour former de nouveaux rangs derriere celles qui étoient de front, avec ordre que d'abord qu'elles seroient descenduës, de remonter sur les mêmes hauteurs par des défilez & des chemins couverts, & de descendre & remonter toûjours de la sorte, & par ce mouvement continuel faire croire aux ennemis que c'étoit toûjours de nouvelles trou-

pes qui lui arrivoient. A la pointe du jour il fait avancer le front de sa bataille, & les troupes qui étoient sur les hauteurs, recommencent leur mouvement de circulation. Le Vaivode l'ayant observé donne dans le piege, il ne douta point que ce ne fut le corps de toute l'armée de la Transilvanie qui venoit se joindre à son avant-garde, & ce qu'il redoutoit le plus, que le Moine George les commandoit en personne. Outre ce stratagême, Quendi en employa un autre qui lui réüssit également : c'est qu'il avoit presque autant de tambours & de trompettes que de soldats, il les distribua en differens endroits dans la plaine, sur les hauteurs & dans les defilez : il fit sonner la charge de tous côtez & marcher fiérement aux ennemis. A cette marche & à ce bruit, qui re-

tentissoit de toutes parts, le Vaivode saisi de crainte, se crût perdu, & ne put le cacher, ce qui fit perdre courage à son armée, elle commença à se débander & à prendre lâchement la fuite, quoique de quatre contre un : Quendi anime les siens à charger les ennemis, ce qui fut fait avec tant de chaleur, qu'il y en eut cinq mille mis sur la place, autant de prisonniers, avec le gain de tous les drapeaux, de l'artillerie & des bagages. Tant il est vrai qu'un Géneral est l'ame de son armée & qu'il y inspire ou sa crainte ou son courage.

Cependant le Bacha de Bude arriva sur les rives du Merisc, qu'il étoit obligé de passer, & posa son camp à Deve, Château scitué avantageusement pour son passage. Martinusius en ayant été averti par ses espions, part

en diligence de Millembac, & vient au devant du Bacha à grandes journées. Il avoit fait passer le brave Thomas Varocs du côté de la riviere où les Turcs étoient campez, pour assembler des troupes dans son Comté de Varadin, avec ordre d'attaquer l'atriere garde des ennemis, quand la tête auroit passé, & seroit séparée par le fleuve. Le Capitaine Turchi avoit ordre de le joindre avec de la Cavalerie; mais qui avant sa jonction, s'étant avancé avec un détachement de ses troupes, pour voir la contenance des ennemis, rencontra un gros de leur Cavalerie qui battoit l'estrade; l'attaque avec vigueur, le met en fuite & trois cens sur la place. Les fuyards se rendent à leur camp à toutes jambes, & pour justifier leur lâcheté, ils font la Cavalerie qui les avoit

attaquez, dix fois plus grosse qu'elle n'étoit. Dans ce même temps le Bacha apprit la défaite du Vaivode de Valaquie, par une puissante armée ; comme il étoit homme de guerre, il se repentit de sa fierté, il comprit qu'il avoit affaire à un Géneral d'un grand cœur, & d'une grande experience ; enfin après de sérieuses reflexions, il prit le parti de la retraite. Il décampa la nuit avec tant de diligence, qu'il fit autant de chemin en l'espace d'un jour pour se retirer, qu'il en avoit fait en six à venir.

Les affaires ne se passerent pas si heureusement du côté du Vaivode de Moldavie. Il eut l'honneur d'entrer en Transilvanie, & s'il fut obligé d'en sortir avec la même diligence, ce ne fut qu'après de grands dommages ; mais ceux qui les

souffrirent les meritoient, pour n'avoir pas suivi les ordres de leur General. Voici comment les choses se passerent.

Le Régent avoit ordonné aux Sekels de mettre leur païs à couvert de l'irruption du Moldave, qu'il avoit prévûë ; ce qu'ils pouvoient faire avec peu de troupes, en défendant quelques détroits difficiles des montagnes ; par lesquels ils devoient necessairement entrer. Mais ces peuples, qui de pere en fils conservent une haine hereditaire contre les Saxons, qu'ils prétendent les avoir chassez de leur païs depuis plusieurs siécles, & étant obligez à passer du long de ces terres pour aller occuper les détroits qui leur étoient marquez ; la demangeaison les prit, se voyant armez, de satisfaire leur ancien ressentiment. Ils commen-

cerent à piller la campagne, & prennent tant de goût à butiner, qu'ils s'éloignent de leur route, pendant que le Moldave ne trouvant aucune resistance, entre dans leur païs & y met tout à feu & au pillage. Le Régent informé de cette irruption, y marcha en diligence; mais le Moldave se retira de même chargé de butin. Ainsi par un juste châtiment, les Sekels étoient punis par leurs ennemis, des ravages injustes où ils s'étoient portez contre leurs voisins.

Après de si promptes & si importantes expeditions, Martinusius couvert de gloire, fut reçû en triomphe à Albe-Julie; la Reine le combla d'éloges, & lui donna de nouvelles assurances de conserver une intelligence parfaite. Enfin cette Princes-

se informa Soliman comment toutes choses s'étoient passées ; elle justifia le Régent des accusations dont elle l'avoit chargé, ayant trop légerement suivi de mauvais conseils. Le Sultan sur ces lettres, & les avis qu'on lui avoit donné d'ailleurs, n'approuva point la conduite du Bacha de Bude : il en conçût plus d'estime pour Martinusius, & par une politique rafinée, pour conserver les apparences d'une domination absoluë, il envoya aux Transilvains de nouvelles Patentes, par lesquelles il leur faisoit sçavoir. Que mieux informé de la sa- « ge conduite de George Mar- « tinusius, tuteur du jeune Roy, « il le rétablissoit dans toutes ses « charges, emplois & dignitez : « qu'il lui donnoit son amitié ; « ordonnoit aux Grands & aux « peuples de lui obeïr comme à «

» lui-même, avec commande-
» ment de publier par tout les
» Patentes qu'il envoyoit à cet
« effet.



SOMMAIRE DU LIV. IV.

Le Regent part pour Varadin. La Reine renouvelle sa jalousie, & ménage un soulevement contre lui. Le Regent en est averti, & conclut un traité avec Ferdinand. La Reine convoque les Etats. Le Régent s'y rend. Sa presence dissipe cette Assemblée. La Reine fuit à Veissembourg. Le Regent la suit; elle se retire à Millembac, & le Regent assiege Veissembourg, qui se rend. Le Regent renvoye à la Reine tous ses effets à Millembac, & va droit à cette place. Il ne demande à la Reine qu'une conference. Discours du Regent à cette Princesse. Ses raisons pour éxecuter le traité avec Ferdinand. La Reine s'y oppose. Castaldo General de Ferdinand entre en Transilvanie. Il assiege le

château de Dalmen. Le Regent le reçoit & va conferer avec lui. Caractere de Castaldo artificieux & interessé. Le Regent exhorte la Reine à executer le traité, mais d'être ferme sur les conditions. Il la porte à rendre le château de Dalmen. Il lui conseille de ne point remetre la Couronne que Ferdinand n'ait éxecuté le traité. La Reine informe Castaldo de ces conseils. Castaldo en profite pour rendre le Régent suspect & profiter de sa ruine. Le Regent fait ratifier son traité. Il rejette un associé au Gouvernement. Il est nommé à l'Archevêché de Strigonie. La Reine remet la Couronne. On fait les fiançailles du Roy, avec la Princesse Jeanne fille de Ferdinand. Départ de la Reine pour Cassovie. Le Regent l'accompagne jusques sur la frontiere ; il s'en separe à regret. Il

donne une grosse femme à ses Officiers. Un Chiaoux vient demander le tribut, le Regent, de concert avec Castaldo, le fait payer. Castaldo fait entendre à Ferdinand que le Regent est d'intelligence avec les Infidéles. Ce Prince prend résolution de s'en défaire.

LIVRE QUATRIE'ME.

APrès tant d'orages dissipez, tant de glorieuses victoires & une si heureuse reconciliation, la Transilvanie devoit joüir d'une longue & profonde paix. Effectivement la Reine paroissoit fort tranquille & satisfaite des actions & de la conduite de Martinusius. Depuis ces grands témoignages qu'elle avoit rendu de sa probité, elle avoit toûjours agi avec les marques d'une intelligence parfaite. Sur de si belles apparences, le Regent persuadé

que cette Princesse étoit entierement revenuë de ses préventions & de sa jalousie ; qu'elle n'étoit plus capable d'écouter ces mauvais conseils qui l'avoient portée au bord du précipice, ne fit pas difficulté de lui laisser le Gouvernement, & de quitter pour quelque temps les fonctions du ministere, pour remplir celles d'Evêque. Dans ce dessein il fit ses adieux à la Reine & partit pour Varadin, afin de connoître & régler par lui-même les affaires de son Diocése. Incapable de dissimulation & de feinte, il avoit jugé par ses dispositions, de celles de la Reine. Mais il ne fut pas plûtôt éloigné que ce desir violent de regner seule, se reveilla dans le cœur de cette Princesse ; elle découvrit plus que jamais la haine qu'elle portoit au Régent, impatiente de partager l'autorité sou-

veraine. Elle lui avoit rendu justice quand elle avoit suivi les lumieres de sa raison, mais elle oublia ces bons sentimens quand elle n'écouta que sa jalousie. Ces orages dissipez, ces glorieuses victoires, quoi qu'à l'avantage du Roy son fils, se presenterent à son esprit comme autant de sujets qui fortifioient l'autorité du Régent, & autant de degrez qui l'élevoient au dessus d'elle. Par ces considerations elle reprit le dessein de le perdre sûrement, pour établir sa domination absoluë. Dans cette vûë elle commença à ménager les esprits, à flatter les Grands, pour les porter à depoüiller le Régent de ses emplois & s'opposer à son retour, même par la force des armes; elle leur fit entendre; qu'il « étoit honteux à tant de per- « sonnes illustres, dignes par leur « naissance & par leur merite «

» d'avoir part au Gouvernement,
» d'être cependant assujettis à
» celui d'un Moine : qu'ils de-
» voient secoüer ce joug inju-
» rieux, & ne reconnoître que
» l'autorité de leur Roy : & com-
» me à son bas âge, il ne pouvoit
» regner par lui-même, quand el-
» le seroit à leur tête & agiroit
» par leurs conseils, elle ne man-
» queroit ni de force ni de pru-
» dence pour soûtenir le poids
» de la Couronne. Qu'ainsi il é-
» toit également de leur honneur
» & de leur interêt, de secon-
» der le genereux dessein qu'elle
» avoit formé de les délivrer & de
» se délivrer elle-même de l'op-
» pression de ce Moine, qui n'a-
» voit ni foi ni parole ; attentif
» seulement à remplir son ambi-
» tion & son avarice. Ces remon-
trances firent impression : Le de-
sir de se rendre necessaires & d'a-
voir part à la faveur, entra dou-

cement dans le cœur de la plûpart de ces Seigneurs. Ils se croyoient méprisez par le Ministre & négligez dans les emplois, parce qu'il regardoit moins la naissance que le merite. Ils prirent donc soin de répandre des bruits, pour le rendre odieux; qu'il étoit même necessaire, pour le bien de l'Etat, de lever des troupes, pour s'en défaire sans retour, tandis qu'il étoit hors de la Province, desarmé & sans défiance.

Martinusius avoit trop d'amis pour n'être pas d'abord informé de cette conjuration & de toutes ses circonstances. Quoiqu'il fut seur de l'attachement des Grands de valeur & de merite, & de l'amour des peuples, par sa justice & la douceur de son administration : cependant il ne put apprendre ces nouveaux troubles sans en être vivement tou-

ché : il en comprit d'abord toutes les ſuires funeſtes : il ſçavoit que Petroviets, de concert avec la Reine, entretenoit de grandes intelligences à la Porte : qu'il y avoit fait entendre que cette Princeſſe n'avoit conſenti à un accommodement, que par neceſſité, & par force ; qu'elle avoit plus beſoin que jamais de la protection de Sa Hauteſſe pour ſe délivrer de la tyrannie d'un Miniſtre dur & ambitieux. Il conſideroit que quand il pourroit prévenir des deſſeins ſi pernicieux & ſi mal concertez, la Reine n'en viendroit encore qu'à quelque accommodement ſimulé, ſous pretexte qu'elle y auroit été forcée, & qu'enfin il ſeroit toûjours impoſſible de fixer les accez de ſa jalouſie & de ſa haine. Que cependant Soliman ne demandoit qu'un pretexte ſpecieux, pour envoyer de plus grandes

forces en Transilvanie, & même, selon sa conduite ordinaire, d'y marcher en personne, pour réparer le mauvais succez que ses Lieutenans y avoient eu : que ce Prince politique & ambitieux, avoit toûjours traité le Roy & la Reine comme ses vassaux, & les peuples comme ses sujets ; qu'il regardoit la Transilvanie & ses dépendances, comme unies à son domaine, dont il pouvoit disposer à sa discretion : qu'il y avoit encore juste sujet de craindre qu'après avoir suivi, devant Bude, le conseil moderé de Rustan Bassa, il ne suivît maintenant celui du Bacha de Bellegrade, qui étoit de s'assûrer du Roy & de la Reine, sous pretexte de les proteger, & de faire arrêter les Grands & les Ministres, pour prévenir les revoltes : & qu'ainsi il auroit la douleur de voir le Roy son Mineur dépoüillé, &

une si grande & si riche Province au pouvoir des Infideles, au prejudice des Royaumes Chrétiens: Que Soliman, pour colorer cette usurpation, seroit liberal de Patentes, pour déclarer qu'il restituëroit au Roy tout le Royaume, quand il seroit en âge de le gouverner; mais quand même il seroit assez magnanime pour en avoir l'intention, les évenemens humains étoient trop incertains pour se flatter de ces esperances éloignées. Qu'il étoit donc necessaire, dans les conjonctures presentes, de prendre de justes mesures pour assûrer la liberté des peuples, pouvoir resister aux efforts des Infidéles & procurer au Roy son mineur, un établissement solide, & convenable à son rang & à sa naissance, sans oublier les interêts de la Reine, malgré l'aveuglement de sa passion: mais que pour finir

nir heureusement des desseins si importans, qui feroient l'attention de toute l'Europe, il étoit absolument necessaire de joindre aux forces de la Transilvanie, un secours assez prompt & assez puissant : que son honneur, son devoir & sa Religion l'y obligeoient.

Il y avoit long-temps que prévoyant ces révolutions, il s'étoit oûvert à André Batori ; il l'estimoit pour ses vertus & son courage ; outre le credit que lui donnoit sa naissance, il connoissoit son zéle pour la Religion, & son attachement au bien de la patrie. Ces deux grands hommes, de concert, avoient jugé à propos d'entretenir les esperances de la maison d'Autriche, & d'écouter ses propositions, pour en profiter selon les conjonctures & les évenemens. Ferdinand avoit donné ses ordres & ses pouvoirs au

Comte de Salms, son Commandant en Hongrie, & à Paul Istuanfi, un de ses Conseillers d'Etat, pour conclure un accommodement. Les conferences en avoient été tenuës dans la ville de Batori; on y avoit traité des dédommagemens convenables au Roy, à la Reine sa mere, des interêts du Royaume & de ses Ministres. Mais avant que ce traité fût arrêté, la mort du Comte de Salms avoit interrompu ce projet. Le Régent dans les conjonctûres présentes en connut la necessité. Il envoya un Gentilhomme de confiance à Ferdinand pour le conclure, promettant de le faire ratifier par les Etats generaux, le priant de lui envoyer des troupes commandées par un General habile, avec lequel il pût agir d'intelligence, pour les affaires de la guerre & de l'Etat.

Ferdinand s'empressa de profiter d'une occasion si favorable, pour rétablir ses affaires en Hongrie ; il répondit au Régent par de grandes loüanges, de fortes assûrances de son estime & de sa confiance ; lui donna parole d'executer ponctuellement les conditions du traité. Il lui envoya en même temps mille chevaux payez pour quatre mois, & quelques pieces d'artillerie, l'assûrant qu'ils seroient suivis dans peu par un plus grand nombre, commandez par un Géneral tel qu'il le pouvoit souhaiter, qui n'agiroit que par ses ordres.

La Reine cependant eut nouvelles de cette négociation ; elle voulut en prevenir l'execution en avançant la perte du Ministre. Elle couvoqua les Etats Géneraux à Agnetzin, ville peuplée mais peu forte. Là elle esperoit par sa présence, & le nombre de

ſes Partiſans, d'y faire conclure la dépoſition du Miniſtre, & de ſoûlever la Province contre lui. Martinuſius en eut auſſi-tôt avis. Il envoye ordre à ſes amis de ſe mettre en état de le joindre bien accompagnez, & part en même temps de Varadin pour ſe trouver à l'ouverture de ces Etats célebres.

Comme il avançoit en diligence, il lui arriva une aventure qui faillit à rompre ſes meſures, & ſeconder les deſſeins de la Reine; traverſant un torrent ſon caroſſe verſa, il eut beſoin de toute ſa vigueur & du ſecours de ſes gens pour le tirer d'un ſi grand danger. Ceux qui l'accompagnoient en prirent un mauvais augure du ſuccez de ſon voyage, & voulurent lui perſuader de revenir ſur ſes pas; mais comme il avoit l'eſprit & le cœur au deſſus de ces craintes ſuperſti-

tieuses, il leur répondit en riant; Que sa destinée étoit conduite « dans le Ciel sur un char dont « la rouë étoit sûre, & le con- « ducteur infaillible. Il arriva à « Agnetzin avec tant de promptitude & de secret, que son arrivée inprevûë étonna tout le monde, sa presence dissipa cette grande assemblée, comme le soleil dissipe ces legers broüillards que la fraîcheur de la nuit forme sur la surface de la terre. La crainte saisit tous ces Seigneurs qui s'y étoient rendus; la Reine alarmée se retira à Veissembourg; elle avoit mis dans cette place la Couronne, les ornemens Royaux & ses plus riches effets; le Régent la suivit de si près que cette Princesse ne se croyant pas en sûreté dans cette place, alla s'enfermer dans Millembac. Mais elle n'eut pas le temps d'en retirer ses meubles; elle laissa Pe-

troviets pour les garder avec des troupes. Cependant le Régent arriva devant Veissembourg, & apprit le départ de la Reine de cette ville. Il envoya ordre aux Magistrats de lui ouvrir les portes, sous peine d'être condamnez & punis comme rebelles. Les Magistrats répondirent, qu'ils n'étoient pas les maîtres dans la place, que la Reine y avoit mis des troupes & un Commandant qui s'étoient emparez des portes ; qu'à leur égard ils seroient toûjours disposéz à obéïr à ses ordres. Martinusius envoye sommer Petroviets de mettre bas les armes, de sortir de la Ville avec ses troupes, sous peine d'être déclaré coupable de fomenter une guerre civile. Petroviets lui répondit qu'il tenoit cette place par l'ordre de la Reine, qu'il ne connoissoit point d'autre autorité legitime, & qu'il n'oublieroit

rien pour la soûtenir & pour se défendre. Il n'en falloit pas davantage pour mettre le Regent en action ; il fait investir la place, & la fait battre de deux côtez ; il ouvre deux grandes brêches & se dispose à monter à l'assaut. Petroviets se voyant sur le point d'être emporté, demande au Regent d'informer la Reine de l'extrêmité où il se trouvoit réduit. Comme Martinusius n'avoit intention que d'humilier & non de perdre ce Seigneur, & en même temps de faire rentrer la Reine dans elle même, il accorda à ce Commandant d'envoyer à cette Princesse & de recevoir sa réponse. L'Envoyé ne fut pas longtemps à la porter, ce fut un ordre à Petroviets de se rendre, comme il le souhaitoit, pour ne pas être exposé à soutenir un assaut, de tâcher de sortir avec honneur, & de pouvoir obtenir

de retirer & conduire avec lui les meubles de la couronne, en ſureté. Petroviets fit ſçavoir auſ-ſi-tôt au Régent les intentions de la Reine, & quoi qu'il pût ſe prévaloir de ſes avantages, & que ſes troupes y fuſſent portées, non ſeulement il conſentit ſur le champ à tout ce que la Reine ſouhaitoit; mais il offrit de fournir toutes les voitures neceſſaires pour tranſporter tout ce qui ſeroit à ſa bienſeance: il fit encore plus, pour ôter toute défiance à Petroviets, il ordonna à ſon armée de s'éloigner de la Ville, & laiſſer à ce Commandant toute la liberté d'en ſortir & de ſe retirer ſans crainte. Enſuite Martinuſius entra dans la Ville, non comme conquerant, mais comme le protecteur de la patrie, & le défenſeur de la liberté. C'eſt ce qu'il fit entendre aux Magiſtrats & aux habitans

avec son air majestueux & sincere : sur tout il les exhorta à ne point se laisser surprendre à ces sollicitations dangereuses, qui ne tendoient qu'à troubler la tranquilité publique, pour les opprimer plus facilement. Après avoir rassuré Veissembourg il marche à Millembac ; la Reine plus alarmée, envoye au devant pour sçavoir ses intentions. Le Régent lui fit réponse. Qu'il « devroit lui demander les au- « teurs des mauvais conseils qu'- « elle n'avoit pû s'empêcher de « suivre, pour être punis exem- « plairement, comme perturba- « teurs du repos public ; mais « que ses desseins ne tendoient « qu'à une conference ; Que c'é- « toit ce qui l'avoit fait revenir ; « que si Sa Majesté avoit voulu « rester à Agnetzin, elle auroit « eu sujet d'être satisfaite : loin « d'agir contre ses interêts & ceux «

» du Roy, il n'avoit armé que
» pour les soûtenir ; qu'il ne lui
» demandoit qu'une conference
» tranquille pour terminer une
» bonne fois tous leurs differens,
» lever ses défiances, & affer-
» mir le repos du Royaume. A
cette réponse la Reine se rassûra, & accepta de tout son cœur cette proposition. Martinusius entra dans Millembac & se rendit chez la Reine, à laquelle il s'expliqua de la sorte.

» Il est aisé de comprendre, Ma-
» dame, que l'autorité que je
» partage, fait le sujet de vos
» inquietudes, vous regardez mon
» rang comme une usurpation ;
» mais si vous rappellez les der-
» nieres volontez du feu Roy vô-
» tre époux, vous conviendrez
» que je serois indigne de la con-
» fiance dont il m'a honoré pen-
» dant sa vie, si j'abandonnois
» les interêts du Roy son fils a-

près sa mort. Il a bien voulu « m'en faire tuteur, & me donner « avec vous l'administration du « Royaume, cependant oubliant « les dispositions d'un Roy si sa- « ge, vous n'avez écouté que le « desir de regner seule, & pour « le satisfaire vous avez risqué « de tout perdre. Vous avez pré- « tendu me priver de tous mes « emplois; comme s'ils dépen- « doient de vous, & que je n'y « fusse pas autorisé par une puis- « sance superieure: J'ai soûtenu « cette autorité qui m'a été don- « née à si bon titre, & je la soû- « tiendrai toûjours; mais je ne « suis que trop convaincu qu'elle « vous sera toûjours intolerable. « De cette difference de senti- « miens sont nées ces discordes & « ces guerres civiles, qui en di- « visant le Royaume, en alterent « la tranquillité, & en minent « les forces. Cependant la Tran- «

» silvanie est entre deux puissan-
» ces infiniment plus grandes, &
» également interessées à s'en
» emparer. Il faut necessairement
» ou que la maison d'Autriche,
» ou que celle des Othomans
» l'emporte ; il est donc de la
» prudence & de la bonne poli-
» tique de s'unir à l'une des deux,
» pour s'opposer à l'autre ; afin
» que cette Province ne devien-
» ne pas le théatre de la guerre
» la plus cruelle. Vous êtes, Ma-
» dame, trop jalouse de vôtre
» gloire, pour balancer dans le
» parti que vous avez à prendre.
» Tous les Princes Chrétiens ont
» les yeux sur vous, vôtre mé-
» moire leur seroit odieuse, si
» vous préferiez la protection de
» l'Empereur des Turcs, à celle
» du Roy des Romains. Mais ou-
» tre une raison si forte, vous
» n'ignorez pas les droits que ce
» Prince prétend sur ce Royau-

me; vous sçavez, Madame, « que vous n'avez rien oublié « pour le lui remettre, & si je « m'y suis opposé dans ce temps, « ce n'étoit que par l'esperance de « conserver la Couronne au Roy « vôtre fils: mais n'étant pas en « âge de maintenir son élection, « & nos forces diminuant par ces « divisions & vos défiances, il « faut lui donner un juste & puis« sant protecteur dans la per- « sonne du Roy des Romains, « qui pour cet effet a mis sur « pied de bonnes troupes, sous « un Géneral de réputation, ca- « pable de défendre cette Provin- « ce contre les efforts des Infi- « déles. De ma part j'ai pris mes « mesures pour le recevoir; « de la vôtre, Madame, mé- « nagez vos interêts. Ferdi- « nand est un Roy trop sage & « trop religieux pour manquer à « remplir les conditions où il s'est «

» engagé pour vos avantages. Je
» tiendrai la main à leur execu-
» tion de tout mon pouvoir, &
» je vous jure que jusqu'à leur
» entiere accomplissement, il n'é-
» tablira point son autorité, au
» préjudice de la vôtre & de cel-
» le du Roy vôtre fils.

La Reine frapée de ce discours, auquel elle ne s'attendoit pas, répondit seulement, qu'elle y feroit attention & ensuite déclareroit son sentiment. Elle assembla son Conseil, où il fut résolu, de refuser absolument les propositions & de s'opposer à l'entrée de l'armée de Ferdinand. La Reine aussi-tôt envoya ordre aux Gouverneurs des forteresses qui étoient sur la frontiere de défendre les passages de tout leur pouvoir.

Cependant Ferdinand n'avoit point perdu de temps, il avoit informé l'Empereur Charles des

circonstances favorables de se rendre maître de la Transilvanie; non seulement il lui demanda un secours de troupes, mais encore un Géneral capable, qui outre son experience pour la guerre, eut de l'habileté pour les affaires d'Etat. L'Empereur assembla son Conseil, & de l'avis du Duc d'Albe, du Marquis de Pescaire, de Ferdinand de Cordouë & de l'Evêque d'Arras, ses principaux Conseillers, il choisit pour cet emploi; Jean Castaldo, depuis peu fait Marquis de Cassano, en récompense de ses services. Il avoit exercé la charge de Maréchal de Camp, avec réputation, dans les guerres d'Italie & d'Allemagne. L'Empereur & les Seigneurs de la Cour firent à ce nouveau Géneral présent d'armes & de chevaux, n'étant pas d'ailleurs fort accommodé. Il se rendit à

Vienne & fut reçû par Ferdinand avec toutes les marques d'estime; là il eut plusieurs conferences sur les moyens de bien executer cette expedition; il se fit exactement instruire du caractere & des actions de Martinusius, avec lequel il devoit agir d'intelligence, mais avec beaucoup de précaution. On lui assigna huit mille ducats par an pour servir en qualité de Lieutenant Géneral du Roy des Romains en Transilvanie, Croatie & Dalmatie. Il partit de Vien-
1551. ne le premier de May, & se rendit à Agria, où étoit le rendez-vous de ses troupes; en les attendant il fit fortifier cette place, & il en partit le 26. en cet ordre.

Il commandoit l'avant-garde de son armée, qui étoit de deux mille cinq cens Espagnols naturels, cinq cens Heïduques, ou

Fantassins Hongrois, & sept cens Houssars, ou Cavaliers de cette nation, avec quatre pieces d'artillerie. Le Corps de bataille consistoit en trois mille Allemans, quatre cens Gendarmes, quatre gros canons & deux coulevrines; le Comte Felix d'Arco en étoit Commandant. A l'arriere-garde étoient les bagages escortez par trois cens Houssars, avec trois pieces de campagne.

Castaldo avec cette petite armée, arriva sur les bords de la Teisse; il fut huit jours à la passer, parce que cette Riviere grossie par plusieurs autres, étoit fort large en cet endroit; de là il avança à Debrézen, où il fut joint par André Batori & Thomas Nadasti, qui de concert avec le Régent, étoient venus à sa rencontre, & avec cinq cens chevaux gardoient un passage. Ils continuerent leur chemin, &

arriverent à Zolnoc, château fort, environné d'un bon fossé plein d'eau, où ils mirent cinquante Espagnols en garnison pour s'assûrer du passage de la Teïsse, sur laquelle il est situé. Etant arrivez au détroit des montagnes, pour entrer en Transilvanie, Castaldo reçût avis que le Colonel Balassi, qui avoit quitté le parti de Ferdinand, pour entrer dans celui de la Reine, défendoit ce passage, commandé par le château de Dalmen, dont le canon battoit du long du détroit; il commanda le Comte Felix, pour emporter cette place afin de ne rien laisser derriere qui pût l'incommoder: mais le Comte y trouva plus de resistance qu'il ne s'étoit imaginé. Castaldo laissa continuer le siege & marcha plus avant. Il arriva à Clausembourg, justement dans le temps que Martinusius

representoit à la Reine, l'interêt qu'elle avoit de tenir le traité passé avec Ferdinand. D'abord qu'il eut appris l'arrivée de Castaldo, il envoya le complimenter, & en même temps des Commissaires pour conduire ses troupes à Agnetzin pour les mieux rafraîchir, ce canton étant un des plus abondans de la Province; cependant il ménagea l'esprit de la Reine & lui fit entendre que le château de Dalmen ne pouvoit pas tenir; « que s'il souffroit l'assaut, elle « devoit s'attendre à perdre les « braves gens qui le défendoient, « & irriteroit le Géneral de Fer- « dinand, qui étoit avec son ar- « mée dans le cœur de la Pro- « vince: Que son intention n'é- « toit point de lui faire la guer- « re, mais de traiter avec elle. « Cette Princesse par crainte, ou par esperance, envoya ordre à

communiqua à Martinusius les pouvoirs amples qu'il avoit de Ferdinand son maître, & ses ordres précis de ne rien entreprendre que par ceux du Régent. Martinusius, tout habile qu'il étoit se laissa flatter par ces honneurs apparens, & ses soûmissions affectées; car Castaldo avoit bien d'autres vûës: élevé à l'école du Marquis de Pescaire, il avoit appris sa conduite pour la guerre, & ses maximes pour la politique; & personne n'ignore, que si la bonne foi avoit égalé la prudence & la valeur de ce Géneral de l'Empereur Charles-Quint, il auroit été mis au nombre des plus grands hommes. Castaldo avoit donc pris avec son experience dans les armes, sa dissimulation dans les traitez; toûjours disposé à tout promettre, avec des détours méditez pour ne rien tenir. Cependant

le Régent ébloüi par ces belles apparences d'autorité & de commandement, choisit Veissembourg pour son quartier avec ses troupes, & le lieu où le Marquis auroit à se rendre, quand il s'agiroit de conferer & de prendre des mesures pour les affaires de guerre & d'Etat. Après s'être separez, Martinusius revint à Millembac trouver la Reine & apprendre ses intentions. Sur tout il l'exhorta de nouveau fortement de ne point se démettre de son autorité, ni déroger aux droits du Prince, que Ferdinand n'eût executé de sa part toutes les conditions dont il étoit convenu : qu'elle devoit être dédommagée par des Seigneuries & des revenus équivalens à ceux qu'elle devoit ceder, & que c'étoit le premier article du traité.

Les Etats généraux furent con-

voquez à Millembac. Castaldo de concert avec le Régent s'y rendit d'abord qu'ils furent assemblez : là il exposa le sujet de sa venuë, qui étoit ; De trai- « ter avec la Reine des condi- « tions que le Roy des Romains « avoit déja offert au feu Roy « Jean son mari : qu'elle cédât « au nom du Prince son fils le « Royaume à Ferdinand, puis- « que par ses seules forces, il ne « pouvoit se défendre contre la « puissance des Turcs ; qu'en é- « change le Roy des Romains « lui donneroit les Principautez « d'Opelen & de Ratibon en Si- « lesie, en toute Souveraineté, « dont les revenus n'étoient pas « moins considerables que ceux « de la Transilvanie : que le Roy « des Romains acquitteroit tou- « tes les dettes contractées, tant « par elle, que par le feu Roy « son mari, & rembouseroit les «

» cent mille ducats de sa dot.
» Enfin pour lier une amitié éter-
» nelle, que Ferdinand donne-
» roit au Prince en mariage la Prin
» cesse Jeanne sa fille, avec cent
» mille ducats. Que jusqu'à l'entie-
» re execution de ce traité, on don-
» neroit en gage à la Reine la ville
» de Cassovie avec ses dépen-
» dances, pour y faire son sé-
» jour. La Reine, sans autre dé-
liberation, accepta ces condi-
tions, sans autre assûrance que
ces promesses verbales; mais elle
ne songeoit qu'à se rendre indé-
pendante du Régent, & sa ré-
solution fut plûtôt un effet de la
haine qu'elle lui portoit, que la
suite d'une reflexion judicieuse.
D'un autre côté, Castaldo avoit
ordre de lui promettre tout ce
qu'elle demanderoit, pour la
faire sortir de la Transilvanie,
Ferdinand ne fondant l'établis-
sement de sa souveraineté sur
cette

cette belle Province, que par l'éloignement de cette Princesse & du Roy son fils ; elle connut bien-tôt sa faute, mais trop tard pour pouvoir la bien réparer.

Après ces promesses à la Reine, Castaldo entra en traité avec le Régent, négociation plus délicate. Il fut convenu que Ferdinand lui confirmeroit le Gouvernement de la Province, avec le titre de Vaivode & quinze mille ducats d'apointement : qu'il auroit quinze cens chevaux & cinq cens Fantassins entretenus pour sa garde ordinaire, en paix & en guerre : qu'il garderoit la charge de Grand Tresorier avec quatre mille ducats. Il demanda les impôts sur les Salines de Torda ; mais comme c'est le revenu le plus liquide du Royaume, la Pologne & les païs voisins venant y faire leurs provisions ;

Castaldo, de la part de Ferdinand, lui en offrit la direction arbitraire; mais le Régent lui
» répondit froidement: Qu'il n'é-
» toit pas né pour régir des Fer-
» mes. Enfin on lui en accorda la troisiéme partie des revenus, qui se montent par an à plus de trois cens mille ducats, & quelques Historiens ont dit, qu'il avoit acheté les deux autres parties de ses propres deniers.

Ces conditions arrêtées, le Régent plus habile que la Reine, demanda qu'elles fussent autorisées & ratifiées dans les formes, par le Roy des Romains & par son Conseil. Castaldo ne put s'en défendre, de quelque pouvoir dont il fût muni; mais par un trait de sa politique, pour faire un contrepoids à cette grande autorité, il representa au
» Régent, Que Ferdinand ayant
» en vûë de le soulager, avoit

dessein de lui donner un Coad- «
juteur au Gouvernement, «
qu'il avoit jetté les yeux sur «
André Batori, également dis- «
tingué par sa naissance & par «
son merite. Martinusius se sen- «
tit offensé de la proposition, «
& répondit ; Qu'il hono- «
roit André Batori, dont «
il connoissoit tout le merite ; «
que non seulement il étoit ca- «
pable de partager le Gouver- «
nement, mais de le remplir «
seul : que cependant on ne «
pouvoit lui proposer un associé «
que par mépris, ou par dé- «
fiance, ce qui étoit injurieux «
à son honneur & à sa probité : «
que lorsqu'il se sentiroit trop «
foible pour soûtenir le poids «
des affaires, non seulement il «
demanderoit un associé, mais «
qu'il se démetroit absolument «
du Gouvernement. Castaldo «
ne lui répliqua que par des com-

plimens & des éloges, & fit ratifier le traité sans restriction.

Dans ce même temps l'Archevêché de Strigonie, Primat du Royaume, vint à vacquer, par la mort de Paul Vardan; dont le revenu est de cent cinquante mille ducats. Martinusius en fut pourvû, sans qu'il se trouve qu'il se soit démis de l'Evêché de Varadin, qui n'étoit pas moins riche. Enfin Ferdinand n'épargna ni biens, ni honneurs pour ménager un sujet qui lui étoit absolument necessaire dans ses grands desseins.

Quand le Regent eut assûré ses interêts, il n'oublia rien pour assûrer ceux de la Reine & du Roy son mineur, qu'il n'avoit pas moins à cœur que les siens propres. Il alla donc, pour la troisiéme fois, remontrer à cette Princesse. Qu'elle ne devoit » point remettre la Couronne;

que Ferdinand n'eut executé «
les conditions ; qu'elle ne fût «
en possession réelle des Princi- «
pautez & des revenus qu'on «
lui faisoit esperer ; que les som- «
mes qui lui étoient dûës, n'euf- «
sent été effectivement comp- «
tées & ses dettes acquittées. «
Qu'elle devoit considerer que «
la ville de Cassovie, n'étoit pas «
un gage de sûreté ; Que Fer- «
dinand en étoit le maître, & «
qu'elle y seroit à sa discretion ; «
que les forces de Castaldo n'é- «
toient pas suffisantes pour rien «
entreprendre contre ses droits : «
& que s'il vouloit passer outre, il «
avoit les moyens de l'arrêter. «
Ces conseils étoient justes & effectifs ; il etoit de la gloire & du bon sens de la Reine d'en profiter ; cependant son antipatie avec le Régent étoit si aveugle, que non seulement elle ne voulut pas y déferer, mais par

un dessein qui découvre au vrai le caractere de cette Princesse, elle prit occasion des salutaires conseils & des bons services qu'il vouloit lui rendre pour le perdre absolument, aux risques de se perdre elle-même. Elle entreprit de le rendre suspect à Ferdinand, & dans cette vûë elle ménagea une conference secrette avec Castaldo. Quand elle fut avec ce Géneral, au lieu de ses interêts, elle l'informa des conseils que Martinusius venoit de lui donner, & de ses offres pour les mettre en execution. Elle lui fit » entendre; Que ce Moine arti-» ficieux, vouloit la détourner » de remettre la Couronne à Fer-» dinand, qu'il méprisoit sa per-» sonne & ses forces : mais que » sans égard aux sollicitations » de cet esprit double & dange-» reux, elle étoit disposée à exe-» cuter tout ce que le Roy des

Romains avoit proposé, comp- «
tant trop sur sa bonne foi, «
pour douter qu'il manquât à sa «
parole & à ses engagemens. «
Castaldo, rusé politique, sçût bien profiter de cette confidence inconsiderée, il fortifia la résolution de cette Princesse par de belles paroles & de grandes assûrances; & comme il sçavoit dissimuler mieux qu'homme du monde, il fit toûjours de grands honneurs au Régent avec toutes les déferences possibles; cependant comme il n'étoit pas moins interessé que dissimulé, il informa Ferdinand de tout, esperant par les mauvaises impressions qu'il donneroit du Ministre, de se défaire d'un compagnon au commandement, & de s'enrichir de ses dépoüilles, qui selon sa magnificence devoient être dignes d'un Roy.

Castaldo donc attentif à ses

interêts, profita du secret de la Reine pour nuire au Régent, en avançant les affaires de son maître. Il representa à cette Princesse ; Que pour bien marquer sa » confiance à Ferdinand, & l'en- » gager autant par reconnoissance » que par devoir, à prendre à » cœur sa gloire & son repos, » elle devoit commencer à exe- » cuter le traité, en remettant la » Couronne de son propre mou- » vement : que ce coup de ge- » nerosité & de grandeur pique- » roit ce Prince d'un retour sen- » sible, & en même temps elle » goûteroit le plaisir de confon- » dre le Régent, par un mépris » éclatant de ses conseils.

Voilà sur quels pretextes quelques Historiens ont accusé Martinusius de mauvaise foi envers Ferdinand ; ils n'ont pas fait difficulté d'avancer, qu'après avoir engagé ce Prince dans ses inte-

rêts, par une inconstance artificieuse, il vouloit porter la Reine d'agir contre Ferdinand, & par cette conduite, les détruire l'un par l'autre, & rester seul maître de l'autorité. Mais une pareille consequence ne peut être tirée que par des esprits prévenus. Toutes les personnes de bon sens jugeront, que les sages conseils du Régent, étoient des preuves de sa droiture, & non de son ambition; quand il avoit favorisé le parti de Ferdinand, c'étoit sous la bonne foi d'un traité; quand il en appuyoit l'execution, c'étoit un acte de justice: il n'avoit pas sujet de se loüer de la Reine, cependant il ne pouvoit laisser dépoüiller cette Princesse d'un rang effectif, sur des promesses incertaines; ce qui marquoit la droiture de son cœur: il vouloit procurer un établissement solide à un Roy dont il

étoit tuteur, ce qui étoit une preuve de sa Religion; enfin de quelque côté qu'on regarde sa conduite, loin de la condamner de mauvaise foi, & d'inconstance, comme ont voulu faire ses ennemis, on la trouvera toute digne de loüange, pleine de bon sens, de probité & de grandeur. Cependant la Reine par une passion aveugle, rejetta ses conseils salutaires, comme suspects, & suivit les conseils dangereux de Castaldo, comme salutaires.

Cette Princesse se rendit à l'assemblée des Etats, où elle déclara la résolution où elle étoit d'executer de sa part & sans délai, son traité avec Ferdinand, en lui remettant la Couronne: » Que sous un protecteur si puissant & si religieux la Transilvanie joüiroit d'un plus grand » repos & seroit mieux en état

de se défendre contre les Infi- «
déles. Elle partit aussi-tôt suivie des Seigneurs & des Notables, ayant le Régent à sa droite, & Castaldo à sa gauche, les autres marchant à leur rang. Elle se rendit dans l'Eglise d'une Abbaïe celebre; elle y fit porter les ornemens Royaux, qui sont une Couronne d'or surmontée d'une Croix, un Sceptre d'ivoire, un Globe d'or, un manteau Royal, le tout enrichi de pierreries & de perles.

Quelques Historiens ont écrit avec autant de temerité que de bassesse, que Martinusius avoit regardé cette Couronne avec des yeux d'envie; qu'il eut souhaité, pour satisfaire son ambition, qu'elle eut été en son pouvoir, parce que, comme nous l'avons remarqué, c'est une opinion populaire en Hongrie, que le Royaume est tellement attaché à cette

Couronne, que lorsque le Trône vient à vacquer, celui qui s'en trouveroit saisi, fut-il de la lie du peuple, doit être reconnu Roy, & les peuples obligez à lui obéïr. Mais ces Ecrivains passionnez ont-ils eu des revelations sur les sentimens interieurs de ce grand homme ? Avoit-il manqué d'occasions favorables pour se rendre maître de cette Couronne. Il venoit de forcer Petroviest dans Veissembourg, où il gardoit les ornemens Royaux ; n'avoit-il pas un pretexte specieux de s'en rendre dépositaire, aussibien que la Reine ? Il étoit Régent du Royaume & le Tuteur du Roy, avec l'autorité il avoit l'amour des peuples & l'attachement des Grands de merite & de valeur ; tous le regardoient comme un de ces hommes superieurs que le Ciel forme pour commander aux autres, cependant

avec quelle generosité ne voulut-il pas rendre & faire conduire à la Reine ces riches effets ? Ce jugement est donc aussi injuste, que malin.

La Reine étant en face de l'Autel, se tourna vers le Roy & lui dit, en versant des larmes : Prince, puisque vôtre fortune « ou plûtôt la mienne, n'a pas « voulu que vous puissiez joüir « d'un Royaume qui vous étoit « acquis par droit, il faut suporter avec constance cette rigueur du destin, qui ne vous « permet pas de conserver un « bien si précieux ; car y en a-t-il « qui égale une Couronne? mais ne « pouvant garder le plus grand, « acceptez le plus assûré. Puisque « la foiblesse de vôtre âge vous « réduit dans l'inpuissance de « défendre ce Royaume contre « les Infidéles, vous ne devez « point avoir de peine de le ce- «

» der à un Prince plus puissant
» ce que vous ne pouvez con-
» server. Car enfin, je l'avouë,
» ayant eu recours au Grand Sei-
» gneur, j'ay appris, par une tris-
» te experience, que c'étoit un
» protecteur plus redoutable que
» sincére, & que j'ay exposé la
» Chrétienté au bord du préci-
» pice. Je demande donc à Dieu
» que l'action que je vas fai-
» re soit utile au Christianisme &
» glorieuse pour vous, mon fils.
» Voilà, Seigneur Castaldo, les
» marques & les enseignes de la
» Royauté, que je remets entre
» vos mains, pour les envoyer
» au plûtôt au Roy des Romains
» vôtre maître. C'est maintenant
» à lui & à vous à remplir les
» conditions dont nous sommes
» convenus, & qu'il soit connu
» à tout le monde, que ce Roy
» serenissime, n'a pas eu tant
» dessein d'acquerir un Royaume,

que de faire éclater sa gran- »
deur & sa reconnoissance, pour
une si glorieuse & si facile ac- »
quisition. Le jeune Prince »
voyant remettre les ornemens
Royaux en des mains étrangeres,
en marqua un grand déplaisir,
& voulut s'y opposer ; il fallut
que la Reine prit soin d'adoucir son ressentiment.

Après cette ceremonie on revint à Millembac, où Castaldo, en présence des Etats fit une grande harangue, où il répresenta ;
La fidelité que les peuples doi- »
vent à leurs Souverains. A quels »
malheurs la Transilvanie alloit »
être exposée, si la Reine n'a- »
voit pas été inspirée de remet- »
tre ce Royaume à la maison »
d'Autriche, qui seroit toû- »
jours en état de le défendre »
contre les Infidéles. Il exhorta »
les Grands & les peuples à de- »
meurer bien unis, pour joüir »

» d'une paix assûrée, & attirer
» la protection du Ciel. Après ce discours, Martinusius prêta le premier serment de fidelité à Ferdinand, ensuite André Batori, Quendi-Ferens & les autres Grands, enfin les notables remplirent le même devoir.

Après ces formalitez on reçût les lettres de Ferdinand, qui approuvoient & ratifioient tout ce qui avoit été fait & arrêté avec la Reine & le Régent, & pour le mieux autoriser, il ordonnoit que, sans delai, on celebra les fiançailles du Prince avec la Princesse Jeanne sa fille. C'étoit la condition la plus specieuse & la plus facile à executer. Ensuite on délibera sur les moyens de soûtenir la guerre contre les Turcs, qu'on prevoyoit par le mécontentement infaillible de Soliman, de voir la Transilvanie au pouvoir de la maison d'Autriche. Pour résister

à cette puissance, & lui fermer l'entrée de la Transilvanie, le Régent remontra : Qu'il étoit « absolument necessaire de s'assu- « rer du Comté de Temesvard ; « que c'étoit la barriere la plus « importante & la plus exposée ; « Que si les Turcs s'en empa- « roient, il leur seroit aisé de s'y « maintenir, & presque impossi- « ble de les en chasser : Que ce « païs étoit arrosé de belles Ri- « vieres, abondant en toutes « choses, fortifié d'un grand nom- « bre de bonnes places, & que « s'en rendant maîtres, la Tran- « silvanie seroit à leur discretion. «
Le sentiment du Regent fut d'autant mieux approuvé, que personne ne doutoit des intelligences que Petroviest entretenoit à la Porte. On donna commission à André Batori, d'aller avec deux mille chevaux, demander à ce Gouverneur la ville de Temes-

vard, & de ses dépendances ; pour y mettre des Commandans & des troupes capables de les défendre. Petroviest venoit d'être témoin de la triste destinée où ses Conseils avoient réduit la Reine, & ne doutant point qu'il ne subit le même sort, il s'étoit retiré dans son Gouvernement, dans le dessein de s'y maintenir. Mais se défiant de ses forces, il avoit eu recours à la protection de Soliman, & au secours du Bacha de Bude. Comme il ne pouvoit si-tôt recevoir réponse de la Porte, & que le Bacha ne lui donnoit que des paroles, ne voulant pas hazarder une seconde fois sa réputation contre le Régent ; Petroviest perdit courage, Batori lui presenta les lettres de la Reine, il pouvoit en éluder les ordres, s'étant démise de l'autorité, sans considerer que deux mille chevaux, non seulement

n'étoiont point suffisans pour le forcer dans Temesvard, mais même de se rendre maîtres de la moindre forteresse de son Gouvernement: aussi foible pour l'action que pour le conseil, il ouvrit ses portes à Batori; il ne retira de la place que ses effets & vint joindre la Reine pour suivre la même fortune.

Cette Princesse se voyant dépoüillée de son autorité, voulut partir pour Cassovie, ne pouvant paroître personne privée, dans un lieu où elle avoit été Souveraine. Le Régent, la voyant dans cette résolution, la pressa vivement de laisser le Prince jusqu'au remboursement des sommes, & l'investiture des Seigneuries, où Ferdinand s'étoit engagé: qu'il répondoit d'en avoir un soin assidu, & de l'élever dans la grandeur & les sentimens de sa naissance; mais cet-

te Princesse n'y pût consentir, & voulut absolument l'emmener avec elle : Castaldo lui donna une escorte de quatre cens chevaux & l'accompagna pendant quelques lieuës ; mais le Regent ne voulut la quitter qu'à la frontiere, lui rendit & lui fit rendre tous les honneurs possibles pendant son chemin, & en la quittant il lui marqua combien cette séparation lui étoit sensible : En embrassant le Prince il ne put retenir ses larmes, voyant sa fortune si incertaine, par les mauvais conseils que la Reine sa mere avoit suivi. Enfin pour remplir tout ce qui dépendoit de lui, il donna une grosse somme aux Officiers de sa Maison, pour soûtenir la dignité de leurs maîtres, bien persuadé qu'ils ne pouvoient compter sur d'autres ressources. Dans un mauvais chemin, cette Princesse obligée de mettre pied

à terre pour dégager son carrosse, jetta la vûë sur la Transilvanie, & considerant sa grandeur passée & sa condition présente, elle poussa un profond soûpir ; & comme elle se piquoit de belles lettres, elle écrivit avec un poinçon, sur l'écorce d'un arbre ces paroles avec son nom.

Sic facta volunt.
Elizabeth Regina.
Ainsi le veulent les destins.
La Reine Elizabeth.

Le Regent de retour prévoyant les suites de tout ce qui venoit de se passer, marqua au Marquis qu'il falloit se préparer à la guerre, qu'il ne devoit pas douter que Soliman ne fit de grands efforts pour retirer la Transilvanie de la domination de la maison d'Autriche ; & ce qui confirma qu'ils auroient bien-tôt les Turcs sur les bras, fut qu'on leur rapporta, étant à souper ensem-

ble, que Hacmet Bacha de Bude s'étoit mis en campagne avec trois mille chevaux, dans le dessein d'enlever la Reine. Mais heureusement le Régent lui avoit conseillé de ne pas suivre le grand chemin, & d'en prendre un détourné, plus rude à la vérité, mais beaucoup plus seur.

Dans ces conjonctures importantes, le Régent n'oublia rien pour lier une amitié & une correspondance sincere avec le Marquis; il voulut que Quendi Ferens & les autres Seigneurs de mérite & de valeur qui étoient ses amis, le fussent de même de ce General, & lui fissent connoître leurs dispositions à le bien seconder contre les Infidéles. Il disposa les peuples à entrer dans les mêmes sentimens; ils s'offrirent à prendre les armes pour défendre leur païs de toutes leurs forces, mais qu'ils n'étoient

pas en état de fournir les sommes qu'on leur demandoit, pour réparer les places de la frontiere. Ferdinand pour ne pas donner de mécontentement à ses nouveaux sujets, par des contributions extraordinaires, dont le Régent ne les avoit jamais chargez, & n'étant pas lui-même en pouvoir de les fournir, il ordonna de sequestrer les revenus des benefices vacants, sur tout ceux de l'Evêché d'Agria, pour être employez à ces fortifications, ce qui ne s'étoit jamais pratiqué.

On délibera ensuite d'envoyer des Commandans à Temesvard & à Lipe. Bernard Alduna, Maréchal de Camp des Espagnols, sollicita ces emplois, & demanda pour associez Rodrigo Villandrado, dont il connoissoit la valeur & l'experience, ce qui lui fut accordé. Ces deux Com-

mandans partirent aussi-tôt, on leur donna trois cens Espagnols, & les ordres pour reparer les fortifications de ces deux places importantes. Cependant le Régent fit travailler à celles du cœur de la Province, on mit en défense Millembac, Hermenstat & Veissembourg, dont on pourroit faire des places imprenables, par leurs situations avantageuses, sur des éminences qui commandent à de grandes & belles plaines.

Tandis qu'on prenoit toutes ces mesures, le Régent reçut avis que Soliman lui envoyoit un Chiaoux, pour lui démander le tribut que le Royaume payoit pour entretenir la paix. Il fit recevoir cet Officier Turc par des personnes de confiance, avec ordre de le bien traiter, mais de ne lui rien découvrir de l'état des affaires; il le fit conduire dans son château de Vivard, qu'il avoit fait

fait bâtir dans un lieu écarté & solitaire. Il en usa ainsi, bien informé que ces sortes d'Agens sont les espions de la Porte ; cependant pour ne donner aucun soupçon au Marquis, il lui fit sçavoir l'arrivée du Chiaoux, le priant de vouloir bien se rendre à Vivard pour consulter ensemble de quelle maniere il seroit à propos de le congedier. Castaldo ne manqua pas à venir, & après une conference, il fut d'avis de payer le tribut, de faire un présent au Chiaoux & de le renvoyer avec honneur.

Quoique le Regent en eut usé à l'égard du Marquis avec toute la franchise d'un grand cœur, cependant Castaldo auroit démenti sa politique, s'il n'avoit profité d'une occasion si favorable, pour rendre Martinusius plus suspect. Il fit sçavoir aussi-tôt à Ferdinand, que le Regent avoit en-

voyé au devant du Chiaoux, l'avoit fait conduire dans un de ses châteaux fort retiré, l'avoit regalé avec magnificence, & eu avec lui plusieurs conferences secrettes: qu'il n'y avoit été appellé que pour sauver les apparences, que ses correspondances avec les Infidéles, n'étoient que trop certaines. Ces avis fortifierent Ferdinand à se défaire de Martinusius, comme la suite le justifiera.



SOMMAIRE DU LIV. V.

Le Regent tâche de détourner la guerre. Castaldo interprete mal ses intentions & sa conduite. Ferdinand donne ordre de s'en défaire. Le Regent se prépare à la guerre. Il met sur pied soixante & dix mille hommes. Castaldo n'en peut mettre que dix. Fermeté du Regent pour tenir dans la discipline les troupes Allemandes restées dans la Province. Le Beiglerbei de Grece prend quelques forteresses, somme Temesvard, & s'empare de Lipe. Siege de Temesvard & son plan. Les Generaux vont au secours. Sentiment grand & judicieux du Regent. Le Beiglerbei leve le siege. Mauvais offices de Castaldo contre le Regent. L'ar-

mée marche à Lipe. Martinusius reçoit le Chapeau de Cardinal avec une moderation mal interpretée. Castaldo reçoit de nouveaux ordres pour s'en défaire. Siege de Lipe & son plan. Sortie repoussée. Hardiesse du Cardinal pour contenir les troupes. Action de valeur d'un Seigneur Hongrois. Autre action de conduite des Espagnols. Assaut repoussé avec perte. Le Cardinal dispose un second assaut; monte lui-même à la brêche, & emporte la place. Le Gouverneur se retire dans le Château. La faim l'oblige à capituler. Les deux Generaux de different sentiment. Castaldo veut les ennemis à discretion. Le Cardinal à une composition honorable. Conseil general. Discours remarquable du Cardinal. Il accorde une composition honorable contre le senti-

ment de Castaldo. Le Marquis de Balassi veut enlever les Turcs dans leur retraite. Sa défaite & sa fuite. Autre different entre le Cardinal & Castaldo sur la récompense des troupes. Discours du Cardinal en faveur de ses Heiduques. L'armée se retire dans ses quartiers d'hyver.

LIVRE CINQUIE'ME.

SOliman avoit trop d'interêt d'empêcher l'agrandissement de la maison d'Autriche en Hongrie, pour souffrir patiemment sa domination sur une Province aussi puissante que la Transilvanie. D'abord qu'il en fut informé il donna ses ordres pour en chasser les Allemans par la force de ses armes. Martinusius, qui avoit prévû cet orage, ne voulut rien oublier pour le détour-

ner : il ménagea le Bacha de Bude, mais sur tout Rustan Bassa qui avoit toute la faveur à la Porte : il leur fit de grands presens pour les engager à adoucir les affaires auprès du Grand Sei-
» gneur,& leur fit entendre. Que
» la Transilvanie, pour avoir pas-
» sé un accord avec Ferdinand,
» conservoit les mêmes sentimens
» envers Sa Hautesse. Qu'elle re-
» connoîtroit toûjours sa dépen-
» dance de son Empire, en lui
» payant le tribut ordinaire : que
» s'il étoit arrivé quelque chan-
» gement, c'étoit par l'inconstan-
» ce de la Reine, qui pour fai-
» re le mariage du Roy son fils,
» avoit conclu son traité avec
» précipitation ; que les peuples
» ne l'avoient ni sollicité, ni ins-
» piré, qu'ainsi il avoit lieu d'at-
» tendre de la magnanimité de
» Sa Hautesse, qu'il ne porteroit
» pas ses armes contre une Pro-

vince qui réveroit sa puissance, «
pour un manquement qui ne «
devoit pas lui être imputé. «

Ces négociations étoient également avantageuses aux interêts de Ferdinand, & à la tranquilité des peuples. Le Régent avoit gardé ces ménagemens de concert avec Castaldo, qui loin de les condamner en avoit loüé la prudence & approuvé la necessité. Cependant cet esprit double ne laissa pas de les interpreter suivant ses vûës interessées : il fit entendre à Ferdinand ; Que «
le Ministre artificieux, après «
s'être servi de son nom & de «
ses forces pour chasser la Rei- «
ne de la Transilvanie, ména- «
geoit celles des Infidéles pour «
l'en chasser lui-même, & s'em- «
parer de la Souveraineté : qu'il «
n'épargnoit ni sollicitations ni «
présens pour mettre les Grands «
de la Porte dans ses interêts : «

» que pour soûtenir son ambition,
» il pouvoit mettre sur pied &
» entretenir de grandes armées ;
» que dans ce dessein il avoit a-
» massé des tresors immenses, en-
» fermez dans de bonnes forteres-
» ses, qu'il avoit exprès édifiées,
» & que pour les garder, il y entre-
» tenoit des Officiers & des trou-
» pes qui étoient absolument à
» sa dévotion. Qu'enfin on ne
» pouvoit avoir trop de défiance
» d'un homme si dangereux. Sur ces inspirations, Ferdinand, autant soupçonneux qu'interessé, réïtera ses ordres à ce Géneral, de bien observer toutes les démarches du Moine, & d'étudier l'occasion favorable de s'en défaire.

Si ces attentats prétendus avoient eu quelque fondement, Martinusius habile, prudent, plein de courage, eut-il manqué de moyens sûrs pour les executer ?

Dans peu de tems il pouvoit soûlever tous les peuples en sa faveur; les troupes de Ferdinand & la conduite de leur Géneral étoient trop foibles, pour s'opposer à ses desseins. Les Turcs ne souhaitoient rien tant qu'une pareille revolte, qu'ils n'auroient pas manqué d'appuyer de toutes leurs forces. Mais ce grand homme avoit trop de Religion & de grandeur d'ame, pour avoir seulement une pareille pensée. Il agissoit par une prudence loüable & non par une ambition aveugle. Mais Castaldo ne se mettoit pas en peine d'abuser de la crédulité de Ferdinand, ni de mettre en usage de si basses calomnies, pourvû qu'il pût avancer sa fortune, plus attentif à ses interêts, qu'à sa réputation. Martinusius peu de jours après justifia par la grandeur de ses actions, la droiture de ses sentimens: mais

quelques puissans efforts qu'il fit contre les Infidéles, quelques services importans qu'il rendît à la Chrétienté & à Ferdinand, rien ne fut capable de faire revenir ce Prince de ses préventions injustes.

Pendant le temps de ces intrigues de politique & d'interêt, Castaldo reçût avis, que les Turcs faisoient de grands préparatifs pour la guerre : qu'ils avoient formé une grosse armée à Bellegrade, pour le chasser de la Transilvanie & se rendre maîtres de cette Province. Il vint aussi-tôt en donner les nouvelles au Régent, qui en étoit encore mieux informé, & qui lui répondit seulement, qu'il n'avoit qu'à se tenir prêt à marcher aux ennemis, & à demander au Roy des Romains les secours qu'il jugeroit necessaires ; que de son côté il seroit toûjours en état de le join-

dre, bien accompagné; qu'il alloit donner des ordres si justes, que rien ne manqueroit de sa part à une vigoureuse défense.

Après une réponse si précise, il se met en mouvement pour l'executer avec son activité ordinaire. Il alla passer la riviere de Merisck & se loger au Château de Déve, où s'étoit campé le Bacha de Bude, quand il vint au secours de la Reine. Il voulut aller en personne pour rassurer les peuples des Comtez de Temesvard & de Varadin contre l'irruption des Turcs qui les menaçoient; là il mit sur pied trois mille chevaux d'élite, levez dans son Evêché; il envoya des couriers à tous ses amis & à ses Capitaines pour le venir joindre avec le plus de bonnes troupes qu'ils pourroient former à ses dépens, & ensuite il envoya faire le cri de guerre dans toute la Province pour

armer & faire marcher les milices.

C'est une loi en Transilvanie quand les Turcs viennent l'attaquer, de le faire sçavoir aux peuples, en donnant l'allarme. On fait marcher dans chaque Ville, & dans les lieux de son ressort, un homme à cheval, armé de toutes pieces, la lance en arrêt, & un homme à pied aussi armé, ayant en main une épée ensanglantée, qui crie dans les ruës, & dans les carrefours, qu'on ait à prendre les armes contre l'ennemi commun, & qu'on ait à se rendre au lieu qu'il nomme. Dans ces occasions chaque maison est obligée de fournir un ou plusieurs hommes de pied, ou de cheval, selon qu'ils sont cottisez pour leurs Seigneuries, terres ou possessions. Ceux qui manquent à ce devoir sont punis comme criminels d'Etat & traîtres à la patrie.

Martinusius fut si exactement

obéï, que dans peu de jours il forma une armée de soixante & dix mille hommes, avec tous les équipages & les munitions necessaires pour la campagne. Il convoqua une Diete generale à Hermenstat, à laquelle il communiqua la necessité de cet armement, & par une remontrance vive, il disposa les peuples à fournir leurs contributions selon leurs moïens.

Castaldo ne put assembler que dix milles hommes, compris le secours qu'il reçût de Ferdinand de quatre mille Allemans & quatre cens chevaux, commandez par le Marqius Sforce Palavicin, qui attendirent à Varadin les ordres de leur Géneral; & encore sous pretexte de contenir la Province contre les mécontens, mais veritablement pour marquer sa défiance à l'égard du Régent, il laissa une enseigne à Veissembourg, une à Millembac, & deux

à Hermenſtat, la place la plus importante. Avec les autres il vint joindre l'armée du Régent, auquel ne pouvant faire valoir le nombre, il en releva la valeur ; & pour le mieux flatter, il l'aſſura de l'eſtime de Maximilien, Roy de Bohëme, fils de Ferdinand, qui revenoit d'Eſpagne, où il avoit épouſé la Princeſſe Marie ſa couſine, fille de l'Empereur Charles : il l'aſſura que ce Prince avoit avis de Rome qu'à la premiere promotion il ſeroit honoré du chapeáu de Cardinal, en reconnoiſſance des grands ſervices qu'il rendoit à l'Egliſe, contre les Heretiques & les Infidéles.

Cependant le Régent apprit que le Beiglerbei de Grece avoit paſſé le Danube & la Teïſſe ; qu'à la tête de quatre-vingt mille hommes & cinquante pieces de canon il alloit à Temeſvard : qu'il avoit fait ſommer la place

au nom du Grand Seigneur ; que si elle refusoit de se rendre, tout y passeroit au fil de l'épée. Qu'Aduna avoit répondu qu'il tenoit cette place au nom du Roy des Romains : qu'il ne connoissoit point d'autre Grand Seigneur : qu'il sçauroit si bien se défendre qu'il pourroit le faire repentir de l'avoir attaqué, & qu'il le sommoit lui-même de se retirer & laisser en repos de braves gens qui ne l'avoient jamais offensé. A quoi le Beiglerbei, qui avoit des lettres, avoit repliqué par ces deux vers de la premiere Eclogue de Virgile.

Ante leves ergo pascentur in ætere cervi,
Et freta destituent nudos in litore pisces.

Non, l'on verra plûtôt les cerfs paître dans l'air,
Et les poissons à sec sur les bords de la mer.

Sur ces nouvelles les Généraux firent sçavoir à Alduna, qu'il n'avoit qu'à se défendre avec courage & qu'il seroit bien-tôt secouru. Cependant le Beiglerbei emporta le château de Becca, sur les bords de la riviére, après une vigoureuse résistance; la garnison avoit composé de se retirer avec armes & bagage, mais la capitulation fut mal observée, les Janissaires firent main basse sur cette brave troupe, pour s'être trop bien défenduë, & le Beiglerbei eut bien de la peine à sauver le Gouverneur. Le château de Sennat & celui de Betzkerek, situé au milieu d'un marais presque inaccessible, se rendirent sans même être attaquez, intimidez par le massacre de leurs voisins. Les Ratiens, qui se mettent à la solde de ceux qui les payent mieux, & qui s'étoient engagez à Ferdinand, dont ils

avoient reçû la solde, envoyerent des deputez au Beiglerbei, pour entrer à son service : ce Général sçachant leur engagement & leur inconstance, les renvoya avec mépris ; mais ayant offert leurs femmes & leurs enfans pour ôtages de leur fidélité, il les prit pour les ôter à ses ennemis.

Ensuite le Beiglerbei, au lieu de marcher droit à Temesvard, qu'il venoit de sommer, le laissa derriere & marcha à Lipe, place forte, la clef de la Transilvanie, par laquelle Temesvard pouvoit être secouru. André Batori avoit assemblé devant cette place quinze mille hommes, levez dans la haute Hongrie, pour les joindre à la grande armée ; mais comme ils étoient mal armez & trop foibles pour resister aux forces des Turcs, ils furent intimidez à leur approche, ils décam-

pérent la nuit avec tant de précipitation, que ce fut plûtôt une fuite qu'une retraite. Cependant Batori laiſſa dans Lipe un Gouverneur de réputation, nommé Peteu; mais la plus grande partie de ſa garniſon ayant auſſi pris la fuite, les habitans lui firent entendre; que ne pouvant les défendre, ils étoient réſolus de ſe rendre pour prévenir leur ruïne infaillible. Le Gouverneur ne jugeant pas qu'il pût tenir dans le château, mal muni & mal fortifié, ſe retira avec le reſte de ſa garniſon dans le château de Salmos, à une portée de canon de Lipe, & les habitans porterent les clefs au Beiglerbei; ce Général envoya auſſi-toſt ſommer Salmos, mais la garniſon, ſans s'étonner de la reddition de Lipe, répondit à la ſommation; que pour les obliger à ſe rendre il falloit les y forcer par la bré-

che. Cette résolution & la force de la place obligerent le Beiglerbei à remettre ce siége à un autre temps, pour venir faire celui de Temesvard.

C'est une petite Ville entourée de la riviére de Témes, dont elle a pris son nom. D'un côté elle est mal fortifiée, mais en cet endroit elle est couverte par un marais impratiquable; de l'autre elle est fermée par une forte muraille de pierre, soûtenuë d'un gros rempart, du long duquel le Capitaine Lazonczi bon Ingenieur, avoit tiré des tranchées bien flanquées, afin d'arrêter les assiégeans, quand ils auroient renversé la muraille; toutes ces fortifications entourées d'un profond fossé.

Le quatorziéme Octobre, les Turcs firent leurs approches; Lazonczi, avec quatre cens chevaux, soûtenu du Capitaine Vil-

landrado, avec cinquante mousquetaires, firent une sortie; Antonio Perés, Capitaine Espagnol voulut être de la partie & voir les ennemis de près. Ces braves Chefs firent connoître aux Turcs par la grandeur de leur courage, & la prudence de leur retraite, à quels assiegez ils auroient affaire: car avec ce peu de troupes, ils chargérent & repoussérent dix mille chevaux qui venoient reconnoître la place. Les Turcs posérent leur camp, dressérent leurs batteries, & poussérent si près leur attaque, que Bernard Alduna envoya donner avis à Castaldo, que si dans vingt jours il n'étoit sécouru, la place seroit emportée. D'abord le Marquis en alla informer le Régent, qui lui répondit seulement qu'il falloit avancer. Mais il arriva de grandes contestations entre les milices, par l'antipatie hereditaire

entre les trois peuples qui habitent la Transilvanie ; chacun prétendant le pas & la préference dans la marche & les logemens : Leur jalousie alla jusqu'à prendre les armes les uns contre les autres ; Castaldo alla leur representer, L'interêt qu'ils a- « voient de vivre en bonne in- « telligence si près d'un ennemi « redoutable, qui profiteroit de « leur division pour les perdre : « que l'émulation qui devoit les « animer, étoit de se faire dis- « tinguer par leur valeur : mais « cette remontrance ne les ayant pas mis dans le devoir ; Castaldo en informa le Régent, qui aussi-tôt envoya ses ordres, & d'abord tout le tumulte fut calmé. Il n'en fut pas de même des troupes que Castaldo avoit jugé à propos de laisser en Transilvanie : car dans ce même temps le Régent en reçût de grandes

plaintes. Elles se comportoient avec autant de licence que si on les eut mises à discretion. Le Regent communiqua à Castaldo les mémoires & informations qu'on lui envoyoit sur l'insolence de ces Allemans : il lui en fit con-
» noître les conséquences. Que
» les Transilvains jaloux de leur
» liberté, ne pourroient souffrir
» de pareilles vexations ; qu'il ne
» répondoit pas des évenemens,
» si ses troupes se comportoient
» chez des peuples volontaire-
» ment soûmis, comme dans un
» païs conquis ou rebelle. Le Marquis se fit aussi-tôt un point d'honneur de les remettre dans le devoir, & de les obliger à réparer les dommages. Il envoya des Commissaires pour en informer. Mais le Régent dont les jugemens étoient justes, prévit bien que ces ordres seroient inutiles : que des troupes abandon-

nées à la licence, ne rentreroient pas dans le devoir par des enquêtes, & que pour les réduire, il falloit des ordres effectifs. Il fit sçavoir aux Magistrats des villes où étoient ces garnisons; Que si elles refusoient d'obéïr « aux commandemens de leur « Général, ils eussent à les re- « garder comme des ennemis; « qu'ils prissent les armes, fis- « sent hardiment main basse sur « ces insolens, & qu'ils em- « ployassent jusqu'à leur canon « pour les reprimer. Effective- « ment il en fallut venir à cette extrêmité. La garnison de Hermenstat, qui étoit la plus forte, continuant ses vexations, les habitans prennent les armes. Ces troupes se sentant trop foibles pour resister dans la place, à une populace animée, sortent de la ville pour se rendre maîtres des portes : les Bourgeois montent

ſur leurs remparts ; pointent leur canon contre ces mutins & font un ſi grand feu, qu'ils en met- un grand nombre par terre. Les autres, forcez à reculer, demandent quartier, qui leur fut accordé, en s'obligeant de vivre à l'avenir avec plus de modération & de diſcipline. Cet exemple fit rentrer dans le devoir ceux qui étoient logez dans les autres lieux : mais cette retenuë forcée inſpira aux peuples tant de haine & de mépris pour les Allemans, qu'il ne fut pas poſſible de les en faire revenir.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi en Tranſilvanie, les Généraux mirent en déliberation ſi on iroit droit aux ennemis devant Temeſvard, ou s'il ne ſeroit pas plus à propos de marcher à Lipe, pour la reprendre. Le Régent étoit de ce dernier » ſentiment ; Parce que, dit-il,

on

on reprendroit une place plus « importante, avant que les en- « nemis eussent le temps de s'y « fortifier ; qu'en même temps « qu'on en feroit le siége, on obli- « geroit le Beiglerbei de lever « celui de Temesvard, dont le « succès étoit incertain, pour ve- « nir au secours d'une place dont « il venoit de faire la conquête. « Castaldo fut d'un avis contrai- « re. Que Temesvard étant pres- « sé, il étoit necessaire de le se- « courir. Qu'autrement il seroit « emporté avant qu'on eut repris « Lipe. Qu'ainsi les Turcs leur « tombant sur les bras, ils au- « roient de grands avantages « pour les incommoder. Marti- « nusius y consentit, non par foi- blesse, mais par jugement. Car, « dit-il, si le Beiglerbei vient à « nous, comme il doit le faire, « il sera impossible de soûtenir « ses troupes agueries avec une «

» armée, nombreuse à la veri-
» té, mais mal composée. Ce-
» pendant il peut arriver que
» nôtre hardiesse à marcher à lui
» l'intimidera & l'obligera à se
» retirer. Alors, comme il arrive
» souvent, nous devrons plus à
» nôtre témerité qu'à nôtre pru-
» dence. Et la chose arriva com-
me il l'avoit jugé.

Il se mit à l'avantgarde comme premier Géneral, & quand on fut en vûë des ennemis, les deux Chefs mirent l'armée en bataille, les bonnes troupes en front bien étendu, soûtenu par les autres en plusieurs lignes. On ordonna sur les hauteurs de gros bataillons, avec des drapeaux: c'étoit les valets & les gens de service, dont il n'y avoit que le premier rang qui fût armé. Le Beiglerbei voyant une si grosse armée, si bien ordonnée, fut intimidé: sa crainte se commu-

niqua à ses troupes : enfin après avoir batu la place huit jours durant, avec toute son artillerie, il leva le siége avec tant de précipitation, que son départ fut plûtôt une fuite qu'une retraite; il n'eut pas même le temps d'enlever toutes ses munitions, on en trouva une grande quantité dans son camp, sur tout de boulets de fonte qu'on fit porter dans la ville.

Quoique Martinusius eut fait paroître son grand jugement & son grand courage, s'étant exposé de bonne volonté, ce qu'il auroit pû éviter s'il l'eut bien voulu, ayant toute l'autorité & le plus grand nombre à sa dévotion. Cependant Castaldo ne laissa pas d'insinuer, qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'on n'eût perdu une occasion si glorieuse, & qu'on devoit juger par-là de ses intentions & de ses intelligences avec les Infidé-

les. On délibera ensuite si on pour-suivroit le Beglerbei, ou si l'on iroit à Lipe. Les Generaux furent de ce dernier avis. Le Régent à l'ordinaire prit le commandement de l'avant garde, & ayant passé des défilez longs, rudes & serrez, il envoya en informer le Marquis. Il lui conseilloit de laisser la grosse artillerie en lieu de sûreté, & ne conduire que celle qui pouvoit être portée, dans les endroits où elle ne pouvoit roûler. Castaldo prit encore, de cet avis, un nouveau prétexte d'accuser Martinusius d'intelligence avec les Infidéles : qu'il avoit dessein de laisser en leur pouvoir l'importante ville de Lipe, qu'il étoit impossible de reprendre sans le gros canon. Mais Martinusius étoit trop habile pour n'avoir pas fait la même reflexion ; il n'ignoroit pas que sans le gros canon

on ne pourroit pas reprendre cette place. Mais son intention étoit de ne pas irriter Soliman, & de ménager une paix, ou une tréve, qui auroient été plus avantageuses, pour le bien de la Transilvanie, & le repos des peuples, que la conquête de cette place; qui étant enfermée & resserrée par plusieurs autres, ne pouvoit être d'une grande utilité aux ennemis. Et en cas que par ses négociations la paix ne pût être concluë, Martinusius étoit trop prudent & trop attentif pour n'avoir pas trouvé les moyens pour faire venir tout le canon & toutes les choses necessaires pour un siége.

Cependant Castaldo alla lui-même reconnoître les chemins, qu'il trouva impraticables, comme le Régent le lui avoit marqué: mais pour ne pas se démentir, il fit assembler un

grand nomble de pionniers de toutes parts ; il anime ses soldats à mettre la main à l'œuvre ; lui-même se met à la tête & leur montre l'exemple, étant le premier à rompre les rochers & à aplanir le terrain ; enfin, plus piqué par ses vûës secrettes contre le Régent, qu'animé par la gloire, par sa patience à travailler & faire travailler nuit & jour, il ouvrit les chemins & fit passer le gros canon. C'est une des actions que les Historiens qui lui ont été favorables, ont le plus relevé. Il vint joindre le Régent, qui le reçût avec toutes les marques d'estime sur son activité ; & pour ne pas lui ceder, il l'assura de pousser le siége de toute sa vigueur, & de ne point finir la campagne qu'il ne fut entré dans Lipe.

Dans ce même temps le Marquis reçût un courier extraordi-

naire, de la part de Ferdinand, qui lui portoit la nouvelle que le Pape Jules III. avoit nommé Cardinal, George Martinusius : qu'il lui avoit fait cet honneur sur les grands témoignages de ses vertus, sur tout de son zele à défendre l'Eglise contre les heresies, & la Transilvanie contre les Infidéles. Ce Prince & Maximilien son fils, Roi de Bohëme, lui firent de grands complimens par leurs lettres, sur sa promotion ; mais ce qui ne plût pas au Régent, est qu'ils la faisoient si fort valoir à leurs sollicitations & à leur credit, qu'ils insinuoient devoir leur en être entierement redevable.

Cependant le Pape n'avoit pas tant déferé à ces Princes, qu'il n'eut fait faire des enquêtes exactes de sa vie, de ses mœurs, & de sa conduite, & ces informations furent plus fortes pour lui

meriter la Pourpre que toutes les autres instances. Elles porterent le Pape à le créer Cardinal, avec des distinctions glorieuses & singulieres : le S. Pere ne voulut pas attendre une Promotion génerale. * Il assembla un Consistoire exprès ; il fut seul de sa Promotion, avec de grands éloges & l'aplaudissement de tout le Sacré College ; de plus, par une faveur sans exemple, le Pape lui fit porter le Chapeau, au lieu qu'on n'envoye que la Calotte, ou tout au plus le Bonnet rouge à ceux qui sont élevez à cette dignité ; & c'est à Rome qu'ils doivent aller recevoir le Chapeau : Enfin par un privilege contre l'usage, le Pape lui permit de porter l'habit rouge & de quitter celui de son Ordre. Le S. Siége ne sçauroit fai-

* Fra-Paolo, Hist. du Conc. de Trente, lib. IV

re de plus grands honneurs, aux Princes les plus puissans qui entreroient dans le Sacré College. Ce qui justifie bien que Martinusius ne devoit tout au plus, à la maison d'Autriche, que de l'avoir proposé comme digne de la Pourpre, mais que ce n'étoit qu'à son propre merite qu'il devoit sa promotion.

Martinusius avec le Chapeau, recût le Bref du Pape, qui lui marquoit autant d'estime que de bienveillance; tous les Cardinaux lui écrivirent avec de grandes loüanges, ils se felicitoient d'avoir pour Collegue un sujet qui meritoit si bien cet honneur, & encore un plus grand.

Castaldo étoit trop politique pour manquer à faire paroître les mêmes sentimens: Outre les grands complimens qu'il fit à Son Eminence, il ordonna des feux dans tout le camp, des salves de

toute l'artillerie, & les acclamations de toute l'armée. Le nouveau Cardinal aprit son élevation avec tout le sang froid qui lui étoit ordinaire dans les occasions qui relevoient sa gloire. Comme il se possedoit parfaitement, il modera sa joye en public. Ce ne fut qu'avc ses bons amis qu'il marqua être infiniment sensible aux honneurs que lui faisoit la Cour de Rome, par des distinctions si éclatantes.

Cependant quelques apparences de félicitation que Castaldo donnât à Martinusius, il continua en secret à lui rendre ses mauvais offices. Il écrivit à Ferdinand : Que ce Moine ambitieux & superbe, avoit reçû le Chapeau de Cardinal avec une froide indifference ; que même il avoit marqué en faire peu de cas : qu'il ne pouvoit cacher sa crainte que Soliman

n'entrât en défiance, voyant « que la maison d'Autriche, pour « l'attacher à ses interêts, le com- « bloit de biens & d'honneurs : « que cependant lui & tous les « Chefs de ses troupes avoient « lieu d'apprehender d'être tra- « his & massacrez quelque ma- « tin, par les menées de cet es- « prit dangereux. «

Ceux qui ignorent la politique de la maison d'Autriche, seront sans doute surpris, qu'un grand Roy comme Ferdinand se soit laissé si facilement prevenir, contre un sujet qui prouvoit par tant de services, son attachement & son zéle. On aura peine à comprendre, que dans le même temps que ce Prince marquoit à la Cour de Rome, une si grande estime de ses éminentes vertus ; qu'il sollicitoit en sa faveur les plus grands honneurs, cependant, il méditât de le fai-

re assassiner comme un traître & un scelerat. Deux jours seulement après qu'il lui eut écrit en si beaux termes sur sa Promotion, il envoya Jules Salazard son Grand Ecuyer, avec des lettres de creance au Marquis de Castaldo, pour se défaire du Cardinal sans retardement. Dans cet intervale, il reçût encore les avis du Marquis sur l'indifference dont Martinusius avoit reçû le Chapeau de Cardinal ; sur le champ il fit partir encore le Comte d'Arco, & de jour en jour d'autres personnes de confiance, pour réiterer ses ordres. Il marquoit à Castaldo : Qu'il se reposoit sur sa prudence & son cou» rage pour un coup si impor» tant : qu'il eut à se bien tenir » sur ses gardes, & dépêcher le » Moine au plûtôt. Si des Historiens favorables à la maison d'Autriche, ne raportoient pas

ces faits, on auroit peine à les croire.

Le Marquis reçût ces ordres avec une grande satisfaction. Il se les étoit ménagez, pour se défaire d'un Chef auquel il étoit obligé de déferer, & dans la vûë de s'enrichir de ses dépoüilles. Il fit réponse à Ferdinand. Que sa résolution étoit le moyen « le plus sûr pour affermir sa do- « mination en Transilvanie: qu'il « se chargeoit de l'execution, « mais que le temps, ni le lieu « n'étoient pas favorables: que le « Cardinal avoit trop de forces « auprès de lui, que sa mort soû- « leveroit infailliblement; qu'il « devoit le ménager pour empor- « ter Lipe: que cependant il lui « marquoit une confiance bien « contraire à ses veritables senti- « mens; mais qu'il donnoit sa « parole de ne pas le perdre de « vûë qu'il ne le vit mort à ses « pieds. «

Pendant que cette conjuration se tramoit contre le Cardinal, il ne songeoit qu'à soûtenir la reputation qui lui avoit attiré tant d'estime & tant d'honneurs. Il fit avancer l'armée pour investir Lipe; Oliman, ce brave Persan dont nous avons parlé, en étoit Gouverneur, & résolu à la bien défendre. Le Marquis avec trois mille chevaux prit les devants pour reconnoître la place. Cette Ville est située sur une éminence, dont le pied est arrosé par la riviere de Merisck: ses murailles sont anciennes, avec quelques tours. D'un côté elle est commandée par une coline, de l'autre, qui descend en pente, est le château de figure carrée, flanqué d'une tour à chaque angle; il est environné d'un large & profond fossé, que la riviere remplit. Après que le Marquis eut reconnu la place,

il en fit son raport au Cardinal qui d'abord la fit investir. Il prit son quartier du côté du château, & Castaldo sur la coline. Dans le temps que les assiegeans travailloient à leurs logemens, Oliman fit faire une sortie, dans le dessein de brûler un fauxbourg rempli de vivres, & sur tout de vins, qui dans ce canton sont les plus excellens de l'Europe. Le bruit de cette sortie & le feu qu'on voyoit de loin, obligerent les deux Géneraux, chacun de leur quartier, de faire avancer quelques troupes, qui repousserent les Turcs & éteignirent le feu; mais étant entrez dans les caves, ils se mirent à boire jusqu'à devenir furieux; ils allerent autour de la Ville & jusques sur le fossé, insulter les assiegez le sabre à la main, comme si leurs cris & leurs menaces avoient eu la force de renverser

les murailles, & de les rendre maîtres de la place. Les Turcs prirent l'alarme & se mettent en défense; ils couvrent leurs remparts de troupes & font un si grand feu sur ces insensez, qu'ils en mirent un grand nombre par terre. Les Généraux envoyerent de la Cavalerie à leur secours, dans la pensée que les Turcs étoient encore aux mains avec leur Infanterie; mais les Cavaliers ayant pris le même courage dans les caves, s'avancerent comme les autres les armes à la main, & bravérent les assiegez avec le même emportement: mais on leur répondit de même. En un mot cette fureur alla si loin, que les Officiers ne pouvant l'arrêter, le Cardinal fut obligé de monter à cheval, & d'aller au milieu de ces temeraires furieux, pour les faire retirer par son autorité.

Dans ce même temps, un Seigneur Hongrois, nommé Patochi, arriva au camp, avec quatre cens Cavaliers & six cens Fantassins qu'il avoit mis sur pied à ses dépens. Outre cette marque de son zéle pour la patrie, il venoit d'en donner de sa conduite & de son courage. Passant près d'un fort important, occupé par les Turcs, il hazarda de s'en rendre maître ; il alla l'insulter avec deux pieces d'artillerie qu'il conduisoit avec ses troupes : Il l'attaqua avec tant de vigueur, qu'il gagna une porte, tandis que ses gens animez mettoient le feu à l'autre, & se jetterent dans la place avec tant de valeur, qu'ils firent main basse sur la garnison & resterent maîtres de la place. Après cette heureuse expedition Patochi continua sa route. Mais étant averti qu'un de ses soldats conduisoit le Gouverneur du fort

prisonnier, auquel il avoit sauvé la vie, sous promesse d'une grosse rançon, étant de la race des Othomans, qui seuls peuvent succeder à l'Empire : Patochi voulut l'avoir en son pouvoir pour le presenter au Cardinal : mais le soldat mécontent de l'injustice qui lui étoit faite par son Commandant, approcha dans la route de son prisonnier, & lui lâcha à bout portant son arquebuse entre les deux épaules, & le renversa mort sur la place ; pour priver son Commandant d'un honneur dont le merite lui étoit dû. Ce qui est une leçon aux Chefs de ne faire jamais tort à ceux qui marchent sous leurs enseignes. Patochi fut parfaitement bien reçû des Généraux, pour sa bravoure & son zéle.

Cette action fut suivie d'une autre qui ne fut pas moins heu-

reuse. Deux cens chevaux Espagnols & six-vingt Fantassins étant sortis de Temesvard pour charger quelques Turcs débandez du corps de leur armée, & ne les ayant point rencontrez, ne voulurent pas revenir sans se signaler par quelque expedition remarquable. Ils approcherent du château de Gala, dont les Turcs s'étoient emparez; comme ils avoient des habits à la Turque, à leur approche on leur ouvrit la porte; étant entrez, les Cavaliers mirent pied à terre & l'épée à la main ils chargérent la garnison: après un combat furieux, ils massacrérent tous les Turcs, firent les habitans prisonniers, mirent le feu au château, & se retirerent à Temesvard, chargez de gloire & de dépoüilles. Ce qui favorisa leur entreprise, sans qu'ils en eussent connoissance, fut que le Gouverneur attendoit

des troupes, que le Beiglerbei devoit envoyer pour le secours de Lipe; il avoit pris les Espagnols pour les avant-coureurs de ce secours, trompé par leurs habits à la Turque, dont ils avoient dépoüillé ceux qui avoient été tuez devant Temesvard. Ils furent même si heureux qu'ils ne perdirent que deux hommes & peu de blessez. Les Généraux releverent le merite de cette action, pour animer les troupes occupées au siége.

Le Camp fut posé devant Lipe le 2. Novembre; & tous les postes reglez, les Généraux firent mieux reconnoître les endroits foibles, pour dresser leurs bateries. Sur le raport du Capitaine Villandrado, on plaça la principale du côté où il avoit son logement: comme de la coline, où le Marquis avoit le sien, on voyoit dans la Ville, il y fit bra-

quer des pieces de campagne pour incommoder la garnison, & l'empêcher d'agir trop à découvert pour se fortifier. Le 5. Novembre, dès que le broüillard, qui se forme sur la riviere, fut dissipé, on commença à battre la place avec huit grosses pieces de canon, sans discontinuer jusqu'à ce que la muraille fût rasée. La bréche ayant paru raisonnable, les Généraux songérent à donner l'assaut : & comme on s'y disposoit, Villandrado découvrit une tranchée que les Turcs avoient tiré derriere la bréche, & une terrasse élevée au delà, avec des flancs aux extremitez garnis d'artillerie, le tout bien palissadé. Ce qui fit differer l'assaut & continuer la batterie, pour renverser ces nouvelles fortifications & ne pas perdre tant de monde. Cependant cinquante Espagnols, qui gar-

doient la tranchée, raiſonnant entre eux, trouvoient la breche aſſez grande pour y monter : ils vouloient demander l'honneur d'y marcher les premiers & s'y loger, lors qu'un d'entre eux s'offrit d'aller reconnoîte le lieu de plus près. Mais ſoit que la peur l'eut ſaiſi à la vûë du danger, & qu'il n'oſa pas aller aſſez en avant, ou par une temerité aveugle, il raporta, que rien ne pouvoit empêcher d'entrer dans la place, & l'emporter l'epée à la main. Ces cinquante Eſpagnols allerent s'offrir pour monter les premiers à l'aſſaut ; mais le Cardinal ne voulut pas s'en rapporter abſolument au ſoldat, il envoya une ſeconde fois Villandrado, pour mieux reconnoître les défenſes des ennemis. Ce Capitaine s'en acquitta en homme de tête & d'experience, & ſon raport fut bien different de ce-

lui du soldat. Il dit qu'il avoit observé que la tranchée que les ennemis avoient tirée derriere la bréche étoit large d'environ vingt pas, & profonde à proportion, défenduë par deux rangs de palissades bien terrassées, l'une sur l'autre, & que l'artillerie placée sur les deux extrêmitez se croisoit pour renverser à droit & à gauche tout ce qui se presenteroit. Ce raport étoit fidéle, comme il ne se verifia que trop dans les suites. Mais les Soldats par un point d'honneur, demandérent qu'on s'en rapportât à leur camarade. Castaldo representa au Cardinal, qu'il étoit necessaire de profiter de l'ardeur des troupes, & il consentit de disposer l'ordre de l'attaque, en presence de tous les Officiers, afin qu'ils n'eussent pas sujet de se plaindre si l'évenement ne répondoit pas à leurs esperances.

Le Marquis harangua les Compagnies qui devoient donner ; » Sur la gloire qu'elles alloient » acquerir, en combattant con- » tre les Infideles , pour la » foi, pour la justice, pour leur » Prince & pour le salut de tant » de peuples , qui comptoient » sur leur valeur. Mais le Cardinal les anima encore mieux. Il fit publier par un Commissai- » re ; Que le premier qui en- » treroit dans la place, s'il étoit » Gentilhomme , seroit gratifié » de deux cens vassaux & de deux » cens florins de revenu ; s'il n'é- » toit pas Gentilhomme , il se- » roit annobli , avec cent vas- » saux , & cent florins de reve- » nu. Après cette publication les cinquante Espagnols, qui étoient dans la tranchée, commencerent à monter avec beaucoup d'ardeur. Ceux qui venoient sous leurs enseignes, s'imaginant que ceux-

ceux-cy vouloient les prevenir, pour avoir la gloire & la récompense de l'action, se presserent pour les devancer : ils rompirent leurs rangs sans que les Officiers pussent les retenir. Ils se poussoient les uns & les autres en confusion, & tomboient dans le fossé que les Turcs avoient tiré derriere la bréche, qui en même temps firent un grand feu de leur mousqueterie & de leur canon, en sorte qu'ils repousserent les assaillans avec un grand carnage. Animez par cet avantage, ils ne se contenterent pas d'avoir gardé leurs retranchemens, mais ils en sortirent en bon ordre, chargerent les troupes qui s'avançoient pour soûtenir les premieres, les repousserent jusques dans leur camp, & firent une retraite de gens agueris. Outre le grand nombre de soldats qui furent tuez, il y eut plusieurs

Officiers de distinction; les Turcs les ayant reconnus à leurs armes & leurs habits, leur coupérent la tête & les élevérent sur des pieux aux creneaux de leurs murailles, avec quatre enseignes qu'ils avoient gagné. Glorieux trophée de leur valeur, mais triste spectacle aux Chrétiens de leur défaite.

Le Cardinal infiniment sensible à la gloire, fut touché vivement de ce mauvais succez : Il comprenoit trop bien les avantages que les Infidéles en auroient tiré, au mépris & à la honte des Chrétiens ; en pareilles occasions rien n'étoit capable de le rebuter : il voulut donc agir par lui-même. Il ordonne à Paul Banco, son Lieutenant, de mettre ses Heiduques en bataille, qu'il vouloit se mettre à leur tête, & emporter la place par leur valeur. Castaldo de son cô-

té animoit ses troupes pour retourner à l'assaut, il leur remontroit la honte dont ils flétriroient leur réputation, s'ils ne réparoient cet échet, & s'ils laissoient leurs enseignes au pouvoir des Infidéles. Cependant les deux Généraux avoient ordonné aux bateries de ne cesser de tirer, pour incommoder les assiegez, élargir la bréche, & renverser les palissades. Tandis que les choses se disposoient ainsi dans le camp, Oliman dans la Ville agissoit en grand Capitaine ; il remontroit aux siens : Qu'ils devoient s'attendre à une seconde attaque, « où les assaillans feroient leurs « derniers efforts : qu'il s'agissoit « non seulement de leur gloire, « mais de leur vie. Que s'ils soûtenoient ce second assaut avec « autant de courage que le premier, les ennemis leveroient « honteusement le siége, sans at- «

» tendre l'arrivée du Beiglerbei
» qui avançoit à leur secours. Ensuite il posta ses troupes aux endroits qui pouvoient être attaquez, & le plus grand nombre à la défense de son retranchement. Lui monta à cheval dans la place, à la tête de six cens Spahis ou Cavaliers, pour soûtenir son Infanterie, ou, comme on le connut par la suite, après la plus grande resistance sortir de la ville, & pouvoir se sauver s'il étoit forcé.

Le Cardinal & le Marquis ayant disposé leurs troupes pour l'assaut, firent sonner la charge, tout s'ébranla en même temps; on monta à la bréche, & l'attaque recommença avec plus de courage que jamais & fut soûtenuë de même par les assiegez; comme ils étoient à couvert & leur artillerie bien placée, & bien servie, ils firent un si grand feu, qu'ils renverserent tout ce qui

se presenta d'abord. Enfin ils firent une si grande resistance pendant quatre heures, que les plus braves Capitaines de Castaldo lui envoyerent dire, que s'il ne faisoit pas sonner la retraite, toute son armée périroit plûtôt, que de forcer des ennemis si bien retranchez, & qui se défendoient en désesperez.

Sur ce raport le Cardinal prend le Comte Nadasti, dont il estimoit le merite & la valeur, va se mettre à la tête de ses Heiduques & leur dit seulement: Allons, mes amis, relever les « troupes qui depuis long-temps « sont à l'assaut : je compte sur « vôtre courage pour forcer les « Turcs & emporter la place. Il « ne prit d'autre précaution pour sa personne, que de mettre un casque & une veste d'Officier de couleur verte par dessus son habit noir de Religieux, qu'il

voulut porter toute sa vie, quoi-que le Pape lui eut permis de porter l'habit rouge: Il marche aussi-tôt à la bréche avec autant d'assurance que s'il alloit à une victoire certaine : il se rend au plus fort de l'attaque, & voyant plier les troupes de Castaldo, il
» les ranime. Courage, mes amis,
» leur crioit-il, vengeons le sang
» de vos compagnons qui coule
» sous vos yeux, ou mêlons le
» nôtre avec celui de tant de bra-
» ves gens qui l'ont si glorieuse-
» ment répandu pour la Religion
» & pour leur Prince, contre les
» Infidéles. Ces paroles, soûtenuës par son exemple, relévent le cœur de ces troupes rebutées; les Heiduques sous un si grand chef, attaquerent les Turcs avec tant de fureur, qu'ils en mettent douze cens sur la place & les autres furent enfoncez: enfin le Cardinal eut tant de pre-

sence & d'attention à tout, s'exposant sans crainte, allant soûtenir les endroits qui plioient, que les Turcs furent chassez de tous leurs postes; on entra de toutes parts dans la place & on fit main basse sur tout ce qui faisoit resistance.

Pendant la chaleur du combat, Castaldo de sa coline observoit ce qui se passoit dans la place; il remarqua que Oliman commençoit à reculer, & qu'aparemmennt il songeoit à la retraite. Il ordonna à sa Cavalerie de mettre pied à terre & d'avancer vers la bréche, il mit sur la hauteur tous les gens de service en bataille, pour mieux intimider Oliman, en lui faisant voir par combien de troupes il alloit être attaqué: mais toutes ces feintes étoient inutiles, le Cardinal avoit emporté la place, par la grandeur de son courage & la

fermeté de sa conduite.

Oliman, voyant tous ses quartiers forcez, prit la fuite, sortit de la Ville avec sa Cavalerie, croyant s'échaper : mais il trouva toutes les avenuës de la campagne & de la riviere si bien gardées, qu'après avoir perdu un grand nombre de ses gens tuez ou noyez, sa ressource fut de rentrer dans la Ville pour se refugier au château. Heureusement pour lui les troupes victorieuses, après avoir fait main basse sur tout ce qui s'étoit rencontré dans les ruës & dans les places, s'étoient jettées au pillage dans les maisons, ce qui lui facilita le chemin pour aborder le pont du château : Il eut bien de la peine à le passer, par la grande foule qui se pressoit pour y entrer, dont une partie renversoit l'autre à droit & à gauche dans le fossé, où l'on en voyoit un grand

nombre de nôyez, ou qui se noyoient. Ce fut le dixiême Novembre que la ville de Lipe fut ainsi reprise.

Le Cardinal de retour dans sa tente, reçût les felicitations de tous les Officiers de l'armée, que meritoient ses grandes actions; le Marquis sur tout lui donna de grands éloges: mais ce grand homme répondit seulement; Que ce n'étoit pas à lui, « mais à Dieu seul à qui il falloit « rendre des actions de graces « pour un succès si heureux & « si important. Ensuite sur l'avis « certain que Oliman s'étoit enfermé dans le château, les Généraux donnerent ordre au Marquis Palavicin de le forcer à se rendre; outre les troupes necessaires, on lui fournit quatre grosses pieces de canon pour battre cette place. Palavicin commença à l'enfermer par une bonne

tranchée, afin que personne ne pût y entrer ni en sortir & qu'on ne pût y apporter de vivres, qu'on sçavoit n'y être qu'en petite quantité. La baterie commença le 12. Novembre à faire bréche & continua j'usqu'au dix-huit que les Turcs, pressez par la faim, commencérent à parlementer. Il y en eut quinze qui vinrent se rendre, & qui raporterent que les assiégez, les uns sur les autres, souffroient de grandes miseres, réduits à la chair de leurs chevaux & à quelque peu de farine mêlée dans de l'eau.

Enfin Oliman demanda à capituler, offrant de remettre le château à une composition honorable. Les deux Généraux furent de sentimens differens. Le Marquis, qui ne risquoit rien, & qui ne souhaitoit quela continuation de la guerre, soûtenoit qu'il étoit de la gloire des armes du Roi

des Romains de forcer les Turcs à se rendre à discretion. Le Cardinal au contraire, prévoyant l'indignation de Soliman, si l'on traitoit de si braves gens à la derniere rigueur, songeant toûjours à ménager la paix pour la tranquillité des peuples, soûtenoit qu'il étoit de l'interêt du Roy des Romains, d'accorder une composition favorable. Sur quoi ces deux Chefs eurent de grosses paroles, chacun demeurant ferme dans son sentiment. Enfin le Marquis, qui connoissoit la fermeté du Cardinal, proposa d'assembler un Conseil géneral, afin que les Officiers n'eussent point sujet de se plaindre, si on les privoit d'un profit qu'ils avoient si bien merité, sans au moins leur en avoir parlé. Le Cardinal fut content de la proposition, quoi qu'il prévit bien que tous les Officiers des troupes é-

trangeres feroient de l'avis de Castaldo. Le Conseil s'assembla dans la tente du Cardinal, où entre les Seigneurs qui s'y rendirent étoient, avec le Marquis André Batori, Peren Peter, Thomas Nadasti, Jean Turchi, le Marquis de Balassi, le Colonel Lazonczi & tous les Officiers Allemans & Espagnols. Le Cardinal fit l'ouverture de l'Assemblée, en langue Latine pour se faire mieux entendre à tant de personnes de differentes nations qui ignoroient sa langue naturelle, & leur parla en ces termes.
» Vous n'ignorez pas, Messieurs,
» les forces redoutables de l'Em-
» pire Othoman : Vous sçavez
» combien est à redouter l'indi-
» gnation de Soliman, quand il
» se sent justement offensé : nous
» ne l'avons que trop éprouvé
» par la ruine de nos Villes &
» de nos Provinces, par la mort

de nos compatriotes, & par le " sort malheureux de tant de peu- " ples Chrétiens réduits dans un " triste esclavage. J'avouë que " rien n'est si legitime ni si glo- " rieux que de resister à cette " redoutable puissance ; qu'il se- " roit même à souhaiter que nos " forces fussent suffisantes pour " l'abattre entierement. Mais ce " que tant de Princes puissans " unis ensemble n'ont pû faire, " pensez vous que les forces de la " Transilvanie, déja épuisées avec " les foibles secours de Ferdi- " nand, soientcapables de venir " à bout d'un si grand dessein ? " Non, Messieurs, c'est une té- " merité de l'imaginer. Ainsi " loin d'irriter un si dangereux " ennemi, par une conduite " violente, nous devons l'adou- " cir par une magnanimité géné- " reuse. Vous venez de me voir " à vôtre tête & vous m'y ver- "

» rez toûjours, quand il s'agira
» de s'opposer à un ennemi qui
» nous attaque & qui resiste ;
» mais je serai porté à la clemen-
» ce, quand se reconnoissant vain-
» cu, il demandera grace. Sou-
» venez vous que si cette cam-
» pagne nous a été si glorieuse,
» nous le devons bien moins à
» nos forces & à nôtre courage,
» qu'à la sensible protection
» du Ciel ; nous devons regar-
» der la terreur panique du Bei-
» glerbei devant Temesvard,
» comme un miracle ; car s'il é-
» toit venu à nous, comme il
» devoit le faire, aurions nous
» pû soûtenir ses forces : vous en
» devez juger par la résistance
» que nous venons de trouver
» contre une poignée de ces trou-
» pes nombreuses & aguerries, que
» ce Général pouvoit nous op-
» poser : que si nous allons en-
» core les attirer sur nos bras,

par un point d'honneur imaginaire, & par un petit interêt, pensez-vous que nous aurons toûjours à faire à un Commandant si peu habile, que de prendre la fuite lâchement. Non, encore une fois, Messieurs, ne nous flatons pas de pareilles imaginations. Combien de fois le Roy des Romains a t'il amassé de grandes armées, composées des plus genereuses nations de l'Europe, commandées par de fameux Généraux, qui cependant ont été dissipées en peu de temps. Ce n'est donc pas par cette generosité, dont les grands cœurs sont capables, que je veux traiter favorablement Oliman, c'est encore pour l'engager par reconnoissance, à justifier à Soliman, que si nous avons pris les armes, ce n'a pas été pour l'attaquer, mais pour nous dé-

» fendre, afin que par sa magna-
» nimité, il nous donne la paix.
» C'est le seul bien qui peut re-
» venir à la Transilvanie, pour
» les grands efforts qu'elle vient
» de faire, & qu'elle n'est pas
» en état de soûtenir. Ainsi loin
» d'agir contre les interêts de
» Ferdinand, en traitant favo-
» rablement un petit nombre de
» Turcs, c'est les avancer &
» les affermir, & je me char-
» ge de lui faire agréer la réso-
» lution que j'en ai pris.

Castaldo prit la parole pour affoiblir la force de ce raisonnement, mais ce fut plûtôt une foible remontrance, qu'une replique solide; les Officiers étrangers qui avoient les mêmes interêts, entrerent dans son sentiment; mais le Cardinal avoit trop de fermeté pour s'inquieter de leur murmure: il ne prit pas la peine d'entrer en contestation,

il leur déclara seulement; qu'ils « pouvoient prendre telles mesures que bon leur sembleroit, « que pour lui, sur le champ, « il envoyoit conclure la capitulation & donner sa parole à Oliman, pour pouvoir se retirer « en sureté, avec une bonne escorte; & que peut-être ils se « souviendroient quelque jour « que les Turcs n'oublioient jamais, ni les injures ni les graces qu'ils recevoient de leurs « ennemis. «

Castaldo comprit bien que quand il s'opiniâtreroit, il n'en seroit ni plus ni moins, il consentit à la capitulation pour n'avoir pas le déboire de la voir concluë & executée, comme s'il n'eut été qu'un inferieur : mais d'un autre côté il en tira de grands avantages pour son grand dessein. Il fit entendre à Ferdinand qu'il n'y avoit plus à douter de

te troupe, comprit son dessein : la sienne quoique fatiguée, ne manqua pas de courage, & résolut de mourir plûtôt que de prendre la fuite : ce Commandant fait ranger ses chariots en ligne, & les fait soutenir par une quarantaine de Mousquetaires qui lui restoient, mit de front sa Cavalerie environ de mille, & ordonna le mouvement qu'elle auroit à faire, quand les ennemis seroient à portée. Le Marquis fait avancer la sienne au grand trot, pour rompre celle d'Oliman ; mais dont la Cavalerie s'ouvrit à propos à droit & à gauche des deux côtez des chariots, d'où les Mousquetaires firent leur décharge à portée ; ils mirent à bas plusieurs des assaillans, entre lesquels fut Balassi lui-même, blessé & son cheval tué qui se renversa sur lui ; une partie de ses gens mit

piedà terre pour le relever,les autres s'ouvrirent pour ne pas lui passer sur le ventre,ce qui dérangea son escadron : Oliman profitant de ce désordre , fit donner par les deux qu'il avoit formé aux deux côtez de ses chariots , pendant que ses Mousquetaires redoubloient leur décharge sur cette troupe en confusion, qui prit enfin la fuite , ayant eu bien de la peine à enlever son Commandant,&laissantun grand nombre de morts sur la place. Ainsi Oliman se retira glorieusement sans perte au château deBekerez,où leBeiglerbei s'étoit rendu;qui lereçûtavectoutes les marques de consideration &d'estime.

Cette action & le temps où elle se passa , rendent fort suspect ce que quelques Historiens ont écrit , que Oliman la nuit de son départ , avoit laissé sa troupe campée , & étoit venu se-

cretement dans la tente du Cardinal, où ils avoient eu ensemble une conference de quatre heures : quand cela seroit, on en devroit justement inferer que c'étoit pour ménager la paix, comme le Cardinal s'en étoit bien expliqué ; mais il y a bien plus d'apparence que ce fut un bruit que Castaldo fit courre pour rendre le Cardinal plus odieux à Ferdinand, & pouvoir se servir de ce nouveau prétexte pour mieux colorer le damnable attentat qu'il méditoit contre sa personne.

L'importante ville de Lipe ayant été ainsi reprise, le Cardinal laissa à la prudence de Castaldo d'y mettre un Gouverneur à sa bienseance, & à la dévotion de Ferdinand. Alduna, qui commandoit à Temesvard, demanda ce nouveau poste, qui lui fut accordé : on lui laissa une bonne garnison & toutes les mu-

nitions necessaires, & le Marquis mit à sa place le Colonel Lazonczi, distingué par son experience & par sa valeur, pour commander à Temesvard.

Après ces dispositions il y eut encore une explication fort vive entre les deux Généraux. Le Marquis prétendoit que ses troupes méritoient la récompense promise à celles qui entreroient les premieres dans Lipe; il soûtenoit que les siennes avoient mérité cet honneur. Le Cardinal rendit justice à leur bravoure en termes les plus obligeans: Il promit même de solliciter auprès de Ferdinand les récompenses que méritoient leurs services; mais il s'expliqua ensuite hautement, avec sa sincerité & sa fermeté ordinaires. Que s'agissant » d'un fait qui s'étoit passé sous » ses yeux, il ne pouvoit avoir » la complaisance de commettre

une injustice : qu'il prenoit mê- «
me à témoin ces bravesOfficiers «
Allemans & Espagnols, s'ils «
n'étoient pas sur le point de «
quitter la partie sans le secours «
de ses Heiduques, si ce n'é- «
toit pas eux qui avoient fran- «
chi les retranchemens, forcé «
leurs palissades, passé sur le «
ventre des ennemis, & entré «
les premiers dans la place. Que «
s'il ne s'agissoit que d'une affai- «
re d'interêt, il seroit tout por- «
té à le faire ceder ; mais que «
s'agissant de ce point d'hon- «
neur qui releve le courage, «
& qui inspire cette noble ému- «
mulation, qui porte aux en- «
treprises hardies, il étoit obli-
gé de soûtenir la gloire que sa «
nation s'étoit acquise: Que per- «
sonne ne pouvoit lui disputer «
de n'être pas dans cette occa- «
sion un juge équitable, en «
ayant été un témoin present & «

» attentif. Castaldo n'osa pas insister ; le Cardinal parloit avec assurance, il avoit été l'ame de l'action, commandant au milieu du feu, exposé aux plus grands dangers, tandis que Castaldo en seureté, observoit du haut de sa coline, comment tout se passeroit : cependant le Cardinal, par une moderation digne de son grand cœur, voulut bien laisser la chose indécise jusqu'à ce que Ferdinand eut prononcé sur les mémoires qui lui seroient envoyez.

Le lendemain le Cardinal congedia les Députez des Provinces & les milices nationales, & le Marquis lui demanda des quartiers en Transilvanie, pour les troupes de Ferdinand, mais il le » refusa & répondit : Que la » Transilvanie n'avoit pas besoin » de troupes : qu'il étoit garant » de sa fidelité envers Ferdinand.

Mais que pour la necessité de «
son service, il falloit les loger «
dans les Comtez de Temesvard «
& de Varadin, ces lieux cou- «
vrant la frontiere & les plus «
exposez aux courses des enne- «
mis : de plus que la Transil- «
vanie avoit beaucoup souffert, «
s'étant épuisée d'hommes, de «
vivres & d'argent, & qu'il é- «
toit juste de la laisser respi- «
rer. «

Quoique ces raisons fussent sensibles, Castaldo en tira encore des consequences bien contraires aux intentions du Cardinal. Il insinua qu'il ne vouloit empêcher les Allemans & les Espagnols d'entrer en Transilvanie, que pour leur en fermer la porte, & s'en rendre maître plus facilement. Ensuite il alla representer au Cardinal qu'il falloit une escorte à l'artillerie pour la reconduire dans la Province; le

Cardinal étoit trop habile pour ne pas comprendre que sous prétexte de cette escorte, il feroit entrer beaucoup de troupes dans la Province, où elles s'étoient renduës odieuses; mais pour ne pas le mécontenter entierement, il ordonna qu'outre les Heiduques, l'artillerie seroit encore escortée par cent Allemans; mais Castaldo en avoit déja fait marcher cinq enseignes, avec ordre d'en loger une partie dans Albe-Julie, & les autres dans les lieux voisins. Il ne manqua pas pourtant de le dire au Cardinal, en lui remontrant, que ces troupes n'étoient pas assez nombreuses pour être à charge, mais qu'il étoit à propos de leur marquer cette estime, & cette confiance: que par ce ménagement on les animeroit pour agir à l'avenir avec le même courage qu'elles venoient de faire. Enfin le Car-

dinal ne voulut pas les rapeller, recommandant ſeulement au Marquis de tenir la main à ce qu'elles obſervaſſent une diſcipline exacte, qu'autrement il ne répondoit pas des évenemens.



SOMMAIRE DU LIV. VI.

Castaldo demande au Cardinal de l'accompagner à son Château de Winitz. Le Cardinal donne ses ordres pour bien recevoir son hôte. Le Marquis donne les siens pour l'assassiner. Présages de la mort du Cardinal. Il est cruellement assassiné. Fin malheureuse de ses meurtriers. Castaldo s'empare du Château de Winitz. Tâche de prevenir les suites. Il donne avis de tout à Ferdinand. Manifeste de ce Prince, pour justifier cet assassinat. Diete convoquée pour le venger. Conduite de Castaldo pour calmer les esprits. Le corps du Cardinal sans sepulture pendant soixante & dix jours. Prudence d'André Batori, nommé Vaivode de

Transilvanie. Castaldo fait l'inventaire des trésors du Cardinal, qui se trouvent médiocres. Le Pape excommunie Ferdinand & les Complices. Deüil de la Reine Elizabeth pour cette mort. Elle prend des mesures pour rentrer dans ses droits. Le Vaivode de Moldavie lui promet du secours. Castaldo fait assassiner ce Vaivode. Armée des Turcs pour venger la mort du Cardinal. Défaite d'Alduna. Temesvard emporté. La garnison massacrée. Lazonczi décapité. Alduna s'enfuit de Lipe; la garnison de Salmos s'enfuit à son exemple & est massacrée. Foiblesse de Castaldo contre les Turcs & ses propres troupes. Il reconnoît la necessité de menager les Turcs. Revolte des Espagnols qui retournent à Vienne. Castaldo les suit & abandonne la Transilvanie. Il est méprisé à

Vienne & ne peut donner des preuves de ses prétextes pour faire assassiner le Cardinal. Le Pape reçoit de nouveaux témoignages de son grand merite, & de la malignité de ses ennemis. Il leve l'excommunication de Ferdinand, par des égards pour les sollicitations de l'Empereur Charles. La Transilvanie rapelle le Roy Jean & la Reine Elizabeth. Cette Reine permet l'exercice du Lutheranisme, par un Edit que Soliman fait révoquer. Décadence des affaires de la Maison d'Autriche.

LIVRE SIXIE'ME.

TOus ces ordres donnez, le Cardinal ſe diſpoſa à partir pour viſiter quelques places, & prendre quelques jours de repos dans ſa belle maiſon de Winitz. Caſtaldo pour ne pas le perdre de vûë, lui marqua, avec empreſſement, qu'il ſeroit bien aiſe d'avoir l'honneur de l'accompagner, pour voir un ſi beau lieu, & conferer enſemble à cœur ouvert. Le Cardinal s'en ſentit honoré, & le fit monter dans ſon carroſſe, où ils n'étoient qu'eux deux ſeuls. Le Marquis pour ne point donner d'ombrage & marquer une entiere confiance, ne prit pour ſa garde que cinquante Arquebuſiers à cheval; mais par une autre route il fit

avancer deux mille Espagnols, pour le venir joindre; sous prétexte de prendre leurs quartiers d'hyver, selon qu le Cardinal les marqueroit. Enfin Castaldo n'eut pas horreur de devenir son hôte pour être son assassin.

Dans le temps qu'ils marchoient ensemble, le Marquis reçût un courier de la part de Ferdinand, qui redoubloit ses ordres de se défaire du Moine à quelque prix que ce fût. Outre l'esperance dont ce Prince se flattoit, de profiter de ses trésors, que son Général avoit exageré comme immenses, il avoit encore en vûë de se liberer de la grosse pension qu'il s'étoit obligé de lui payer de quatre-vingt mille ducats d'or chaque année, par dessus ses appointemens ordinaires. De plus connoissant la droiture & le courage de ce grand homme, il ne doutoit pas

qu'il n'appuyât les interêts du jeune Roy, dont il étoit tuteur, & ceux de la Reine sa mere. Il rappelloit les conseils qu'il avoit donné à cette Princesse, de ne point remettre la Couronne, qu'elle n'eut été investie des Principautez qu'on lui promettoit, & que les sommes n'eussent été réellement comptées. Mais comme Ferdinand n'avoit fait ces avances que pour éloigner cette Princesse; qu'il n'avoit jamais eu intention de les tenir, il s'imaginoit que s'étant défait du Cardinal, il seroit le maître de moderer à sa volonté les conditions de son traité : sur tout la Reine étant dans ses Etats & comme sous sa puissance à Cassovie, place gardée par ses troupes. Par tous ces motifs, Ferdinand pressoit cet assassinat ; mais les suites furent toutes contraires à ses des-

seins. Castaldo de son côté n'y étoit que trop disposé par les raisons que nous avons touchées.

Quand donc ce Géneral eut reçû ces ordres pressants, après avoir lû ses lettres, pour lever toute défiance au Cardinal, il lui » dit d'un air content; Que le » Roy des Romains & le Roy de » Bohëme, le chargeoient de » nouveau, de marquer à son E- » minence, la satisfaction qu'ils » avoient de ses grandes ac- » tions, qui seules suffiroient » pour rendre son nom immor- » tel. Que la maison d'Autriche » ne pourroit jamais assez recon- » noître des services si importans: » qu'enfin si la Hongrie tomboit » sous sa domination, il étoit » seul capable de conduire une » expedition si glorieuse & si ne- » cessaire pour la sûreté des » Royaumes Chrétiens. Par ces

beaux discours & ces grand éloges, le Marquis s'insinuoit dans l'esprit du Cardinal, & il n'eut pas de peine à y réüssir; Martinusius étoit sensible à un si juste retour, mais il avoit le cœur trop magnanime pour soupçonner une trahison aussi horrible, que celle que tramoit ce dangereux politique contre sa personne.

Les deux Généraux arrivez à Winitz, le Cardinal donna ses ordres pour régaler son hôte avec toute la magnificence, tandis que le Marquis donnoit les siens pour le faire assassiner. Il se trouva dans la necessité de les presser, le Cardinal lui ayant dit, qu'il partiroit dans deux jours pour se rendre à Vassorel, assister à une Diéte où il alloit pour les interêts de Ferdinand & de la nation. Dès que Castaldo eut appris ce départ précipité, il fit

partir un courier en toute dili-
gence, pour presser le Marquis
Palavicin & les Espagnols qu'il
commandoit, de le venir join-
dre sans s'arrêter; qu'il s'agissoit
de son salut & de celui de tou-
te l'armée. Le courier alla vîte
& les Espagnols n'en firent pas
moins; ils ne mirent qu'une jour-
née à faire le chemin de deux.
Le Marquis alla donner avis au
Cardinal de leur arrivée, pour
prendre ses ordres pour leurs
quartiers d'hyver, qui ordonna
d'abord que ces troupes fussent
logées dans le fauxbourg, qui
n'est séparé de la Ville que par
l'agréable riviere de Sabés, qu'on
passe sur un pont de bois pour
y entrer, & aller au château qui
est de l'autre côté. Et cette riviere
ayant arrosé ce beau lieu, va
d'abord se jetter dans le Mé-
rick.

Dans le temps qu'on logeoit

ces troupes, Castaldo dans son cabinet communiquoit au Marquis Palavicin les ordres de Ferdinand pour se défaire du Cardinal; il lui dit; Que connois- « sant sa fidelité & son courage, « il avoit compté sur lui pour e- « xecuter ce grand coup : que « ce Moine entretenoit de gran- « des correspondances avec les « Turcs : que le lendemain il de- « voit partir pour une Diéte, y « soûlever les peuples, faire main « basse sur toutes leurs troupes « & se rendre maître de la Tran- « silvanie; qu'outre la gloire d'une « si grande action, il s'attireroit « de grandes marques de recon- « noissance. Palavicin s'estima « honoré d'une telle confidence, du choix qu'il avoit fait de sa personne pour ce grand coup, & promit d'agir au peril de sa propre vie pour l'executer.

Après que Castaldo se fut as-

ſûré de ce Chef, il envoya appeller quatre Capitaines Italiens, ſur leſquels il avoit jetté les yeux, & capables de ſeconder Palavicin; le Chevalier Campegio Monino, Piacentino, & Scaramoucia : il leur parla dans les mêmes termes, & les trouva dans la même réſolution. Outre ces quatre Officiers, il fit venir André Lopés Colonel Eſpagnol, & lui demanda quatre ſoldats de ſa Compagnie des plus déterminez à ſuivre le commandement qui leur ſeroit donné : il ordonna au mêmeCapitaine de prendre vingt & quatre bons Arquebuſiers, des moins connus des gens du Cardinal, pour entrer le lendemain dans le château, portes ouvrantes, le plus adroitement qu'il ſe pourroit, & les placer de ſix en ſix, dans les quatre tours du château, qui étoient ouvertes & ſans gardes, & de s'y tenir prets

à recevoir ses ordres

Après toutes ces mesures, Castaldo alla saluer le Cardinal, & lui parler du quartier de ses troupes; mais l'ayant trouvé qui alloit entendre la Messe à son ordinaire, il le laissa à ses dévotions & se promena par le château. Peu de temps après on vint lui dire que le Prêtre qui célébroit, avoit renversé le Calice & répandu sur l'Autel le sang de Jesus-Christ; ce qui donna à penser à Castaldo. D'abord on n'attribua cet accident qu'à la négligence du Prêtre; mais après on jugea que c'étoit un présage du sang du Cardinal qui devoit être répandu le lendemain. On rapporte aussi qu'un vieux Abbé de son Ordre, voyant ces superbes galeries qu'il élevoit sur les ruines d'un ancien Monastere, lui avoit dit; Monseigneur, ou- « bliant vôtre état de Religieux, «

» de Prêtre & d'Evêque, vous
» faites de la Maison de Dieu,
» un Palais de plaisance ; d'un
» lieu de priere, un de pompe
» mondaine : prenez garde, que
» par un effet de la justice di-
» vine, vous ne soyez malheu-
» reusement frappé de mort, dans
» ce même lieu, où vous croyez
» passer si agréablement vôtre
» vie. Ce qui fut une Prophetie.

La nuit étant venuë, il s'éleva un orage si affreux, les vents soufflotent de toutes parts, avec tant de violence, qu'on n'entendoit dans le château que le bruit continuel des portes & des fenêtres ébranlées. A cette tempête se mêlérent des tonnerres & une grêle si extraordinaires, que de memoire d'homme on n'avoit vû ni entendu rien de si épouventable. Il sembloit que les enfers fussent déchaînez, ou que

cette nuit eut horreur de devancer un jour si funeste. Le matin le temps s'étant calmé, on ouvrit les portes du château pour faire partir les équipages ; tout étoit en mouvement & en confusion dans la cour, pour charger & pour atteler. Le Capitaine Lopés entra sans qu'on y prit garde, avec ses vingt & quatre Arquebusiers, qui portoient leurs armes couvertes sous de longues & larges vestes à la Turque ; il les posta sans obstacle selon ses ordres, & revint en donner avis à Castaldo, qui l'attendoit avec impatience ; il étoit avec le Marquis Palavicin, les quatre Capitaines Italiens & les quatre soldats Espagnols, qui partirent en même temps : Antonio Ferraro Secretaire de Castaldo les précedoit, portant des papiers & des dépêches à la main pour les faire signer ; ils abordérent l'a-

partement du Cardinal, ſans que perſonne les arrêtât. Les Heiduques de la garde, qui avoient eſſuyé une nuit ſi fâcheuſe, avoient quitté leurs poſtes & étoient autour du feu dans une grande ſale, ſans même avoir laiſſé les ſentinelles ordinaires.

Antonio Ferraro étoit un homme hardi & inſinuant; par l'ordre de ſon maître, il avoit pris ſoin de ſe mettre bien dans l'eſprit du Cardinal, il lui faiſoit ſa cour avec aſſiduité & des confidences étudiées: le Cardinal prévenu par les marques de confiance d'un homme qui ſçavoit le ſecret des affaires, le ménageoit avec beaucoup d'affabilité: non ſeulement il lui donnoit audience à toute heure, mais le combloit de biens & de préſens: depuis quelques jours ce Secretaire avoit affecté de ſe rendre à l'heure où le Cardinal ſortoit du

lit, pour lui parler : l'Huissier de la Chambre avoit ordre de le laisser entrer aussi-tôt qu'il se présenteroit, & dès qu'il eut dit son nom, la porte lui fut ouverte : il aborda le Cardinal, qui en robe de Chambre récitoit son Breviaire auprès de sa table. Ferrario l'approche avec les marques de son respect ordinaire, lui présente ses placets à signer, & tandis qu'il les lisoit, il lui dit : Que le Marquis Palavi- « cin étant sur le point de par- « tir pour la Cour de Vienne, « venoit prendre congé de son « Eminence, & recevoir ses com- « mandemens. Cependant ce « Marquis, qui l'avoit suivi de près, voyant que l'Huissier alloit fermer la porte sur lui, avança le pied & le genou, & tint ferme pour l'empêcher. Le Cardinal ayant pris la plume & s'étant baissé sur sa table pour si-

gner. Ferraro tire un poignard de sa ceinture pour lui enfoncer dans le sein, mais le coup ne fut pas mortel, n'ayant porté qu'entre la gorge & la poitrine. Le Cardinal se sentant frapé, se releve, en s'écriant. Ha ! Vierge Marie. Et comme il étoit fort & vigoureux, d'un coup de poing il porta cet assassin par terre, loin au de-là de la table. A ce bruit le Marquis Palavicin se jette dans la chambre l'épée à la main, & d'un coup de tranchant fendit la tête au Cardinal, qui cependant se tint encore debout; & voyant entrer les autres scelerats, » leur dit ces paroles latines; *Quid* » *est hoc, Fratres ?* Qu'est-ce que » c'est, mes Freres ? & en répe- » tant souvent ces deux autres : » *Jesus Maria*. Les quatre soldats lui lâchérent à bout portant leurs arquebuses dans le corps, qui le renverserent par terre, où les au-

tres conjurez le percerent de mille coups : pour avoir part à une action si détestable. Ce fut le 19. Decembre 1551. que ce meurtre fut commis.

Ce grand homme ainsi surpris à l'impourvû, remplissant un devoir de Religion ; qui se sentant frapé a recours à la Mere de Dieu ; qui donne à ses assassins le nom de freres ; qui invoque son Sauveur en mourant ; ne laisse-t-il pas lieu de croire, que dans ce moment fatal, le Ciel lui inspira ce sentiment necessaire pour appaiser sa colere & attirer sa misericorde ?

Voilà, selon le jugement d'un « Historien celebre, * quelle fut « la fin du Cardinal George Mar- « tinusius, à l'âge de soixante & « dix ans, ou environ : qui d'u- « ne basse fortune, s'étoit élevé « au plus haut degré d'honneur. «

* M. de Thou.

» & de gloire : sa magnificence
» & son autorité ont égalé cel-
» les des Rois : Ce fut un très-
» grand homme tant en paix,
» qu'en guerre ; peu lui sont com-
» parables en prudence, dont il
» s'est servi selon le temps & les
» occasions, pour le bien & la
» tranquillité de sa patrie ; mé-
» nageant les Turcs autant que
» les loix de la Réligion & de la
» justice pouvoient le permettre :
» son grand mérite lui attira une
» envie mortelle & le rendit suf-
» peċt à Ferdinand. Le bruit de
» ses trésors anima le Marquis de
» Castaldo à sa perte. Outre ces
» causes si indignes de sa mort :
» d'autre ajoûtent, que Ferdi-
» nand s'étoit obligé de lui payer
» une pension de quatre vingt
» mille ducats d'or, & que les
» Ministres de ce Prince crûrent
» lui faire plaisir de le dégager
» de sa parole par cet assassinat.

Enfin pour donner quelque cou- «
leur à une action si odieuse, «
ils publierent que Martinusius «
entretenoit des intelligences «
secretes avec les Infidéles, au «
préjudice de la Chrétienté. «
Ferdinand voulut bien s'en «
laisser persuader, mais il est «
certain que ceux qui conspiré- «
rent sa mort, n'eurent d'autres «
vûës que de s'emparer de ses «
trésors, qui cependant se trou- «
verent médiocres par rapport «
à une si grande fortune : com- «
me il étoit extrêmement li- «
beral & d'une probité exacte, «
qu'il n'avoit aucun attachement «
à des parens, il employoit tout «
avec une magnificence sans é- «
gale, à des ouvrages publics «
& à entretenir des armées pour «
l'ornement & la défense de la «
patrie. Bien loin que Ferdinand «
tirât quelque avantage de sa «
mort, pour s'assurer la posses- «
sion de la Transilvanie, outre «

» l'oprobre éternel dont elle a
» fletri sa memoire, il fut chassé
» de cette Province: les Turcs en
» prirent sujet de lui enlever les
» meilleures places qu'il occupoit
» en Hongrie. Enfin l'Eglise qui
» jusqu'alors avoit conservé la pu-
» reté de la foi Catholique, &
» de la morale de l'Evangile, fut
» desolée par les heresies, ayant
» perdu son illustre défenseur.

Quant à ses meurtriers, ils reçûrent tous le châtiment que méritoit l'énormité de leur crime. Peu de temps après le Secretaire Ferraro, par un jugement du Cardinal de Trente, fut condamné à être pendu, & fut executé à Alexandrie, lieu de sa naissance. Monino fut décapité à saint Germain en Piémont; Scaramoucia écartelé en Provence. Le Chevalier Piacentino, après avoir eu dans une querelle cette main coupée, dont il avoit

frappé le Cardinal, dans une partie de chasse, fut éventré par un Sanglier, sous les yeux de Ferdinand même: cette mort, quoique moins honteuse, ne fut pas moins funeste. Enfin le Marquis Palavicin étant tombé entre les mains des Turcs, fut conduit à Bude chargé de chaînes; le Bacha lui reprochant la mort du Cardinal, lui fit souffrir une captivité plus cruéle que la mort même.

Pour revenir à nôtre sujet, tandis que ces conjurez executoient cet assassinat, Castaldo se promenoit dans une galerie voisine, pour donner ordre à tout, en cas qu'il arrivât quelque émûte: Et dès qu'il fut assûré de la mort du Cardinal, il mit les vingt-quatre Arquebusiers qu'il avoit postez dans les tours, à la garde de l'appartement où étoit le corps du mort. Ensuite il descendit à la porte du Château,

où il avoit ordonné de mettre en bataille les Espagnols, avant la pointe du jour : sous pretexte de se montrer au Cardinal & lui faire honneur à son passage ; mais veritablement pour s'en servir dans le besoin. Il se mit à leur tête & les fit entrer dans le château, tambour battant & enseignes déployées, pour en prendre possession, comme d'une place renduë. Les Heiduques qui en avoient la garde furent mis dehors, le Marquis leur ayant fait entendre que le Cardinal n'avoit plus besoin de leurs services. Ces Heiduques allerent dans la Ville & dans le fauxbourg apprendre à leurs camarades la funeste fin de leur maître : ils se retirerent avec leurs armes, & se rallierent à la campagne sous le commandement de Paul Banço leur Capitaine, bien résolus de venger sa mort. Là ils attendirent Quen-

di Ferens, l'ami intime du Cardinal : mais sur le point de monter en carrosse, pour s'éloigner de ce lieu malheureux, il fut arrêté par Castaldo, & par crainte ou par politique, il se laissa gagner, au moins en apparence, par les grandes promesses que lui fit ce Géneral de la part de Ferdinand. Paul Banco informé du parti que Ferens avoit pris, congedia ses Heiduques, jusqu'à une occasion plus favorable à leur vengeance.

Castaldo voyant tout tranquile envoya à Ferdinand couriers sur couriers pour l'informer de la mort du Cardinal ; & pour ne lui en laisser aucun doute, par un autre acte d'inhumanité, il envoya à ce Prince une des oreilles de ce grand homme, qu'il fit séparer de sa tête, & qui étoit remarquable pour être toute cheveluë. Ferdinand persuadé que

cet assassinat seroit interpreté à son désavantage, & causeroit quelque émotion, par l'attachement des peuples à ce sage Ministre, fit aussi-tôt publier un manifeste, préparé de longue main, pour justifier la necessité de cette mort. * Un Historien Hongrois le rapporte tout au long. On y suppose par tout, ce qu'il étoit necessaire de prouver, » par de bons actes. Que ce Moine » ambitieux étoit d'intelligence » avec les Infidéles, à la ruine » des Chrétiens. Qu'il vouloit se » rendre maître de la Transilva- » nie, en ne relevant que de » l'Empire Othoman. On rapporte à cette fin toutes les actions de sa vie, & sur de simples soupçons & des reflexions malignes, on décide des intentions de ce grand homme, avec autant de temerité que d'injustice. La con-

* Isluansius.

clusion de ce manifeste est sur tout remarquable; voici comme il fait parler Ferdinand. Qu'il auroit « souhaité que ce Moine eut eu « un autre caractere d'esprit : que « l'ayant élevé à tant de dignitez « éminentes, jusqu'à celle de « Cardinal, qui est tout ce que « pourroit esperer le sujet le plus « grand & le plus fidéle, il se « fût comporté envers son Roy « comme l'exigeoient son âge « venerable, cette pieté Chré- « tienne dont il avoit toûjours « fait profession, ces Ordres sa- « crez dont il affectoit de rem- « plir exactement les devoirs, & « dont il marquoit estimer la di- « gnité sur toutes choses. Et « qu'ainsi ses Capitaines n'eussent « pas été dans la necessité de le « mettre à mort. Mais qu'il n'y « avoit pas de doute que pour le « salut d'un si grand nombre de « Chrétiens, il ne fut permis de «

» commettre des actions encor
» plus extraordinaires.

Ces eloges veritables & ce: suppositions sans preuves, firent des impressions toutes contraires aux intentions de ce Prince. Ses
» excuses, dit le même Historien,
» ses largesses & ses ménagemens
» ne furent pas capables de faire
» revenir les esprits; tout le mon-
» de fut convaincu que la mort
» de ce grand homme étoit in-
» juste & criante, & que Fer-
» dinand, pour avoir crû trop
» legerement de faux accusateurs
» s'étoit couvert d'une infamie
» éternelle.

Cependant le Marquis de Castaldo envoya à tous les Gouverneurs des places qui avoient été à la dévotion du Cardinal, pour les porter, par promesses & par menaces, à demeurer fidéles sous l'obéïssance du Roi des Romains. Sur tout il envoya en diligence

le Commissaire Diégo Velez, pour mettre le scelé au château de Vivard. Le Cardinal l'avoit bâti & fortifié pour y mettre en sûreté ce qu'il avoit de plus précieux. Là on trouva un Envoyé de Soliman, sur le point de son départ; il fut interrogé, mais de quelque maniere qu'on s'y prit, on ne put rien découvrir qui rendît sa foi du Cardinal le moins du monde suspecte; on ouvrit & on examina ses lettres, toutes écrites de sa main en langue Turque, & cachetées du sceau de ses armes. Elles s'adressoient à Soliman, à Rustan-Bassa, au Beiglerbei de Grece & à Oliman; elles ne tendoient qu'à ménager une paix ou une tréve pour le repos des peuples, & arrêter les fureurs de la guerre. La droiture de ses intentions rendit ses ennemis confus & encore plus odieux. Ils tâchérent

de publier malignement la rencontre de cet Envoyé Turc, mais jamais ils n'osérent produire ses instructions ni les réponses du Cardinal, parce qu'elles portoient sa justification. Ensuite Castaldo accompagné de Quendi Ferens, se rendit à Segesvard, peu distant de Vassorel, pour rompre les desseins de la Diéte des Sekels, ou pour se les rendre favorables. Il apprehendoit qu'on y prit résolution de venger la mort du Cardinal. Quendi, à la priere de ce Général, se rendit à cette assemblée, & par son crédit & par sa prudence, il ménagea si bien les esprits, qu'il leur fit comprendre, que dans les conjonctures présentes, un soulevement alloit causer des révolutions ruineuses. Il calma le ressentiment de ceux qui avoient le plus de bon sens, & arrêta les plus emportez par des promesses: en-

fin il fit terminer cette Assemblée par une députation à Castaldo, pour l'assûrer de leur fidelité. Ce Général, suivant les ordres de Ferdinand, reçût ces Députez avec tous les honneurs & les caresses imaginables. Il doubla les pensions à ceux qui en recevoient du Cardinal, & en assigna à d'autres qui n'en avoient point. Il fit à tous des présens de chevaux, de draps fins, de vestes, & même d'argent. Enfin il n'oublia rien pour gagner ce peuple qui avoit été le plus attaché au Cardinal; mais il ne fut pas possible de le faire revenir sans retour.

Dans ce temps Castaldo reçût avis que la garnison qu'il avoit laissée dans le château de Winitz, se comportoit avec autant de licence que de fureur; qu'elle avoit mis tout au pillage: que Dom Lopez, qui y commandoit,

s'étoit emparé de la cassette du Cardinal, où il avoit trouvé douze mille ducats d'or ; qu'il en avoit pris une partie & distribué l'autre aux soldats : mais ce qui étoit plus déplorable que le corps du Cardinal, depuis soixante & dix jours qu'il avoit été assassiné, étoit resté dans son sang sur le plancher, sans aucun ordre pour sa sepulture. Spectacle qui ne donnoit pas moins d'horreur que son assassinat. Aussi tôt Castaldo envoya le Commissaire Diego Velez, pour faire restituer l'argent, rétablir les meubles & en faire l'inventaire, qui se monta à plus de quatre-vingt mille ducats. Le corps du Cardinal fut remis à ses bons serviteurs, qui en grand deüil, allérent le lever de terre & le mirent dans un cercüeil : ce qui fut remarqué de surprenant, est qu'il sembloit que le Ciel avoit

pris soin de le conserver sans être corrompu ; car par une providence singuliere, il fit un si grand froid depuis le jour de son assassinat, & ce cadavre venerable fut si gelé, qu'on le leva de terre comme une statuë de marbre. Il fut porté à Veissembourg avec plus de pleurs que de pompe ; & inhumé dans la grande Eglise, auprès de celui de Jean Uniad Corvin, où ses amis lui éleverent un mausolée pareil : l'ayant jugé comparable à ce fameux Vaivode de Transilvanie, qui avoit acquis tant de gloire par ses victoires, que son nom seul portoit la terreur chez les Infidéles.

Le 28. Fevr. 1552.

Ensuite Castaldo s'appliqua à profiter de la mort du Cardinal, à faire valoir son autorité & satisfaire son avarice. Il commença par faire nommer un Vaivode agreable à la nation & utile

à la maison d'Autriche. Il fit pourvoir André Batori de cette dignité, qu'il avoit déja proposé pour y être associé avec le Cardinal. Ce Seigneur recommandable par sa naissance & par ses grandes qualitez, s'en défendit long-temps : Il comprit bien qu'il n'auroit que le nom de Vaivode, & Castaldo tout le pouvoir ; qu'il ne pourroit remplir ce rang sans devenir suspect à Ferdinand, s'il n'entroit pas dans les desseins & les vûës de son Géneral, ou qu'il se rendroit odieux à la nation, s'il n'en soûtenoit pas les interêts, comme avoit fait le Cardinal : extrêmitez également dangereuses, ou pour sa vie, ou pour sa réputation. Ce qui lui fit prendre le parti de ne pas refuser absolument cette dignité, pour ne pas donner d'ombrage à la Cour de Vienne, mais de n'en pas faire les

fonctions, pour ne pas s'attirer la haine des peuples. Il se retira dans une de ses maisons, sous pretexte d'infirmité, & laissa à Castaldo la conduite des affaires dans des conjonctures si délicates. Les évenemens justifierent sa prudence, qui dans les suites l'éleverent à la souveraineté.

Après que Castaldo eut fait remplir la dignité de Vaivode selon ses intentions, il fit donner à Carvaial, Capitaine Espagnol, qu'il vouloit obliger, la recompense promise à celui qui entreroit le premier dans Lipe. Il n'eut pas de peine à obtenir par faveur, ce qui lui auroit été refusé par justice, s'il avoit eu le Cardinal pour partie; qui, comme nous l'avons vû, avoit pris cette affaire à cœur: Paul Banco son Lieutenant l'auroit emporté, étant entré le premier dans la place à la tête de ses Heiduques.

Enfin Castaldo vint aux fins de sa politique, qui ne tendoit qu'à découvrir & à profiter des trésors du Cardinal, cause principale de sa mort. Après avoir donné dans la Province les meilleurs quartiers à ses troupes, il ménagea auprès de Ferdinand, des Commissaires affidez, pour l'inventaire de ces richesses, qu'il avoit exagerées comme immenses ; ces trésors devoient mettre la maison d'Autriche, en état de conquerir toute la Hongrie, & de faire tête à la puissance de Soliman. Cet inventaire fait dans tous les lieux où le Cardinal avoit des effets, se monta à 2.673. marcs en lingots d'or, 4793. marcs d'argent, 1000. médailles d'or de Lisimacus, du poids de trois ducats chacune, plusieurs vases de vermeil, des chaînes d'or, des pierres précieuses, des bales de peaux de martes zebelines,

de tentures de tapisseries, & d'habits fort riches. On trouva sur tout ses écuries bien fournies & ses harras nombreux. Cependant les plus passionnez à nuire à sa réputation, ne font monter ces richesses, amassées depuis tant d'années, qu'à deux cens cinquante mille ducats : somme qui n'excedoit pas une année de ses revenus, ce qui n'étoit pas suffisant pour remplir l'avidité de ses ennemis. Il est vrai que Castaldo fut justement soupçonné d'en avoir détourné, d'intelligence avec Diégo Velez. Ferdinand se voyant trompé dans les grandes esperances dont on l'avoit flaté de ces trésors, fit mettre en prison ce Commissaire, ce qui ne servit qu'à mieux justifier l'injustice de ses intentions. Cependant ce Prince disposa de ces richesses comme si elles lui eussent appartenu ; il

donna à Castaldo quatre cens médailles de Lisimacus & cent marcs en vases de vermeil, en reconnoissance du grand service qu'il lui avoit rendu. Le reste de l'or & de l'argent fut mis en monnoye pour payer quelques montres aux troupes. Des richesses si médiocres pour un homme qui pendant tant d'années avoit eu l'administration des finances d'un Royaume si puissant, honoré de dignitez d'un si grand revenu, furent des preuves sensibles de sa probité & de nouveaux motifs à cette haine qu'on avoit conçû contre Ferdinand & contre ses Ministres. Les malheurs qui suivirent, tant de sang répandu, la perte de tant de Villes, le soulevement des Grands & des peuples, la fuite de Castaldo, justifierent que le Ciel ne vouloit pas laisser un crime si énorme impuni, même devant

les hommes.

La nouvelle en fut portée à Rome dans toutes ces circonstances ; le Cardinal s'étoit acquis trop d'amis effectifs pendant sa vie, pour en manquer après sa mort : Ils informérent le Pape de cet horrible attentat. Les Cardinaux & les Prélats de cette auguste Cour, composée de tant de sujets de rang & de merite de toutes les nations Chrétiennes, tomberent dans un étonnement qui ne peut s'exprimer. Ces illustres témoignages que l'Empereur Charles, Ferdinand & Maximilien venoient de rendre, des éminentes vertus de Martinusius, leur étoient encore présents : ils avoient devant les yeux les grands services que ce Cardinal avoit rendus & rendoit à l'Eglise en fermant l'entrée de la Hongrie aux héresies, répanduës dans les autres Royaumes;

toutes les relations les avoient informez de la conduite & de la valeur avec lesquelles il venoit de mettre en fuite une armée formidable d'Infidéles, & sur lesquels il avoit repris d'assaut la plus importante place de la haute Hongrie. Cependant ils recevoient les lettres & les manifestes de ces mêmes Princes, contre un sujet, dont, bien loin d'avoir fait la moindre plainte, ils avoient toûjours fait de glorieux éloges.

Le Pape Jules III. justement irrité assembla le Consistoire, on y examina à fond cette affaire, & quoi que ce Pontife fût dans les interêts de la maison d'Autriche, cet attentat lui parut si noir, que rien ne fut capable de calmer son indignation. Il fit citer Ferdinand à Rome, pour venir se justifier. Les Ambassadeurs de ce Prince & ceux

de l'Empereur son frere, employerent en vain leurs pressentes sollicitations ; le Pape leur répondit avec hauteur. Si Geor- «
ge Martinusius étoit un si mé- «
chant homme, pourquoi me «
l'avoir proposé pour être Car- «
dinal? pourquoi solliciter si for- «
tement le Sacré College en sa «
faveur, comme un homme d'un «
merite éminent, d'un courage «
magnanime, d'une probité à «
l'épreuve, dont les services é- «
toient necessaires à la Chré- «
tienté? Enfin après toutes les «
formalitez juridiques, le Saint Pere, sans avoir égard à toutes ces instances, fulmina excommunication majeure contre Ferdinand & contre les auteurs, fauteurs & ministres de cet horrible assassinat. Il en fit dresser la Bulle, pour être publiée & affichée chez tous les peuples Chrétiens.

L'Empereur Charles vivement frapé de ce jugement, renouvella plus fortement ses instances, pour au moins arrêter un éclat qui devoit noter sa Maison d'un éternel opprobre. Mais tout ce qu'il put obtenir par son puissant credit & par la crainte de son ressentiment, fut que la publication de la Bulle seroit suspenduë jusqu'à une plus ample information. Cependant Ferdinand pour ne pas irriter davantage la Cour de Rome se regarda comme excommunié, se dispensa d'entrer dans l'Eglise & de la participation aux Sacremens.

Cette nouvelle information fut remise à quatre Commissaires du Sacré College, dont le Cardinal de Trani, qui en étoit Doyen, fut le chef. Ces Commissaires ayant de nouveau examiné les charges & informations, fournies par Ferdinand & par ses

Ministres ; elles ne furent pas jugées suffisantes pour même colorer cet attentat ; mais pour ne pas trahir leur Religion, ni se trop déclarer contre une Maison si puissante, ils prirent un expedient pour se décharger d'une affaire si délicate. Ils jugerent à propos d'envoyer sur les lieux des Commissaires, pour informer du fait & prendre les dépositions des témoins de leur propre bouche.

Le Pape approuva ce jugement, mais il ordonna que les effets du Cardinal Martinusius, seroient remis à la Chambre Apostolique, parce qu'étant mort sans tester & ses heritiers n'osant se déclarer, Ferdinand n'avoit aucun droit à cette succession ; & qu'en tel cas l'Eglise Romaine herite de ses Cardinaux. Mais Ferdinand fit entendre, que ces effets s'étoient trou-

vez bien moindres que l'on ne l'avoit publié ; qu'une partie avoit été dissipée, & que l'autre avoit servi pour quelques mois de paye à l'armée qu'il entretenoit contre les Infidéles, sur quoi le Pape ne voulut pas insister.

Ces nouvelles de Rome allarmerent moins Ferdinand, que celles qu'il reçût de Constantinople & de Cassovie. Petrovietz ayant appris la fin funeste du Régent, s'empressa d'en faire part à la Reine Elizabeth : il voulut lui insinuer que la justice du Ciel l'avoit enfin vengée de l'ambition du Ministre ; mais cette Princesse en conçût bien d'autres sentimens. Elle fut vivement touchée de la fin déplorable de ce grand homme ; & ne put lui refuser des larmes. Non seulement la haine qu'elle lui avoit porté étoit éteinte dans son cœur, mais sans cesse elle rappelloit les

grands services qu'il avoit rendu au feu Roy son mari, pour le remettre & le maintenir sur le Trône: elle rappelloit son zéle & sa prudence pour conserver la Couronne au Prince son Fils encore au berceau, & contre toutes les apparences de succez. Depuis sa sortie précipitée de Transilvanie il ne se passoit de moment qu'elle ne se repentît de n'avoir pas suivi ses salutaires conseils. Elle se voyoit, comme ce sage Ministre le lui avoit prédit, à la discretion d'un Prince, qui pour satisfaire son ambition, ne faisoit aucun scrupule de violer la foi des traitez, la religion des sermens, & les droits les plus sacrez: elle se voyoit privée du secours de ce grand homme, sur lequel elle sçavoit qu'elle pouvoit compter, connoissant sa droiture & son grand cœur: elle étoit persuadée, qu'il conservoit

pour le Prince son fils, tous les sentimens d'un zélé & fidéle tuteur, qui n'auroit pas manqué à faire executer les conditions d'un traité que lui-même avoit arrêté à son avantage. Sur ces esperances, elle étoit demeurée tranquille jusqu'alors : mais dans cette révolution imprévûë, elle tomba dans de nouvelles inquiétudes, & dans la necessité de prendre d'autres mesures pour se tirer d'oppression.

Sigismond son frere avoit été élû Roy de Pologne, après la mort du grand Sigismond son pere : elle eut reçours à ce Prince & à la Reine doüairiere sa mere, Bonne de Sforce. L'un & l'autre entrerent avec chaleur dans les interêts d'un Roy & d'une Reine qui les touchoient de si près. Ils assemblérent leur Conseil, où ayant mûrement déliberé sur les conditions & les circonstances du traité

traité arrêté par le Cardinal, ils ne jugérent rien de si avantageux que d'en demander & en presser l'execution. Cette délibération est bien glorieuse à la memoire de Martinusius. Elle justifie son grand sens & sa probité, contre les injustes préventions de ses ennemis jurez, qui vouloient que par ce traité il eut sacrifié à son ambition les interêts de cette Reine & du Roy son mineur.

Dans cette vuë Sigismond envoya à Vienne Mathias Lobosқi, en qualité d'Ambassadeur, pour sommer Ferdinand d'executer sans delai son traité ; que s'il refusoit de le faire de bonne volonté selon son serment, on seroit obligé de l'y forcer par les armes. Mais cet Ambassadeur ne reçût pour réponse que de belles paroles sans effet ; ce Prince & ces Princesses, offencez de ce mépris, commencerent à mé-

nager les Grands de Transilvanie pour remettre le jeune Roy dans ses droits. Quendi Ferens, qui avoit eu la confiance du Cardinal, bien informé de ses intentions, entra dans les interêts du jeune Roy & y fit entrer ses amis, qui n'eurent pas de peine à inspirer les mêmes sentimens aux peuples. Les Allemans étoient devenus insuportables par leur insolence, les Espagnols par leur fierté, & les Italiens par leur avarice : Castaldo s'étoit attiré la haine publique par l'assassinat du Cardinal, dont tout le monde ne respiroit que la vengeance. Tandis qu'on la méditoit, ce Général menagea un autre assassinat, qui ne le rendit pas moins odieux. Cet évenement est si remarquable dans ses circonstances, il découvre si au naturel le caractere de son cœur & de son esprit, qu'il ne doit

point ennuyer le Lecteur.

Mirce Vaivode de Moldavie, gagné par la Reine Elizabeth, & par les Grands de Transilvanie, promit toutes ses forces pour rétablir le jeune Roy. Un Cavalier Moldave, mécontent de son Vaivode, jugeant par l'attentat sur le Cardinal, dequoi Castaldo étoit capable, vint lui découvrir en confidence; Que « Mirce conspiroit sa perte & cel- « le de ses troupes : que pourvû « qu'il fût appuyé de sa faveur « il s'offroit à le défaire de cet « ennemi. Castaldo l'écouta & le « reçût à bras ouverts, lui promit sa protection, & de la part de Ferdinand le commandement de deux cens hommes d'armes & de gros appointemens. Ensuite on vint aux moyens pour executer ce grand coup. Le Moldave avoit près de lui deux jeunes Gentilshommes, des plus distinguez

de la nation, qui étoient ses favoris. Il fut convenu que Castaldo leur écriroit à chacun en particulier, & par ses lettres les solliciteroit à executer au plûtôt l'entreprise où ils s'étoient engagez; que de son côté il s'obligeoit au double de ce dont ils étoient convenus. Cependant ces deux jeunes Seigneurs n'avoient jamais songé d'avoir relation avec le Géneral de Ferdinand. Aussi ses lettres ne leur furent pas renduës; mais le Cavalier, comme il avoit été concerté, les fit adroitement tomber entre les mains du Vaivode pour lui rendre ses deux favoris suspects; ce qui ne manqua pas d'arriver. Mirce leur produit ces lettres, les traita de traîtres qu'il vouloit punir d'une maniere exemplaire. L'innocence est toûjours accompagnée d'une securité & d'une pudeur sensibles

aux Juges les plus ſeveres, & même les plus prevenus. Ces deux jeunes Seigneurs étonnez, mais certains de leur innocence, ſoûtiennent qu'on leur en impoſoit : que jamais ils n'avoient eu de relation avec le Général de Ferdinand, & ne l'avoient connu que par des actions indignes d'un homme généreux. Le Vaivode, quoique violent, fut frappé de leur aſſurance, il ſe contenta de les menacer & de les chaſſer de ſa preſence & de ſa maiſon, juſqu'à un plus grand éclairciſſement. Le Cavalier qui avoit concerté leur diſgrace, n'eût pas de peine à les approcher & leur inſpirer la vengeance d'un affront ſuppoſé pour les perdre. Enfin tous trois conjurent la mort de Mirce. Ils intereſſent leurs parens & leurs amis dans leur entrepriſe : ils étudient les démarches du Vaivode, & un jour

qu'il étoit campé sans défiance, ils approchent de sa tente pendant qu'il dormoit, le percent de cent coups de poignard, & secondez de leurs amis, ils font main basse sur deux mille Turcs ou Tartares, sa garde ordinaire. Non contens de cette expedition, ils tournent leur fureur contre la Maison du Vaivode, ils massacrent sa mere, sa femme & tous ses parens, pour ne laisser personne qui pût entreprendre de venger sa mort. Le bruit d'une action si cruelle & si sanglante vint bien-tôt en Transilvanie, on publia la part que Castaldo y avoit, & on le jugea plus habile à conduire une trahison, qu'à executer une action glorieuse.

Cependant Soliman de retour de Perse, informé de tout ce qui s'étoit passé en Transilvanie, résolut de venger la mort du Car-

dinal. Il envoye pour cet effet son grand Visir Acmet, avec une armée de cent mille hommes & soixante & dix pieces de canon. Pendant que cette armée étoit en marche, le Bacha de Bude reçut avis que la ville de Segedin avoit été surprise, & que Alduna Gouverneur de Lipe faisoit le siege du château; le Bacha se met en campagne pour le secourir: Alduna se sentant plus fort, prend le parti de le combattre, mais le Bacha prudent se retranche derriere ses chariots, & sur le point d'être attaqué il feignit de prendre la fuite; au lieu de le poursuivre les troupes d'Alduna, mal disciplinées, s'amuserent au pillage des chariots; le Bacha, qui l'avoit prévû, ralie les siennes, vient à la charge, massacre une partie de cette armée, met le reste en fuite, entre dans Sege-

din qu'il mit en état de ne pouvoir être plus surpris : Alduna eut bien de la peine à se sauver à Lipe, & ce mauvais succès fut encore attribué à Castaldo, parce que cette entreprise avoit été faite par sa participation.

Dans ce même temps le grand Visir vint mettre le siege devant Temesvard, & le pressa si vivement que Lazonczi, quelque grande défense qu'il pût faire, fut obligé de capituler, n'ayant pas été secouru. Il obtint pourtant une composition honorable: La garnison sortit tambour battant, enseignes déployées. Mais à un quart de lieuë de la place deux gros bataillons de Janissaires environnerent cette malheureuse troupe & firent main basse dessus, n'ayant épargné que le brave Lazonczi leur Commandant. Il fut conduit dans la tente du » Visir, qui lui dit. De n'être pas

Le 24. Juin.

Le 24. Juillet.

surpris si contre son ordinaire, il « n'avoit pas observé la capitu- « lation, mais que lui-même y « avoit manqué le premier ; que « l'article le plus essentiel étoit « de laisser dans la place tous les « prisonniers Turcs, que cepen- « dant il en avoit enlevé les plus « considerables : qu'il devoit de « plus se souvenir de quelle ma- « niere son Général Castaldo en « auroit usé envers la garnison de « Lipe ; qu'il n'avoit pas tenu à « lui qu'il n'eut fait périr de si « braves soldats contre sa parole, « & qu'il devoit en user à son « égard, comme son Géneral en « auroit usé envers le généreux « Oliman, s'il fut tombé entre ses mains. Et sur le champ il lui fit « couper la tête qu'il envoya à Constantinople. On se souvint pour lors, mais trop tard, des remontrances judicieuses que le Cardinal avoit fait dans sa ten-

te à Castaldo & à ses Officiers, où Lazonczi même étoit présent, quand ils délibererent sur le sort d'Oliman, & qu'il finit son discours par cette reflexion juste :
» Que peut-être ils connoîtroient
» un jour ; que les Turcs n'ou-
» blioient jamais, ny les injures
» ni les faveurs qu'ils recevoient
» de leurs ennemis.

Après la prise de Temesvard, la riche ville de Carenzebé vint se mettre sous la protection du Grand Seigneur, que le Visir lui accorda, pour avoir fourni des vivres à son armée. Il marcha ensuite à Lipe, qui lui ouvrit les portes, Alduna intimidé en ayant pris la fuite après avoir mis le feu au Château. Le Visir envoya sommer la forteresse presque imprenable de Solmos, où Castaldo avoit mis une garnison d'Allemans. Les Turcs en trouverent les portes ouvertes, la garnison

à l'exemple de celle de Lipe, en avoit pris la fuite; les Janissaires allerent après ces déserteurs, & les ayant joints les taillerent en pieces jusqu'au dernier.

Ces progrès étonnerent les Transilvains, si le Visir les eut alors attaquez, infailliblement ils se seroient soumis. Castaldo n'avoit pas assez de forces pour les défendre, & les peuples étoient si fatiguez de ces troupes étrangeres, qu'il leur étoit indifferent d'être sous la domination des Turcs, ou des Allemans. Il sembloit que cette Province, depuis la mort du Cardinal, eût perdu cet esprit de force & de vigueur qui l'animoient pendant sa vie: mais heureusement pour ce coup elle fut à l'abri de ce malheur; le Visir se détermina de porter ses armes dans le cœur de la Hongrie, où il emporta les meilleures places que Ferdi-

nand y occupoit.

L'armée des Turcs étant éloignée, Quendi Ferens & les autres Seigneurs de la nation, remontrerent à Castaldo que tout étoit favorable pour reprendre l'importante ville de Lipe; qu'elle n'étoit ni reparée ni munie; que l'année précedente, le Cardinal & lui-même l'avoient reprise en peu de jours, quoiqu'en meilleur état; qu'ils s'obligeoient de le suivre avec les mêmes forces. Cependant ce Général ne put s'y résoudre, il convenoit que cette expedition étoit facile, même necessaire, mais il l'éloigna toujours dans la crainte que sortant une fois de la Province les peuples ne lui en fermassent l'entrée à son retour; ainsi préferant son interêt à sa réputation, il rendit sa conduite aussi méprisable qu'elle étoit déja odieuse.

Dans ce même temps il arriva un soulevement de ses troupes qui ne lui fit pas plus d'honneur. Il avoit commandé trois Compagnies d'Allemans pour renforcer la garnison du château de Déve, qui depuis la prise de Lipe étoit la principale place de la frontiere ; mais ces Compagnies refuserent de marcher, sous prétexte de trois payes qui leur étoient dûës : il promit de les leur faire toucher quand elles auroient obéï ; mais tous les soldats de cette nation s'assemblent en armes, se rendent maîtres du canon, marchent à son logis pour le piller & s'assurer de sa personne, comme d'un voleur qui, pour s'enrichir, vouloit profiter de leur solde. Averti de cette sédition, au lieu d'aller à ces mutins, comme auroit fait le Cardinal, les mettre dans le devoir par son autorité ou par

la force, il monta sur un bon cheval, & s'alla mettre en lieu de sureté. Ensuite il pria le Comte d'Arco d'aller apaiser cette émûte, mais ses remontrances furent inutiles, Castaldo fut forcé de satisfaire ces mutins & n'eut pas le crédit de les faire marcher.

On peut bien s'imaginer que des troupes si mal disciplinées, faisoient de grands désordres, sous un General qui manquoit de fermeté; elles n'épargnoient ni les riches ni les pauvres, non plus les lieux sacrez que les profanes, ce qu'on n'avoit jamais vû, non pas même dans les païs soûmis à la domination des Turcs. Les peuples déclarerent hautement qu'ils ne pouvoient souffrir une si cruelle servitude. Ils convoquerent les Etats Généraux à Vassorel, afin d'obtenir la paix de Soliman & se défaire de ces

hôtes incommodes à quelques conditions que ce fût. Ils employerent un Chiaoux nommé Hali, qui pour lors étoit en Valaquie, afin d'aller solliciter à la Porte en leur faveur. Castaldo informé de cette négociation, loin de s'y opposer, la trouva necessaire dans les conjonctures présentes. Il paroîtra surprenant que ce Géneral reconnut la necessité de ménager les Turcs, après en avoir fait un crime capital au Cardinal.

Hali ayant reçû ses instructions partit pour Constantinople, & revint dans le temps qu'il l'avoit promis. Il fut reçû avec tous les honneurs possibles par les Etats, ausquels il remit sa réponse. C'étoit un mandement de Soliman en langue Latine, adressé au Vaivode & à tous les peuples de Transilvanie: il contenoit en substance. Que Sa-

» Hautesse les condamnoit tous
» de lâcheté pour n'avoir pas pris
» vengeance de leur Vaivode
» George Martinusius: qu'ils de-
» voient avoir fait main basse sur
» les traîtres & les assassins d'un
» Ministre qui avoit tant merité
» d'eux, par ses grands services.
» Qu'il leur ordonnoit de pren-
» dre sans délai cette juste ven-
» geance : qu'ils eussent à recon-
» noître pour Roy, Jean, fils de
» Jean, qui avoit été son grand
» ami : qu'il juroit par le Dieu
» tout puissant s'ils differoient
» d'obéïr à son commandement,
» de faire entrer dans leur païs
» son Visir à la tête de deux cens
» mille hommes, les Vaivodes
» & les Bachas de leur voisina-
» ge, d'y faire venir les Tarta-
» res pour y mettre tout à feu &
» à sang : Qu'il n'y laisseroit pas
» une pierre sur l'autre, ni un
» seul homme en vie, & qu'il fe-

roit conduire les femmes & les «
enfans en esclavage. Qu'il vou- «
loit bien leur en donner avis, «
pour ne pas être responsable de «
tant de sang qui alloit être ré- «
pandu, dont eux-mêmes se- «
roient coupables, pour n'avoir «
pas vengé le sang innocent & «
s'être soûmis à une puissance «
étrangere, au préjudice de la «
legitime. «

Après cette lecture, au lieu des agreables esperances de la paix, on se vit à la veille d'une guerre plus cruelle que jamais : tous les esprits étoient portez pour le Roy & pour la Reine Elizabeth, qui n'oublioit rien pour les ménager. André Batori voyant le mauvais état des affaires, pressoit Ferdinand d'agréer sa démission de la dignité de Vaivode, ne pouvant répondre des évenemens. Les Etats étoient sur le point de prendre une déliberation conforme

aux intentions de Soliman, qu'ils trouvoient justes & salutaires. Castaldo en fut informé par un courier, que ses affidez lui envoyerent; & malgré la rigueur d'uns froid extraordinaire, il partit d'Albe Julie pour se rendre à cette Assemblée, & tâcher de rompre un dessein qui étoit sa ruine & celle des interêts de Ferdinand.

Il arriva comme on se disposoit à le conclure, il representa aux Etats, avec son éloquence » ordinaire : Qu'on devoit se ras- » surer contre des menaces qui » ne pouvoient faire impression » que sur des esprits foibles, & » non sur des cœurs généreux & » Chrétiens; que la maison d'Au- » triche étoit assez puissante pour » resister à celle des Othomans, » & les défendre contre cette na- » tion barbare & infidéle : & » qu'il suffisoit d'être informé de

ses desseins pour les rendre « vains & inutils. Enfin plus par « politique que par inclination, les armes des Turcs étant éloignées & celles de Ferdinand dans leurs maisons, qui venoient encore d'être augmentées ; & ne demandoient que le pretexte de causer des ravages : cette assemblée se contenta de prier le Chiaoux de faire entendre à sa Hautesse, l'état où se trouvoit la Transilvanie, qui ne souhaitoit rien tant que de tenir la paix de sa magnanimité & de sa clemence, & qu'elle la supplioit de recevoir le tribut ordinaire qu'elle lui envoyoit pour marque de sa dépendance.

Cependant la Reine Elizabeth agissoit toûjours pour son rétablissement. Soliman avoit donné ordre, au nouveau Vaïvode de Moldavie, aux Bachas de Belgrade & de Bude de joindre

leurs forces pour la soûtenir : Sigismond Roy de Pologne, son frere, avoit fait avancer une armée sur la frontiere, dans le même dessein. Castaldo pour prevenir cet orage, convoqua une Diéte Générale à Clausembourg au 15. Mars 1553. où il demanda de la part » du Roy des Romains. Qu'on » mit une armée sur pied pour » resister à tant d'ennemis ; qu'on » lui fournit les sommes neces- » saires pour le payement de ses » troupes, & des ouvriers pour » mettre les places en défense. A ces demandes la Diéte répon- » dit : Que tous les peuples é- » toient prêts à prendre les ar- » mes, pour défendre leur liber- » té ; mais qu'ils étoient trop é- » puisez pour entretenir des trou- » pes étrangeres : Que Ferdinand » étoit un Prince trop puissant » pour ne pas bien payer les » siennes ; qu'à l'égard des ou-

vriers, ils en écriroient aux «
Gouverneurs & aux Magis- «
trats. «

Ainsi se termina cette assemblée, Castaldo n'ayant pû en tirer les sommes dont il s'étoit flatté, & ne pouvant satisfaire les troupes Espagnoles que par des promesses, elles s'assemblent, rompent leurs enseignes, créent de nouveaux Officiers, & prennent par la Hongrie, le chemin de l'Autriche. Castaldo se voyant privé des forces ausquelles il avoit le plus de confiance, ne se croyant pas en sûreté, prit le parti de les suivre & arriva à Vienne à la fin de Mai.

Ferdinand & toute sa Cour le regarderent avec mépris; il avoit quitté la Transilvanie dans le temps où sa presence étoit plus necessaire. On disoit hautement, que si dans les commencemens il s'étoit acquis quelque répu-

tation, il la devoit à la conduite du Cardinal; que depuis qu'il s'en étoit défait, il n'avoit montré que de la foiblesse, & n'avoit agi que pour satisfaire son avarice. D'abord après son départ la Transilvanie se remit sous l'obéïssance de son Roy & renouvella la paix avec Soliman.

Ce ne fut pas encore ce qui fit le moins d'honneur à Castaldo; il se trouva obligé de justifier, devant les Commissaires envoyez de Rome, la necessité pressante de faire assassiner le Cardinal Martinusius. Ce meurtre avoit été inspiré par ses conseils, executé par ses ordres; c'étoit donc à lui d'en rendre raison. Il soûtenoit seulement, que l'intelligence de ce Moine avec les Infidéles étoit certaine, pour s'emparer de la Transilvanie; & qu'il avoit dessein de le massacrer avec toutes ses troupes. Pour

prouver ces faits, il ne pût produire que deux témoins, Emeric & Adam, qui avoient été Secretaires du Cardinal : le premier recusable, son maître, pour ses malversations, l'avoit chassé de son service, avant que Castaldo arrivât en Transilvanie. Cependant quelque soin qu'il eût pris de les corrompre & de leur faire la leçon, il se trouva tant de contradictions dans leurs dépositions, qu'elles ne servirent qu'à mieux justifier la probité de ce grand homme & la malignité de ses ennemis. Mais ce qui releva sur tout son innocence & sa droiture, Castaldo s'étoit emparé de tous ses papiers, & ce Ministre habile écrivoit de sa main le plan de tous ses projets. Tous les Historiens ont pris soin de remarquer que le jour qu'il fut assassiné, on n'avoit trouvé sur sa table

que le Breviaire qu'il recitoit alors, un horloge, une écritoire, & son Journal, où il écrivoit éxactement ce qu'il avoit fait & ce qu'il avoit à faire : si ses ennemis dans le cours d'un si long ministere, avoient trouvé quelque acte contraire à sa probité & à sa Religion, au lieu de faire entendre deux hommes ménagez & faciles à corrompre, auroient-ils manqué de produire ces Titres, qui auroient été des preuves sans replique ? Mais s'ils n'avoient pas pris tant de soin de suprimer les mémoires des desseins qu'un si grand genie avoit formé & executé par sa capacité & par son courage, on s'arrêteroit moins aux preuves qui justifient la sagesse de sa conduite, qu'à chercher des expressions assez fortes pour faire l'éloge de ses rares talens & de ses heroïques vertus.

Mais

Mais ce grand Cardinal ne manqua pas de généreux défenseurs. Le grand Vicaire de Veissembourg, homme d'une probité connuë, & un grand nombre d'autres de même poids, envoyerent au Pape des actes authentiques & des témoignages certifiez sur leur Religion, comme ce grand homme n'avoit été assassiné que par l'ambition & l'avarice de la maison d'Autriche; que sa vie avoit été toute glorieuse, non seulement exempte de ces foiblesses, qui deshonorent souvent les plus grands hommes, mais qu'on ne pouvoit pas même lui reprocher le moindre emportement, ni la moindre injustice dans sa plus grande élevation; ayant toûjours donné toute son attention à remplir les devoirs de grand Ministre & de grand Evêque.

Ces illustres témoignages, si-

rent de grandes impressions à Rome : le Pape même voulut les rendre publics. Mais on ne laissa pas d'en forger de contraires à Vienne par la connivence des Commissaires, gagnez par presens & par promesses. Quand on eut examiné leurs procedures à Rome, on les regarda comme des suppositions affectées, & non comme des informations juridiques; elles furent plus favorables que contraires à la probité de Martinusius. Cependant par prudence le Pape & les Cardinaux jugerent à propos de dissimuler en faveur des fortes sollicitations de l'Empereur Charles, qui, avec raison, se faisoit un point d'honneur de cette affaire. Le S. Pere prononça donc une seconde Sentence qui relevoit Ferdinand de l'excommunication, mais avec cette clause. » Pouryû que les preuves rap-

portées de Vienne fussent ve- «
ritables. Comme cette restric- «
tion marquoit une défiance de la verite de ces informations & de la bonne foi de Ferdinand, l'Empereur Charles renouvella ses instances : enfin pour terminer une affaire si ennuyeuse, dont les suites auroient été plus fâcheuses, le Pape rendit une troisiéme Sentence sans restriction : mais à Rome & par tout le monde, on ne la regarda que comme des Lettres de grace, & non comme un acte de justice.

La Transilvanie revenuë sous la domination du Roy Jean & d'Elizabeth, fut affligée de deux grands maux, dont l'un par la justice divine, fut la punition de l'autre ; l'heresie & la peste. Cette maladie y fit de grands ravages, mais l'heresie en fit d'irreparables. Petroviets, qui,

comme nous l'avons vû, étoit le conseil de la Reine, étoit infecté du Lutheranisme, & s'en déclara le protecteur. Son exemple infecta la Cour & les Villes; enfin cette heresie y fit un si grand progrez, que le Roy parut y pencher: la Reine même fut assez foible, par les sollicitations & les raisons politiques de Petroviets, de donner un Edit à Torda, qui permettoit l'exercice de cette Religion nouvelle.

Petroviets, tout grand & puissant Seigneur qu'il étoit, n'auroit pas osé s'en déclarer du temps du Cardinal, comme l'ont remarqué grand nombre d'Historiens. Voici en propres termes, ce que l'un d'eux en a écrit; * quoi que d'ailleurs peu » favorable à Martinusius. Le » Cardinal pendant sa vie, sous

* Florimond de Raimond.

le regne de son pupile le Roy «
Jean, rompit toûjours les des- «
seins de ces heretiques, & «
maintint la Religion Catholi- «
que. Le Capitaine Corvato «
Allemand, fut le premier qui «
fit prêcher publiquement le «
Lutheranisme, ce que les Al- «
lemans, venus au secours de «
Ferdinand, n'avoient osé entre- «
prendre de son vivant. Eloge «
qui rend sa memoire bien recommandable & bien glorieuse.

Cette heresie fut le plus grand mal qui affligea la Hongrie. On y vit les Evêques méprisez, les Ecclesiastiques dépoüillez de leurs biens, chassez de leurs Eglises, & les Religieux de leurs Cloîtres. Malheurs que Martinusius avoit prévû & prevenu pendant sa vie, par son attention & son zéle. Enfin à la honte de ces Princes Chrétiens Soliman informé de

ces désordres, tout infidéle qu'il étoit, en fut scandalisé & irrité. Il écrivit à la Reine. Qu'elle ne devoit pas souffrir ces nouveautez dans la Religion, qui entraîneroit sa ruine & celle du Royaume : qu'elle avoit devant les yeux les meurtres, les séditions, les guerres civiles, que cette secte malheureuse causoit en Allemagne : que si elle n'arrêtoit pas ces nouveautez, en rétablissant la Religion de ses peres, il la priveroit de sa protection & se déclareroit son ennemi. La crainte de l'indignation de ce puissant Empereur, qui ne menaçoit jamais impunément, obligea la Reine à revoquer son Edit de Torda. Elle en donna un contraire, mais qui fut mal executé. En un mot, cette incendie a plus désolé la Hongrie que tous ces autres mal-

heurs, & il n'a pas encore été possible de l'éteindre. Il auroit fallu un autre George Martinusius, & le Ciel n'en forme pas de semblables en chaque siécle.

Après sa mort la maison d'Autriche commença à décliner. Charles-Quint l'avoit portée au plus haut degré de sa grandeur; il avoit toûjours agi de concert avec Ferdinand Roy des Romains, son frere, pour s'emparer de la Hongrie; & dans cette vûë, non seulement il avoit approuvé l'assassinat du Cardinal, mais lui-même l'avoit ordonné. Castaldo l'avoit inspiré à Ferdinand; ce Prince en forma le dessein, mais, selon un Historien celebre, * ce fut l'Empereur Charles qui en commanda l'execution, prétendant sans

* Cæsaris jussu. André Morosini, Hist. de Venise.

doute, pouvoir mettre tout en usage pour parvenir à cette domination universelle où il se flattoit que sa Maison étoit destinée. Ce fut par cette présomption qu'il prit pour devise les cinq Voyelles de l'Alphabet.

A. E I. O. U.

Il les fit mettre en gros caracteres d'or, dans les plafons de ses Palais : ses Courtisans ne pouvant en expliquer le sens, cet Empereur voulut bien en être lui-même l'interprete, & donna cette explication à ces cinq lettres.

Austriacorum, Est, Imperare, Orbi, Universo.

C'est à la Maison d'Autriche à commander à l'Univers.

Hyeroglife bien juste de son

ambition ſans bornes, mais dont les ſuites n'ont pas répondu aux vaſtes idées ; car après l'aſſaſſinat du Cardinal Martinuſius, la fortune commença à tourner le dos à cet Empereur, il échoüa dans ſes grands deſſeins, & ſentant ſes forces trop foibles pour un vol ſi élevé, il ſe démit de l'Empire, & alla finir ſes jours dans l'obſcurité d'un hermitage. En vain Ferdinand & ſes deſcendans ont fait tous leurs efforts, pour s'emparer de la Hongrie, & principalement de la Tranſilvanie. Ces peuples n'ont jamais pû ſupporter une domination qui leur a toûjours été plus dure que celle des Turcs mêmes; enfin cette Maiſon puiſſante, loin de voir, ſelon ſes deſſeins, ce grand Royaume reüni à ſes domaines hereditaires, on la voit elle-

même ſur le point d'être éteinte par le défaut de poſterité maſculine.

F I N.







